

A close-up photograph of a person's face, focusing on the eye and cheek area. The skin is pale and has several thin, red, vein-like lines drawn on it, creating a network across the cheek and forehead. A small, red, circular mark is visible on the cheek. The person's eye is partially visible, and their teeth are shown at the bottom of the frame.

JOANNE RICHOUX
LA PEAU DES FILLES

ROMAN

ACTES SUD

DE LA MÊME AUTRICE

Jeunesse et “Young Adult”

MARQUISE, Sarbacane, 2017.

LES COLLISIONS, Sarbacane, 2018.

TOFFEE DARLING, Sarbacane, 2019.

DÉSACCORDÉE, Gulf Stream Éditeur, 2019.

PLS, Actes Sud Junior, 2020.

ORAGEUSE, Gulf Stream Éditeur, 2020.

T’AS VRILLÉ, Actes Sud Junior, coll. “D’une seule voix”, 2021.

VIRGILE & BLOOM, Actes Sud Junior, 2021.

OceanofPDF.com

Photographie de couverture : © Andrea Koporova

Les paroles de la chanson *Au nom de la rose*
sont reproduites avec l'aimable autorisation de son auteur.
© 1999 – Moos

Les paroles de la chanson *Mon vieux* sont reproduites
avec l'aimable autorisation des Productions Alléluia-Gérard Meys :
Paroles de Michelle Senlis et Daniel Guichard – musique de Jean Ferrat
© 1974 – Productions Alléluia-Gérard Meys

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16638-0

OceanofPDF.com

JOANNE RICHOUX

La Peau des filles

roman

ACTES SUD

OceanofPDF.com

À ma mère, qui me berçait en chantant du Teri Moïse.

Je m'en souviens.

OceanofPDF.com

C'est drôlement doux, une fille, on ne s'y fait jamais complètement.

NICOLAS MATHIEU

Leurs enfants après eux.

Je m'allongeais dans le sable, en prenais une poignée dans ma main, le laissais s'enfuir de mes doigts en un jet jaunâtre et doux, je me disais qu'il s'enfuyait comme le temps, que c'était une idée facile et qu'il était agréable d'avoir des idées faciles. C'était l'été.

FRANÇOISE SAGAN

Bonjour tristesse.

OceanofPDF.com

— Notre truc, c'est le rock sale.

Sa voix est chaude et granuleuse, son souffle projette des effluves de chewing-gum. Louise acquiesce. Bavardage de jeune homme à la chlorophylle. Elle a raté plusieurs phrases. Comment il s'appelle, déjà ? Louise sollicite ses notes, des bavures de mots qui ne l'aideront pas au moment de rédiger l'article. En dessous, elle a dessiné une caricature d'Elvis.

— J'aimerais revenir sur le nom du groupe. Les Temporary Liquid Lipstick. Qu'est-ce que c'est censé évoquer ?

De l'autre côté de son bureau, les trois garçons sourient. Celui de gauche tapote ses genoux par saccades, celui de droite creuse les marques d'acné dans ses joues. Elvis se répand au centre.

— C'est un délire entre potes. Quand on joue, on a des réactions chez les meufs. Après les concerts, elles gardent jamais leur rouge à lèvres super longtemps.

La bouche d'Elvis s'arrondit. Louise se contente de le fixer, les yeux opaques. Elle regarde tout le monde de cette manière. Le mois dernier, sur le ton de la conversation, Mireille a abordé le sujet de l'anémie. Un problème plus fréquent qu'on ne pense.

Enfant, Louise se voulait journaliste. On lui avait répété que quand elle serait grande, elle exercerait le métier de ses rêves. On avait répété ça à chaque gosse de sa génération. Alors Louise avait foncé, confiante. Bac, licence de socio, concours d'entrée aux écoles, diplôme, obtention d'un poste au *Dauphiné libéré*, le quotidien de la région. Un parcours sans égratignure, attisant les jalousies de ceux pour qui la prédiction du futur idéal n'était qu'une arnaque. Au début, elle avait eu l'impression d'accomplir quelque chose. Vaincre ses adversaires, s'extirper de sa cambrousse. Maintenant, elle sait. Son travail consiste en une procession d'ados dans les locaux du journal. Elle espère que ça ne concerne qu'elle, ce goût de comédie absurde. Que les gens occupent leurs journées avec des tâches qui ont du sens.

Le contraire serait étourdissant.

— Vous avez fait des concerts à Grenoble ?

Elvis hausse les sourcils.

— Carrément. Un à L'Ampérage, trois au Dock.

Louise détache son chignon. Ses ondulations miel lui écrasent les épaules. Une goutte de sueur bourgeonne dans sa nuque, hurle la moiteur de cette après-midi. Ses muscles se raidissent, puis c'est son ventre qui se contracte. Elle supplie le corps de se taire. En vain. Ça se déclenche. Comme tous les jours depuis des semaines et des semaines. Ça démarre par le cœur qui déborde sur les côtes. Ensuite la nausée. Elle part de l'estomac, griffe la trachée et s'avachit dans la bouche, engourdit la langue, glue les lèvres. Louise ne comprend pas, elle a méthodiquement appliqué ses rituels. Sa bouillie de riz-bananes au réveil, des exercices de sophrologie. Elle a massé ses organes et passé de longues minutes immobile, à guetter les sensations parasites, à s'ausculter. Avant de partir, elle a pris un cachet de Motilium, dilué dans une infusion de verveine. Elle aurait dû ajouter du Spasfon. Elle en a dans son sac. Il existe des milliers de maux de ventre.

Les brûlures, capables de se muer en vomissements si elles pénètrent l'œsophage, les pointes sans motif ici et là, les torsades sonores, sadiques, qui exigent de s'allonger, la pesanteur de l'utérus, le ronron irritant au foie, les crispations de l'intestin.

Louise serre les phalanges.

— C'est quoi, vos projets ?

Elvis débite une réponse qu'elle ne capte pas. Il ne remarque rien, louche sur ses seins. Personne ne remarque jamais. Les montées d'angoisse sont internes, silencieuses. Une fois, Louise s'est aperçue dans une vitrine en pleine crise. Elle n'était pas très différente. Vaguement blême.

Elle hisse les paupières vers son ordinateur, 16 h 43.

Un effort, un minuscule effort. Dehors, sous les attaques du soleil, le bitume s'évapore en volutes crasses. Des nuées de baskets, de talons ou de tongs piétinent. Dans dix-sept minutes, Louise s'additionnera à la catastrophe. Cette idée déploie la nausée.

— Une démo prévue ?

— Ouais, c'est en cours.

Elvis mastique son chewing-gum, boule vert amande sur papilles roses, sa tignasse dégage un parfum de citron chimique. La chaleur diffusant, ça enfle dans la pièce. Le garçon de gauche continue à marteler ses genoux en rythme. Celui de droite renifle, distrait.

— OK, j'ai ce qu'il me faut. On va arrêter là.

Elvis la dévisage.

— Et la photo ? Pour l'article ?

— Celles de votre page Facebook sont cools.

Il hésite, elle abrège.

— Merci.

Les Temporary Liquid Lipstick quittent le bureau ; Louise permet à sa tête de couler vers le bas. Enfin, elle est seule, dérobée à l'autre. La nausée l'accompagne encore cinq minutes, vrombit. Un gros insecte abruti de soleil.

Louise défait deux boutons de sa chemise. Coton mauve, coupe cintrée. Elle l'a dénichée au rayon homme. C'est son plaisir lorsqu'elle achète des vêtements, promener sa féminité chez les mecs, épier leur trouble si elle caresse le tissu. Elle ôte les pieds de ses escarpins, glisse une main sous la couture de son slim. Le jean amincit ses hanches sans aplatir le reste. Tant mieux. Sa stature est à l'exact opposé des critères de beauté actuels. Cul en tranches, taille peu marquée, épaules larges. En prime, elle est petite : 1,62 mètre sur ses papiers, 1,65 mètre à l'oral. Ses cuisses sont en forme de lianes, ça compense. Elle égare les yeux sur son bureau, sur le torrent de post-it multicolores qui aboie ses obligations, ses engagements. Et ce foutu mug jaune moutarde, transformé en pot à crayons. Elle le hait. Elle le hait parce qu'on le lui a offert. Les cadeaux lui plantent des bris de verre dans la gorge. Si elle avait pu choisir elle-même son mug-pot-à-crayons, elle n'aurait probablement pas opté pour la couleur jaune moutarde.

— Qu'est-ce qu'il y a eu ? Les trois gamins, tu les as virés ?

Mireille frappe le linoléum du talon, bras croisés.

Les détails désagréables surgissent les premiers. L'endroit où son pantalon en lycra lui scinde le sexe, les copeaux de gloss sur ses lèvres gercées, la démarcation du fond de teint au niveau du collier de perles, certaines tachées de jus beige. L'odeur de Mireille s'enfonce entre les murs. Fatras de déodorant, de crème hydratante et de café. Surtout de café. En vérité, la moindre particule de Mireille sent le café : son haleine, ses mains, son urine.

— Désolée, un coup de chaud. Mais j'ai de la matière, l'article sera prêt.

— Louise... Je t’apprécie. Malheureusement, ça devient un souci, ton stress. Tu manques des jours de plus en plus souvent... Tu préviens *in extremis*... On est nombreux à te trouver fébrile, ces temps-ci.

Louise se redresse dans son fauteuil.

Ce mot, “fébrile”, lui donne envie de la traiter de salope. Mireille doit ignorer ce que c’est : être si retranchée en soi que la respiration devient un défi, se délayer dans le sol dès qu’on se sent présent. Oui, elle doit ignorer que Louise est en train de crever.

— Pose tes congés ? insiste Mireille. Trois ou quatre semaines de césure, ça te ferait du bien.

Le cœur de Louise palpite, cette vibration s’enroule autour de son front.

— T’as raison, je me casse. Indéfiniment.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Démerdez-vous sans moi.

Elle se soulève, plisse le nez en contournant Mireille. Les relents de café s’imposent malgré tout. Louise descend l’escalier, dépasse la réception, pousse la porte et atteint la rue. La succession est machinale, elle ne réalise pas d’emblée qu’elle évolue au milieu de la foule.

Élastiques, ses genoux le lui signalent.

Sur le trottoir, un gitan grassouillet joue *Mon amour de Saint-Jean*. Le vernis de son accordéon est abîmé. Dans son sillage, une bande de jeunes expulsent des glaviots en quinconce. Une grosse s’évente, rouge et onctueuse. Les autres se bousculent, s’emmêlent jusqu’à créer un magma informe. Louise doit se calmer, rentrer à la maison, ne pas se laisser engloutir. Elle voudrait sangloter. À cause de la terreur. À cause de l’accordéon qui l’émeut.

Une giclée de soleil la désoriente, elle accélère.

À pied elle met quinze minutes, quatre en tram.

Putain, le tram. S'asseoir parmi une centaine d'individus avec rien à penser qu'être piégée dans cette atmosphère de mauvaise haleine, de toux, de pets, de bâillements et de soupirs. Feindre de ne pas se voir tandis que les corps, eux, se percutent à chaque virage. Non, c'est au-delà de ses forces. Donc Louise slalome entre les piétons, les cils cousus au goudron. En territoire hostile dès qu'elle s'arrache à son appartement. Une voix lui murmure que ça va, que c'est son fief autant que le leur. L'angoisse s'en tape et la foule épaissit, dépareillée, incohérente, ça macère dans du jus de ville où éclatent perpétuellement travaux, altercations, accidents.

Pile ce qu'on désire en s'extirpant de sa cambrousse.

Un taxi lui coupe la route, klaxonne. À l'intérieur, une silhouette tranquille et normale. Tranquille, normale. Elle y arrivait, avant. Avant "trouble anxieux généralisé avec agoraphobie". Louise a consulté sur le tard. Elle aime se débrouiller, s'attribuer ses guérisons. Une question d'opiniâtreté. Or dans le creux du printemps, elle a perdu connaissance en voiture. Elle revenait de son jogging sur les berges de l'Isère. L'air était sucré, les arbres pompeux de fleurs. Louise avait adopté une bonne cadence, elle respirait, souriait aux badauds qu'elle croisait, admirait l'onde gris perle en contrebas, ses ridicules courbes.

Alors, elle l'avait deviné.

Le micro-ondes largué là. Un cube de métal blanc à moitié plongé dans la boue, léché d'eau et de touffes d'herbes, sa prise lovée sur une extrémité tel un membre pourri.

Cette carcasse avait provoqué un malaise.

Besoin de s'enfuir. En bagnole. Loin.

Beaucoup d'idées s'étaient punaisées à son cerveau. D'abord, le chiffre. Presque huit milliards. Presque huit milliards d'humains entassés sur un caillou à l'agonie. Il ne s'agissait que d'un poncif noir, dramatique, un peu bouffon. Mais presque huit milliards à jouer la comédie et à ingurgiter de la

nourriture micro-ondée. Louise s'était souvenue de deux choses, coup sur coup. Cet extrait d'un roman de Dan Fante : "Mon problème, c'étaient les gens. Et il y en avait partout." Une phrase de sa mère : "Les autres, ils font ce qu'ils peuvent, il faut les aimer." OK maman, n'empêche, qui a jeté son micro-ondes sur les berges ?

À cet instant, elle avait déraillé. Juste le temps d'emboutir le véhicule de devant. Le lendemain, elle avait pris contact avec un psychologue. Louise avait raconté ce qu'elle jugeait pertinent, son enfance en banlieue parisienne, le déménagement dans les Hautes-Alpes la veille de ses onze ans, qui avait certainement bousillé sa structure identitaire.

Le psy ne s'était pas montré subjugué. Peu original. Ça l'avait humiliée.

"Trouble anxieux généralisé avec agoraphobie."

Diagnostic clair, immédiat, aiguillant vers une thérapie comportementale. Louise inspirait, gonflait le ventre et expirait en observant des images de files d'attente. Ils finissaient par une séance de méditation. Elle sondait les lunettes du type, cherchant des symboles sur le verre, dans le gras des empreintes digitales. Parfois, elle l'imaginait en train de se masturber.

"Au collège, j'ai découvert Hunter S. Thompson. Ça m'a fait un choc. Un des fondamentaux, ceux qui façonnent. Je voulais écrire, moi aussi, que ça compte. Je voulais être cette meuf qui se lève tôt, qui voyage, qui porte des fringues trop moulantes. Je voulais que mon corps m'obéisse. À la place, j'ai trente ans et je ne peux pas traverser la rue."

Oui, c'était classique des troubles anxieux, selon le psy.

Louise lisse sa chemise. Encore la fontaine aux punks à chien, la librairie qui fait l'angle, un signe de la main à la dame de la boutique bio. Puis elle ralliera son sanctuaire.

— Mademoiselle, est-ce que vous auriez une minute ? On est une association qui...

Comment a-t-elle pu le louper ? Les gens qui sont une association portent des gilets fluos. Ses jambes fléchissent. Danger. Ne reste qu'une solution. Ses escarpins cognent l'asphalte. Tous la surveillent, multiples, ils la toisent et se moquent d'elle, elle va vomir, trop chaud, elle va tomber, mademoiselle, s'évanouir, bordel, courir, vite. Louise referme la lourde porte de l'immeuble, s'écroule contre la pierre. La tête dans les mains, les coudes sur les cuisses, les pieds sous les fesses. Recroquevillée au plus profond d'elle-même.

*

— Allô ?

— Rose, ça va ?

— La déco de ma chambre d'ado, c'est l'horreur. J'étais vraiment fan de Johnny Depp.

— Tu t'es fait tatouer sa tronche.

— C'était il y a dix ans. D'ailleurs il est bleu, maintenant. Le tatouage. Je le mate, là. Bleu canard. Tu crois que je devrais le retoucher ?

— J'ai un truc à te dire.

— Je crois que je vais le retoucher.

— Rose, j'ai plus ou moins démissionné. Je sais pas, c'est un genre d'abandon de poste.

— Oh... Tu veux qu'on aille au Lys Noir ? Voir Jenna ?

— Ouais.

— Je te rejoins chez toi, 20 heures ? On file là-bas après une bouteille de blanc ?

— Oui, comme d'habitude.

— On ira en marchant, je suppose. Ou on tente le tram ? Parce qu'il fait hyper chaud. Il y a la clim dans les trams.

— Comme d’hab, Rose.

— OK, t’énervé pas.

Louise jette son portable sur ses vêtements, à côté de la baignoire. Sa chemise mauve ne forme plus qu’un tas flétri, on dirait une verge au repos. Louise repense à Elvis. Son prénom est sûrement indiqué sur la page Facebook du groupe. Elle pourrait appeler sa mère. Isabelle la conseillerait, lui affirmerait que rien n’est éternel, même pas tes tourments, ma brioche, ou une autre sentence de *fortune cookie* chinois. Ça l’agacerait. Par principe et parce qu’au fond, ce serait affreusement bon d’y croire. Du bout des ongles, elle explose une bulle de savon.

À l’étage du dessous, le chant d’une perceuse ébranle les cloisons.

Louise retient son souffle et s’immerge sous l’eau.

Sourde, lamentable.

Elle hurle à pleins poumons.

Black Rebel Motorcycle Club, *Circus Bazooko*

OceanofPDF.com

Rose bat des cils, Louise a raccroché.

Pas sa faute, elle est angoissée. Rose connaît Louise depuis presque vingt ans. C'est une fille bulle de champagne, qui affleure toujours à la surface. Inutile de s'inquiéter. Elle pose son téléphone sur le drap, flatte le tissu dans le prolongement du geste. Son lit de princesse. Montant sculpté, taies d'oreillers en soie, brume de linge aux agrumes. Ne manque que le prince – elle croyait l'avoir élu six ans plus tôt, dommage. Rose s'ébroue. Ses cheveux se meuvent autour d'elle, puis les mèches noires chutent. Certaines lui chatouillent la taille, d'autres, très longues, se plient contre ses cuisses, fouettent Johnny Depp au passage. Johnny Depp en Chapelier Fou, bleu canard. À la lisière de son tatouage chatoient des cicatrices. Celles qui vont par deux, comme les lames de rasoir. Les rayures aux ciseaux, furieuses et couleur lune. Enfin les virgules roses, récentes, pas complètement guéries. Rose tire sur sa robe, pose une main entre ses seins. Son collier vient dans sa paume. C'est une chaînette d'or blanc au bout de laquelle éclôt une sphère en résine qui renferme du myosotis séché. Rose adore ce bijou. Elle promène son regard sur les murs de sa chambre. Johnny Depp partage le papier peint avec Leonardo DiCaprio – en Roméo, en Rimbaud, en Jack

Dawson. Trois rôles avant Scorsese, avant que l'âge ne durcisse ses traits. Ça rassure Rose. Johnny Depp et Leonardo DiCaprio vieillissent. Un jour, ils mourront. Un jour, ils se décomposeront, asticots et putridités.

Elle se lève, souple, se dirige vers le miroir.

Son attention s'agrafe à l'asymétrie : sa lèvre supérieure est plus pulpeuse que l'autre. À cause de cette bouche éplorée, on l'a toujours considérée en oisillon. On lui parle d'une voix douceâtre, on tend les mains vers elle, on s'attend à ce qu'elle trébuche.

Le poster de *Titanic* frissonne à l'instant où le coin gauche se détache.

Rose s'étonne de sursauter. La chaleur doit ramollir la Patafix, voilà. À la sortie du film, en 1998, elle avait vécu sa première expérience mystique. Ce prénom qu'elle portait, c'était un miracle. Subitement, elle avait eu l'intuition que toutes les choses du monde lui étaient destinées. Chaque chanson, chaque sourire, chaque poème. Ses copines de CE1 avaient dû le sentir aussi, en prendre ombrage. Elles l'avaient rebaptisée *la bourge* jusqu'au lycée.

— Rose ?

Ça émane du rez-de-chaussée.

— Rose, tu m'entends ? Je vais au vernissage, je rentrerai tard.

Et ivre. Langueur méchante.

— D'accord, maman.

— Ah, t'es là ? T'aurais pu répondre. Tu mangeras ?

— Promis.

— Bon, je m'en vais.

La porte avale Chantal dans un gémissement de gonds, puis le moteur de la Bentley râle. Le père de Rose est en déplacement, il rentre lundi. Ou mardi. La maison est vide.

Sur la pointe des pieds, Rose ose descendre.

Un soleil électrique se reflète sur le carrelage, inonde la cuisine. Ça l'éblouit une seconde. Elle serre les paupières, les dents, fort, stabilise ses orteils, rouvre les yeux. Le mobilier a retrouvé sa couleur acajou, il demeure vrillé de reflets blonds.

Rose vacille jusqu'au frigo.

Une fraîcheur puante lui aspire le visage.

Il y a des crevettes en rang sur un tapis d'aluminium. Il y a la rondeur d'un fromage moucheté de bleu. Il y a le bol de cerises, du chocolat, les confitures et les œufs et la crème.

Cliquetis liquides de son estomac.

Cette nuit, elle sort au Lys Noir. Si elle mange, les aliments la dévoreront de l'intérieur. Rose n'y peut rien, elle digère dans la souffrance et les borborygmes, envie ces personnes pour qui la nourriture est un concept simple. Un moyen de survivre. Quelle chance ils ont de ne pas éprouver cette sensation des organes qui se morcellent, la fierté d'accueillir une chute de tension, la froissure nonchalante d'une robe, là où devrait s'épanouir la chair.

“Tu vas ressembler à un cadavre, toi et tes régimes à la con.”

Jenna avait prophétisé ça, un soir.

Louise et Jenna sont les amies de Rose. Elles n'ont pas bougé du cadre. Rose se focalise là-dessus, ce qui est immuable. Ça allège sa séparation avec Léandre. Ils sont en instance de divorce depuis quatre mois, donc elle est revenue habiter chez ses parents.

Chambre enfantine, infestée de cartons.

“Lui et toi, vous vous êtes mariés trop jeunes.”

L'opinion de Louise ; elle a raison.

Rose avait rencontré Léandre sur le campus. À vingt-quatre ans, elle désertait la maison familiale pour un bel appartement quartier Grenette, moulures, balcon coquet, on achètera du produit à vitres, du vinaigre blanc.

Ce n'était pas la passion, mais un amour paisible et joyeux qui aurait pu. Les jours s'étaient noués entre eux ; une impression de flottement avait saisi Rose.

Comme si elle ne se trouvait ni au bon endroit, ni au bon moment.

Comme si elle se tenait au bord de rien.

Le bonheur s'échappait, se situait dans le passé – un flash d'elle gamine, poursuivant des papillons avec un filet en tulle –, se situait dans l'avenir – ce sera merveilleux, l'an prochain, une fois que je serai enceinte –, se situait dans des constructions mentales bizarres, mélange de rêves et d'images empruntées à des lectures ou à des films. Le bonheur semblait une périphérie.

Rose avait gardé espoir. Elle aimait Léandre et Léandre l'aimait, ils faisaient l'amour le week-end, cet ennui les berçait. Lui voyageait beaucoup, elle ne tombait pas enceinte. Un jeudi, sa grande sœur Domitille avait téléphoné, elle venait d'accoucher de son troisième bébé. Une fille. Chez Rose, aucun plus tard prodigieux à l'horizon. Quatre ans, cinq ans, six ans. À quoi s'occupe-t-on ? Réussir le code, le permis, paresseusement. Travailler serait superflu. Alors elle achetait des meubles, des bijoux, elle s'affamait, elle conduisait, elle endurait son entourage. Maman consternée, amies impatientes, mari au cœur flaccide.

Léandre avait proposé le divorce un samedi.

Sans désolation ni rancœur, en pleurant.

De gros sanglots qui avaient tracé des sillons luisants sous ses narines, dès qu'il s'était mis à parler de l'autre. Sabine. La liaison avec Sabine, la grossesse de Sabine. Rose avait écouté les aveux de Léandre en étudiant les traînées de morve et de larmes. Elles s'étiraient jusqu'à sa pomme d'Adam. Des courses d'escargots. Sabine. Ça expliquait la tension des derniers mois. Léandre s'énervait parce qu'il trompait Rose, parce qu'il dissimulait, parce

que ça devait être tuant. Parce que Rose lui rappelait, par sa seule présence, l'absence de l'autre. De l'aimée. Sabine. Au fond, Rose n'était pas fâchée contre son mari. Contente pour toi.

“C'est la meilleure chose qui pouvait t'arriver.”

Louise et Jenna, en chœur.

“T'es libérée de ce connard, tu vas pouvoir faire ce que tu veux. Chercher du boulot ? Voyager ? Reprendre les études ?”

Rose palpe son cuir chevelu, entortille ses racines autour de ses doigts, ils sentent la poussière, le sébum et l'été. Elle ne sait pas ce qu'elle veut.

Ne l'a jamais su.

D'un pas sirupeux, elle remonte dans sa chambre.

La pendule affiche 18 h 22.

Ça lui laisse le temps de boire un thé, de se livrer à une séance d'abdos. Aujourd'hui, une femme doit être forte et musclée, plus mince comme quinze ans plus tôt. Rose se sentira mieux. Gainée, puissante. Elle s'épilera, s'attardant sur les aisselles, le pli des genoux, les contours du sexe. Ces zones où l'épiderme s'échauffe, se délite en plaies qui ont l'air de pétales. Ce n'est pas qu'elle se veuille du mal, elle est juste curieuse de ça. La chair, le sang, la lymphe. Elle étalera un masque à l'argile sur son visage et, attendant qu'il sèche, sirotera un deuxième thé. Elle prendra une douche glacée, mouillera ses pointes. Elle enfilera une robe, la courte en mousseline. Elle posera du maquillage sur ses yeux, ses lèvres. Surtout, trois touches de parfum dans la nuque. *La Chasse aux Papillons*, de L'Artisan Parfumeur. Elle le porte depuis sa création. L'ouverture suggère la rosée, puis s'éveillent les notes de cœur. Fleur d'oranger, tilleul, jasmin. Peut-être que ça vient de là, son souvenir du filet de tulle. Peut-être que ça n'a pas vraiment existé. Elle jurerait que la sensation des échardes contre ses doigts est réelle. Rose y songera en buvant un troisième thé. Elle rejoindra Louise, se sentira vaporeuse. Pas grave, elles siroteront un vin

moelleux, discuteront de sujets divers. La démission de Louise, l'ex de Louise, les angoisses de Louise. Avant de partir, elles essaieront d'appeler Jenna qui les balancera sur messagerie, automatisme. Au Lys Noir, elles se saccageront de cocktails. C'est Rose qui paye. L'argent de Léandre, des parents, fictivement le sien.

18 h 25.

Rose doit amorcer le mouvement.

Elle s'accorde une minute, une frêle minute pour ouvrir les bras et tourner.

Son talon frôle un des cartons.

Dedans, ses affaires exhalent l'odeur de Léandre, celle du produit à vitres. L'odeur d'une décennie délicate qui n'aura servi à rien. Rose n'en veut à personne. Elle ne culpabilise pas. Son reflet lui envoie de jolis fragments, par à-coups. Les mèches noires, interminables sur les fesses, l'iris bleu foncé, les os, la peau de lait, les angles, la bouche asymétrique.

Non, elle ne ressemble pas à un cadavre.

Le crépi du plafond est enduit d'une peinture grenat. Pas mate, pas satinée. Ça dépend où on pose les yeux. Ça dépend de l'état de santé des ampoules au-dessus des miroirs. Jenna détaille les trous, les aspérités, les retouches au plâtre qui forment des flaques plus claires.

Ensuite, son regard tombe sur son écran. Un appel manqué de Louise, trois de Rose.

Elles ont dû se soûler et penser que la suite logique consisterait à débarquer au Lys Noir. Le même scénario se produit chaque week-end, depuis des années, mais elles téléphonent toujours. Une manière de mendier la permission. Elles cassent les couilles.

Ça sonne, Jenna ne décroche pas.

Ses cuisses font mal, des centaines de clous lui picotent les muscles. Courbatures. Tant mieux, ça veut dire que son corps continue de progresser. Cette semaine, le prof lui a demandé d'intervenir trois fois. Le cours de modern'jazz du lundi, les débutantes du mardi et la pole dance du jeudi. Il réclame de plus en plus son aide, à mesure que le spectacle de fin d'année approche. Ce qui serait réglo, c'est qu'il l'engage à la rentrée. Officiellement.

Jenna examine le poste de maquillage.

Elle dégage un flyer, coincé sous une palette de fards charbonneux. Le mouvement fait dégringoler le gloss de Leslie. Jenna plaque un bord contre la ligne de poudre et la redessine, déchire le flyer, en roule le tiers pour fabriquer une paille. Afflux de salive.

— C’est à toi dans deux minutes.

Jenna prise sa coke avant de s’essuyer le nez.

— J’arrive, Marco, je finis de me maquiller.

— Accélère, Jenna.

Jenna. Elle a du mal à saisir qu’on s’adresse à elle lorsqu’on l’appelle Jenna. Son père a sûrement entendu ce blaze débile dans la rediffusion d’une série B. Au moins, elle n’a pas trop réfléchi à son nom de scène.

Jenna se déploie. Bientôt 23 heures, son premier passage. Ce sera sur *System*, de Chester Bennington. Un frisson se lace autour de sa colonne vertébrale. Celui du trac.

Elle inspecte son reflet en partant des escarpins.

Des bas moulent ses jambes. Le nylon noir camoufle les hématomes de la pole dance. Une bande en silicone découpe un renflement douloureux, là où la peau devient sensible. Culotte échancrée, d’où saillent les os de son bassin, lapés par un corset qui sangle sa taille et suffoque ses seins de rubans. Jenna les remet en place. Elle ressent un élan de tendresse à la vue des mamelons orangés, passe les doigts sur ses clavicules. Ça lui flanque la chair de poule. Elle les trouve agressives, ses clavicules. Très correctement juchées à la base de ses épaules. Jenna secoue ses boucles. Identiques au plafond, on ne peut pas en définir la teinte. Parfois, elle se perd dans les magasins, au rayon cosmétiques. Elle observe les tortillons de cheveux sous les boîtes de coloration, les tripote dès que les gens se détournent. Jusqu’ici, ce qui l’a le plus convaincue, c’est *cerise absolue* ou *châtaigne grillée*.

Jenna réajuste l’anneau dans sa narine, celui de son nombril. Ses yeux sont verts, sa bouche de la même couleur que ses mamelons. Des tatouages motif dentelle recouvrent ses bras et ses mollets.

Jenna est belle, elle se plaît, or elle a vingt-neuf ans.

Raison supplémentaire de se faire engager par l’école de danse. Ce serait sécurisant. Préférable, en termes d’ego. Au fond, Jenna n’a pas peur de vieillir, elle est belle. Ce qui la dérange, ce sont les perspectives qui se réduisent. Le striptease devait payer l’université, ça devait être cool le temps de préparer le futur. Sauf que le futur s’est sans cesse reporté. Ne reste qu’un présent mollement merdique, quand on y pense, et le monde qui rapetisse autour. L’aigreur de la coke lui brûle la gorge. Jenna avale, se dit que tout ça est comme connaître la nuance exacte de ses cheveux, ou d’un plafond. On n’en a rien à branler. Elle quitte les loges, traverse le couloir.

— Bonne chance.

Leslie et ses incisives.

Jenna s’engouffre derrière le rideau donnant sur scène. Les notes de sa chanson résonnent dans le Lys Noir. Elles absorbent ce bruit de fond qu’elle aime : les bouteilles d’alcool qui plongent dans le seau de glace ou s’en déracinent, les *hmm* et les *waouh*, le rire des filles, la respiration du videur. Certaines nuits, le braillement de ses copines.

— Ah, c’est Jenna.

La pénombre ne permet pas d’identifier les têtes, mais à la lueur des lampes ringardes, Jenna aperçoit Louise et Rose, installées à une table du deuxième rang.

Elle choisit de les ignorer.

Guidée par les basses, elle ondule, lente d’abord, en profite pour jauger la salle. Des couples en quête d’expériences, une horde de gros fils bien sapés, un enterrement de vie de garçon. Jenna se déhanche, alterne les coups de reins, les lancers de cheveux, ponctue ses gestes d’œillades torves. Moitié

parce que c'est le job, moitié parce qu'elle adore ça. Cette certitude de leur faire battre le cœur plus vite, de leur épingler des gouttes de sueur dans le dos.

Jenna a compris très jeune la gravité du sexe.

C'était cette façon qu'avaient les adultes de virer cramoisis à la moindre plaisanterie *de grand*. C'était l'œil des hommes quand son corps de fillette s'est bombé.

Elle se cambre, virevolte.

Le décor pétille, une série de flashs emmêlés. Chemises, lèvres moites d'alcool, glaçons fêlés, mains au cul, braguettes, résilles, grimaces de Louise et Rose. Ses amies. Au départ, elles l'avaient accostée par curiosité. Fréquenter une stripteaseuse les rendait subversives. Petites connes d'étudiantes. Le lien s'était induré, Jenna avait laissé faire. Ça changeait de celles et ceux qui lui orbitaient autour pour baiser et c'était sain : elle avait deux copines.

En somme, une autorisation valable de refuser les autres.

Jenna ne veut pas de mec, pas de meuf, pas de chat, pas de plante verte. Aïe, l'épisode du lapin. Un cadeau d'anniversaire désastreux. Elle avait su qu'il n'y aurait pas de connexion possible. Pourquoi y en aurait-il eu ? Le rongeur avait besoin de boire, de manger, de dormir. Jenna garantissait donc qu'il boive, mange et dorme. Elle ne le maltraitait pas, elle ne le détestait pas non plus. Elle acceptait la responsabilité du maintien de son existence, point. Une nuit, il était mort. Sans que ça la rende triste. Sa mission avait pris fin. Tôt le lendemain, Jenna avait creusé une tombe dans un coin isolé du Jardin de Ville. Soulagement envahissant au moment de reboucher le trou. Cette émotion l'avait perturbée, davantage que la terre sous les ongles ou l'animal inerte dans son sac plastique.

— Vas-y, ma belle, t'es magnifique.

Jenna dégrafe son corset. Le projecteur fait scintiller la larme de transpiration entre ses seins. Chaleur des mamelons, désir viscéral que quelqu'un les pince, les fasse durcir entre le pouce et l'index. Dans la salle, les *hmm* et les *waouh* s'accroissent jusqu'au déhanché final. Les mecs sifflent, applaudissent. Jenna salue, retour aux loges, elle enfle une tenue et des cuissardes avant de repartir vers la salle, côté tables, à la rencontre de Louise et Rose. Les filles l'accueillent avec des sourires gauches. Elles ne sont toujours pas habituées à la voir danser. Ni se déshabiller.

— Ça va ?

— Ouais.

Rose porte sa robe en mousseline. L'ambiance humide propage sa *Chasse aux Papillons*. Louise est vêtue d'un chemisier prune, d'un microshort. Elle a forcé sur le rouge à lèvres et ses yeux dégueulent des stries de crayon. Ses cheveux sont en vrac, mauvais signe, d'habitude Louise exhibe des chignons artificiels. Ceux des lolitas qui perdent leur virginité en premier. C'est une question de douceur, de discipline. Pas de frisottis, pas de fourches, les mèches sentent le shampoing et se balancent gracieusement en blessant les garçons.

— Vous tirez de ces gueules. Vous avez un truc à oublier ?

— Mon chômage.

Jenna pose les doigts sur le bras de Louise, qui reçoit cette marque d'affection avec un soubresaut. Jenna se vexe, renifle. Cette putain de coke ne se dissipe pas.

— On va commander une bouteille, ça ira mieux.

— Mademoiselle ?

Une main accompagne l'apostrophe, proche du coude de Jenna. Le mec ne la touche pas encore, mais la proximité de son corps est compacte. Elle se penche vers les filles.

— Je reviens.

Jenna pivote, se retrouve face à un type d'une vingtaine d'années. Pâlichon, à part les joues sanguines. Il accuse un tressaillement discret au niveau de la bouche.

— Je peux te renseigner ?

— Ouais. J'aime ton style.

— T'en veux plus ?

Il acquiesce, Jenna l'attrape par le poignet, chaloupe, initie une trajectoire avec ses boucles et ses moues, l'ensemble de son anatomie. Elle le décale de cinq mètres. Ça suffit : Louise et Rose n'assistent pas à la conversation.

— T'es novice, ici ?

— Ça se remarque tant que ça ?

— Une intuition.

Le mec pose les poings sur ses hanches. Il est maladroit. Pas statique. Jenna a envie de rire. De lui confier qu'il a de belles mains. Qu'elle n'a jamais pu résister à ça, des mains d'homme avec les poils doux, les veines bleues, louvoyantes, juteuses.

— On a trois options. Je peux venir à ta table pour une danse topless. Plus intime, on va sur les banquettes en cuir, là-bas. Tu les as repérées ?

— Ouais.

— Les banquettes, c'est un show intégral et privé. La troisième option, c'est la VIP room derrière les portes du fond. Je danse une demi-heure et on partage une bouteille.

Le mec se balance sur ses pieds, se fige dès qu'il s'en rend compte.

— La VIP room, ça a l'air fun.

— Avec moi, ça l'est.

Il pouffe, ses yeux prennent une forme d'amande. Dans la vraie vie, Jenna pourrait l'aimer. Ou c'est une illusion. C'est l'éclairage magenta, l'odeur des peaux, la condensation sur les verres. Dans la vraie vie, elle ne saurait pas quoi foutre de lui.

Pas plus que d'un lapin.

— Tu situes le bar ?

— Ouais.

— C'est là qu'on achète les tickets danse.

Jenna fait demi-tour. Rose frotte le dos de Louise, qui vomit.

*

L'aube console les trois jeunes femmes.

Le mois de juin opprime, sans pluie ni orage.

Jenna, Louise et Rose flottent sur le parking quasi désert du Lys Noir. Jenna a enfilé un legging, son vieux tee-shirt Mötley Crüe. La brise gondole le coton effiloché. En dessous, son ventre crisse sous ses côtes. Faim de viennoiseries. Elle s'allume une Lucky Strike. Rose l'interroge du bout des cils. Oui, elle va lui lâcher sa fin. Jenna est la seule à acheter des cigarettes, les deux autres croient sincèrement qu'elles sont en train d'arrêter le tabac.

— Les vacances commencent mal...

Jenna lève les yeux au ciel, son ampleur couleur nacre, éraflée de bleu. La phrase de Rose rebondit contre les dernières étoiles. Après une nuit de brouhaha, ça encourage la migraine. Jenna cale son coude sur son front, appuie une seconde. Si les nuages pouvaient se fissurer, là, maintenant, exploser en une averse qui leur tremperait le squelette.

— Les vacances ? Sérieux, Rose, t'auras huit ans à perpétuité ? C'est pas les vacances, pour les gens normaux. Juste l'été.

— C'est les vacances, pour moi.

Louise observe le goudron, les volutes de fumée qui musardent en calque. Elle se doute que son allusion gêne ses copines. Bof, trop bourrée : elle ne se soucie plus de l'extérieur. Sa langue est imprégnée d'un goût âcre,

elle la mâchonne, ne souhaite pas rentrer. Sur ce parking, elle est cuite, le reste est flou. Si elle rentre, si elle dort, une nouvelle journée débutera et les choses deviendront réelles. Ici, elles peuvent passer pour une erreur.

Une sonnerie aplatit le parking, Jenna fouille son sac.

Son portable poisse dans ses paumes, elle ne s'est pas douchée avant de partir. L'écran l'aveugle. Toujours cet appel manqué de Louise, les trois de Rose.

— Je vous ai répété de ne pas m'appeler quand...

Deux appels manqués d'Agnès, accompagnés d'un message vocal.

Jenna plaque son téléphone contre son oreille d'un mouvement d'épaule. Vertiges. Bientôt, la voix de sa tante sanglote dans l'appareil.

— Coucou, ma puce... C'est Tatie Agnès. Je t'appelle pas pour t'embêter, hein. Mais faut que tu sois prévenue. Je ne sais pas comment le dire... Jenna, c'est ton père, ma puce... Raymond a eu un accident à cause de son cœur... Jenna, ma puce... ton père est à l'hôpital.

Chester Bennington, *System*

OceanofPDF.com

Jenna s'enfonce dans son siège, masse ses articulations.

Ça fait une éternité qu'elle n'a pas conduit autant, presque 300 kilomètres. Elle jette un œil à l'autoradio, 11 h 12, elle a loupé 11 h 11. Jenna apprécie ces choses-là, 11 h 11, 22 h 22, le feu qui consent au vert au moment où elle s'engage, deux voitures de la même couleur ou du même constructeur qui se suivent. Une flèche de bile lui racle l'œsophage. La pensée qu'à 11 h 12 il n'y aura plus de cohérence jusqu'au soir. Jenna recalcule l'itinéraire sur le GPS. Dans vingt-huit minutes, elle arrivera. Parenthèse par Issoire et elle y sera. La flèche de bile se déplace, trace des fioritures sur ses entrailles. Depuis qu'elle a quitté le Puy-de-Dôme à dix-sept ans, elle n'est revenue que pour Noël. Les enterrements. Des lambeaux de vacances.

Aujourd'hui, l'hôpital.

Non, ne pas y penser. Surtout ne pas penser. Ne pas ressentir, conduire, stopper le plus possible, retarder l'échéance. Oh, la valse des aires de repos. Cuvettes en ferraille, désinfectant, radio, arbres hirsutes, mégots, poubelles, tables en bois. Des flopées de moineaux qui grignotent les miettes. Des corps fourbus, plus ou moins propres. Les pauses de Jenna ne sont pas motivées par une envie de pisser ou de se farcir un sandwich au plastique.

Juste par la ligne bleue sur le GPS qui raccourcit.

Jenna consulte son portable sur le siège passager.

Cinq appels manqués de Louise, onze de Rose. Elle les a semées sur le parking du Lys Noir, comme ça, s'est engouffrée dans sa DS rouge en criant. Mon père est à l'hôpital, j'y vais. Puis elle a roulé, maté les bagnoles et l'heure en roulant, vitres baissées. Mon père. Elle devrait téléphoner à Agnès. Jenna repose son portable sur la banquette, à côté de ses Lucky Strike. En voulant en attraper une, elle note qu'elle tremble, imperceptible, elle réussit à stabiliser le filtre entre ses dents, approche le briquet, étrille son pouce sur la roulette. Plusieurs fois. Aucune flamme ne jaillit. Mini Bic doré avec un chien à chapeau. Qui ça fait marrer, les chiens à chapeaux ? Jenna laisse chuter le briquet à ses pieds, ouvre la boîte à gants. Ses doigts ripent sur un Zippo. Tape-à-l'œil, orné d'un aigle en filigrane du drapeau américain. Bordel. Sur toute la ribambelle de briquets accumulés là-dedans, c'est celui-là qui ressort. Jenna se remémore le sourire qu'elle a buriné sur ses lèvres le jour où son père le lui a offert.

Téléphoner à Agnès.

Jenna ne peut pas. L'entendre se moucher, pleurnicher. D'avance, la multiplication des flèches de bile. C'est assez familier, cependant, Tatie Agnès qui l'appelle en sanglots, au fil des saisons. Peut-être ne s'accoutume-t-on jamais à ça. S'effrayer. Spécialement quand on n'espère plus que tout ira bien. Quand on a une assurance aiguë de ça : chaque fois que le téléphone sonnera, une catastrophe. Une catastrophe que Jenna épongera. Ne pas y penser, ne pas chialer, rouler, éponger, t'inquiète, compte sur moi, Tatie. C'est son rôle, même si elle a établi des centaines de bornes entre elle et eux. Jenna doit conduire. Là-bas, elle avisera, elle supportera. Sa vie lui appartient pendant vingt-huit minutes. Jenna accélère. Vingt-huit minutes de virages, perdue entre des sapins rassis et des champs vert-orange. Ses yeux patinent de la route vers le rétro, elle relève qu'elle a l'expression de son père. La bouche en arc de cercle, à l'envers.

*

Stridence. Louise a besoin de trois sonneries pour empoigner son téléphone.

— Hmm ?

— C'est Rose. J'ai eu une idée. On...

— Attends. Deux secondes. Quelle heure il est ?

— Midi.

— C'est quoi, ton idée ?

— Jenna. Faut qu'on la rejoigne en Auvergne. Qu'on soit là, c'est important.

Louise bâille. Ça ne lui serait pas venu à l'esprit. Jenna est taiseuse et pudique. Depuis sa fugue, à l'aube, zéro nouvelle. Louise présume que la meilleure stratégie, c'est l'espace.

— Tu connais Jenna. Elle gère solo.

— Ce matin, y avait un truc. Une faille. On doit l'aider.

— Si elle avait voulu qu'on l'accompagne, elle aurait...

— ... elle aurait pas demandé. Parce qu'elle ne demande jamais rien. À personne.

Louise s'humecte les lèvres. Sèches, amères.

— Et comment on irait ? Train ? Covoiturage ? Parce que Saint-Germain-l'Herm, dans le délire trou du cul du monde...

— Avec ta voiture ?

— Rose, je ne conduis plus. L'accident m'a...

— Ta Fiat, elle roule ?

— Le rétro est niqué. À part ça, elle roule.

— Parfait, je conduirai. On part demain matin, vers 8 heures ? J'y ai réfléchi, on arriverait à 13 heures. Comme ça on se pose, on passe la journée avec elle. T'es d'accord ?

— J’imagine.

— Super, je t’embrasse.

Anomalie, c’est Rose qui a raccroché. Louise repousse le drap, trempé d’un mélange de transpiration et d’alcool. Il fait chaud dans sa chambre, chaud à atténuer les bordures. Elle plisse les yeux. Sur les murs s’abattent des rayons de soleil, ils font flamber ses post-it. Des roses, des verts, des jaunes. Dessus, les éclaboussures de stylo, de crayon de papier, mille ratures en diagonale. Une brise secoue les rideaux. Un instant, la houle polychrome semble en mouvement. L’écriture de Louise gravit le plafond, clapote, déferle dans la pièce.

Nausée.

Bien sûr, il y a les cocktails de la veille. Mais aussi voyager avec Rose. Rose qui a planifié, d’ailleurs. Louise aurait préféré organiser elle-même. Décoller à 8 heures, c’est tôt. Si elle veut avoir le loisir de se doucher, de cuisiner du riz et de méditer trente minutes, elle devra se lever à 5 h 30. Nécessité d’emporter des tisanes, d’acheter des fruits pour la route. Nécessité d’une liste. Boire du café afin d’être sûre d’aller aux toilettes ici – inconcevable, les chiottes publiques. Le café donne des reflux. Elle compensera avec du Maalox.

Louise se lève, péniblement, chancelle jusqu’au couloir, s’allonge au sol.

Le carrelage n’est même pas froid.

Elle risque un regard vers la table du salon.

Dans un saladier en mosaïque s’enchevêtrent clés, tickets de caisse, courriers, trombones, lunettes de soleil. Au sommet, trois boîtes de Xanax. Dès que sa généraliste les lui a prescrites, Louise a filé à la pharmacie. Puis elle les a condamnés, quarantaine dans ce saladier. Elle les toise de temps en temps, à la fin des journées singulièrement éprouvantes. Elle se félicite de ne pas craquer, de dominer son anxiété. Louise contrôle.

Sauf que demain matin, elle part pour le Puy-de-Dôme.

Sauf qu'hier, elle a démissionné du journal.

Les deux notions lui lacèrent les intestins. Elle se redresse, se précipite aux toilettes et régurgite une pâte brûlante. Louise inspire, paupières closes. Les contractures musculaires la plient en deux. Elle vomit encore, de l'air cette fois. Ultime spasme, elle s'adosse contre le mur, une main sur le front. Elle compte. Une boîte de Xanax contient trente comprimés. Elle en a donc quatre-vingt-dix avec les trois boîtes. Si elle en prend un par jour, ça lui assure un trimestre de traitement. Un trimestre à corriger, arranger les choses avec Mireille. Ou chercher un autre boulot. Elle en trouvera forcément. Sa vie ne peut pas se résumer à cet abandon larvaire.

*

Saint-Germain-l'Herm.

De grosses lettres noires sur fond blanc, encadré de rouge. Au-dessus, un carré plus petit et jaune indique la D999. La vision est bête. Jenna s'en foutait, avant. C'était un panneau, disons. À présent il est bête, bête de sens, pesant. Au loin bouffit le groupement de maisons chapeautées de tuiles orange, dont rien ne dépasse à part le clocher de l'église.

Son pouls tambourine.

Jenna n'est pas sortie de sa voiture que, déjà, elle sent la résine dans l'air. Le parfum de l'humus en sous-bois, écrin des champignons à l'automne. Le parfum des animaux, principalement des vaches, qui broutent sur les étendues d'herbe d'où s'élèvent plusieurs ondes d'insectes. Elle entend le bruit des bottes sur le gravier. Les civilités que s'échangent des vieux en bleu de travail. Les *bonjour* se prononcent sans le *j*, tréfonds de la gorge. Elle devine le frottement des ronces et des orties entre elles, le long des chemins de promenade improvisés qui s'entrecoupent dans la végétation, à l'insu des routes grises.

Jenna roule à 30 kilomètres-heure. Ne pas brusquer le village, éviter qu'il la voie, qu'il la reconnaisse. Sa voiture bourdonne. Sur les côtés, des propriétés, des clôtures. Une station essence, la même depuis cinquante ans. Jenna ralentit encore. La chaussée est jalonnée de ces courts poteaux matérialisant les virages en cas de neige. Puis le village décline, l'aspire en son centre. Elle arrive à un embranchement. À gauche, toutes directions. À droite, collège, médecin, salle polyvalente. Elle hésite, braque à gauche pour rallonger son pèlerinage. D'autres maisons, d'autres clôtures. Jenna replonge dans une pente, direction Brioude.

Là, le collège Gaspard-des-Montagnes.

Un assemblage de cubes crème et rouge, veinés de fenêtres aux montants verts, de stores. Elle scrute chaque centimètre de l'édifice. La grille devant l'entrée, l'allée goudronnée qui contourne les cubes, grimpe haut dans les sapins et mène à la cour. Jenna allume une cigarette, alors ça lui revient : elle a senti un choc sous les roues, une dizaine de kilomètres avant le village. Elle a dû écraser quelque chose. Jenna se décide, disparaît plus profond dans les arbres, rallie la maison. L'affaire de quelques minutes. Peut-être un renard, qu'elle a écrasé. Ou un hérisson.

La bâtisse n'a pas changé. Quoique, le crépi a bruni.

Jenna arrête sa voiture devant le garage – une cabane en bois. Elle descend en silence, garde la main sur la portière. C'est imbécile, aussi, les hérissons, à se ratatiner au lieu de fuir le danger, ils ne doivent pas y tenir tant que ça, à l'existence, sinon ils se remueraient. Un vent sans caractère lui dérange les cheveux. Goût de terre mouillée. Jenna ébauche dix pas dans l'herbe, esquive une branche, pénètre dans le jardin. Difficile de parler de jardin, la maison est plantée au bord d'une route, cernée par trois hectares de prairie. Alentour, la forêt. Jenna franchit la porte. Pas un son à l'intérieur, hormis la télé du salon qui grésille. Les volets sont clos, son regard se rive à l'écran. L'image est brouillée, Saint-Germain fait partie de ces cantons où la

TNT ne poindra jamais. Six chaînes, c'est assez, pourquoi toujours tout compliquer ? Elle avance et distingue une silhouette sur le canapé, délimite le béret, la bouche vidée de ses dents, copeaux de salive aux commissures.

Papi.

Dans l'air plane une poussière rance. De celles qui suintent sur les toiles cirées, jaunissent les napperons. La chaleur estivale décuple les odeurs. Cuir, tabac et moisissure. Des effluves animaux, la faute aux bestioles qui vivent là. Des chats, des poules, des chiens. Privés de surnoms. Juste "le chat", "les poules", "le chien". Ce ne sont les bestioles de personne. Les yeux de Jenna s'habituent à l'obscurité, identifient des objets. Une étagère bancale, une paire de chaussures. L'horloge au tic-tac oppressant sur le mur, il y en a une dans chaque pièce, pas deux en synchronie. Le radiateur sous la fenêtre, en panne depuis quinze ans.

Ici, le mobilier écope du même destin que le corps : si une chose est cassée, elle le reste.

Jenna bifurque vers le couloir.

Une porte entrouverte expose la salle de bains que partagent le père et le grand-père. À travers un liseré de lumière cuivrée, Jenna aperçoit des vêtements sur le lavabo. Un peigne en corne, saupoudré de pellicules. Une bouteille d'eau de Cologne. Un morceau de savon de Marseille escarpé, qui ressemble à du carton. La vie rugueuse des mâles.

Jenna emprunte l'escalier. Les marches grincent, une sonorité distincte chacune.

Trois portes à l'étage : la salle de bains femelle, la chambre d'Agnès, la sienne. Timidement, elle entre. Les fenêtres sont béantes, la lueur herbeuse du dehors la surprend. Puis ça s'estompe, Jenna redécouvre l'endroit où elle a grandi. Rien n'a bougé. Les murs pourpres sont émaillés de posters. Rob

Zombie, Buffy, Marilyn Manson. La malle à jouets retient le mur. À son pied, un sac de cours décoré d'épingles à nourrice, d'inscriptions au blanco. Un pupitre et des romans à l'opposé. Des cornés, certains subtilisés au CDI.

Jenna lisait avant même d'avoir appris.

Du moins, c'est ce que raconte Agnès quand il y a des invités – pas souvent. Jenna se rappelle qu'elle aimait l'objet, le papier, le chuintement des pages entre elles et cette sensation d'une couverture sous les doigts. En particulier, l'odeur si on enfouit le nez dans la tranche. Chaque livre a la sienne. Neuve, écœurante ou aux notes d'écorce.

Plaqué contre le mur, son lit.

Jenna s'allonge dessus. D'instinct, elle glisse une main entre le sommier et le plâtre. Ses doigts localisent son journal. Un cahier A4, dont il subsistait une centaine de pages vierges sur les 192 d'origine. Trop peu utilisé pour être jeté, plus assez neuf pour être utilisé l'année suivante. Jenna avait eu le droit d'arracher les pages souillées de mathématiques.

Elle écrivait.

Agnès trouvait que c'était positif, que ça l'occupait. Jenna était une gamine solitaire. La force des choses : fille unique, excentrée du village. À l'école, elle s'était bien fait deux trois copines, mais ça lui plaisait, le soir, de se replier dans ce cahier qui sentait comme son lit.

Du bout des ongles, elle feuillette.

14 mai 2005

*J'ai l'impression que les erreurs des autres massacrent ma life.
J'aimerais reprendre le pouvoir. Essayer de commettre MES ERREURS à moi.*

“Mes erreurs” est écrit en majuscules, souligné trois fois.

3 septembre 2005

Marre des profs et de leurs fiches de présentation à la con. J'ai que dalle à écrire, moi, dans la case "métier des parents". Père : intérimaire et fan de Johnny. La classe.

— Jenna ? C'est toi, ma puce ?

Gémissante, la question émerge de la pièce adjacente. Jenna rejoint la chambre de sa tante, une boule au ventre. Dès qu'elle entrebâille la porte, son parfum lui saute à la gorge. *Habanita*, de Molinard. Et de l'encens, parce qu'Agnès en brûle des bâtons. Histoire de purifier l'air ou de lancer des rituels magiques. Sa tante est parfois sorcière, selon la période de l'année.

— C'est moi.

— Oh, ma puce...

Agnès ne prononce plus le moindre mot.

Elle se lève et fond en larmes contre l'épaule de sa nièce.

OceanofPDF.com

Rose boucle sa valise.

Elle s'est accroupie dessus dix minutes, elle a poussé de toutes ses forces. Les coutures se sont imprimées dans sa peau. Une centaine de grêlons rouges qui lancinent si elle touche. Louise va probablement la disputer. Elles ne partent que deux jours, c'est beaucoup de fringues.

Rose se redresse.

Une étape d'avoir préparé les bagages, reste à les tracter jusqu'au taxi. Tant mieux, elle dépensera les calories ingurgitées cette nuit. Ça a commencé par du sucre dans son thé. Le glucose agit sur le système de la récompense, pareil que l'alcool et la cigarette, donc on parle d'addiction. Elle y songeait en dévorant sa boîte de thon. Empressée, grossière. Elle s'est écorché la langue sur le couvercle. Après, elle a avalé des chips, du chocolat et un cordon-bleu cru. Elle ne se rappelle plus ce qui l'a freinée. Pas la coupure sur la langue, en tout cas.

Rose effleure les marques de valise sous ses cuisses.

Mardi, elle est censée revoir Léandre. Des papiers à signer. Elle appellera lundi soir et s'excusera, navrée. Une urgence dans la famille de Jenna. Elle arguera qu'elle ne pouvait pas se résoudre à lâcher son amie, c'est la vérité. Rose n'a pas envie de voir Léandre. Pas envie de s'asseoir à côté de lui,

d'allouer des bises, de jacasser. Il n'est plus à elle. Cet homme est un fantôme. Comment une personne qu'on a si souvent embrassée peut-elle devenir un fantôme ? Et sa voix ? Est-ce que sa voix est très-différente, maintenant ?

— Rose.

— Maman. Tu es debout ?

— Avec ce boucan, évidemment.

Chantal. Fantôme aussi, un liseré blond à éluder. C'était pénible hier, de quémander l'autorisation du périple en Auvergne. Résidu d'adolescence. Chantal avait plissé le front. Tu es majeure, Rose, tu voyages si ça te chante. Sa mère avance, lui tend des billets.

— Pour les péages et l'essence.

— Merci.

— À ton retour, on tâchera de réfléchir à une solution.

— Une solution à ?

La blondeur recule, ravins de rides parallèles. Chantal est effarée.

— Tu es là depuis quatre mois.

Les billets froufroutent lorsque Rose les cache dans son sac. Où veux-tu que j'aille ? Je suis née de ton ventre, j'ai vécu ici, offert mon ventre à Léandre, vécu chez lui. Quelqu'une à ranger.

— Vous me manquerez, toi et papa.

Sa mère a déjà quitté la pièce. Rose se place devant son reflet.

Il lui arrive de ne pas se reconnaître. Elle a conscience de ses traits, de son corps, de son prénom. De ses souvenirs, même. Cependant, il lui semble que ces traits, ce corps, ce prénom et ces souvenirs ne sont pas les siens. Pas tout à fait. Que son esprit est posé au milieu d'une vie qui ne lui appartient pas. La constante émane de cette pesanteur sur l'estomac.

Voilà, ça s'empare d'elle.

L'effet d'une seconde déconnectée du temps. Ce qu'elle possède de plus acquis et de plus indiscutable devient dérisoire. L'inconfort est vertigineux, ça dérobe le sol. Rose a enquêté. En psychologie, on appelle ce phénomène la dépersonnalisation. En philosophie, ça se rapproche de la nausée de Sartre. Dans le domaine de la spiritualité, on considère que l'âme, réincarnée de multiples fois, éprouve un sentiment d'étrangeté envers le physique actuel. Aucune de ces théories n'explique pourquoi. Rose espère qu'on sait, juste avant de mourir. Que le cerveau s'éclaire, puis s'enlise dans le néant en douceur. Elle tend une main vers son parfum, *La Chasse aux Papillons*, s'en vaporise trois touches sur la poitrine. La fragrance dissipe le phénomène. Rose réussit toujours : aller se chercher, se ramener. Mais elle est persuadée de partir de plus en plus loin. Si un jour elle échoue, ce sera la bascule dans l'oubli de soi. Dans une folie tranquille.

Rose évacue la chambre ; sa valise gronde.

*

Virages, sapins, virages, sapins. Les images clignotent, à l'étroit sous les paupières de Louise. Malgré le Xanax qui l'abrutit, elle ressent le mal des transports. Louise se concentre sur la voix d'Alex Turner. L'album *Whatever People Say I Am, That's What I'm Not* tourne dans l'autoradio. Le CD qu'on lui avait gravé au lycée, chaque piste saute au rythme des rayures. Louise avait découvert les Arctic Monkeys en 2006, au moment où une vague de rock *british* inspirait les ados. Converse, chemises à carreaux, tignasses. Immédiatement, elle était tombée amoureuse d'Alex Turner. À l'époque, il arborait une coiffure bulbeuse par-dessus sa tronche d'Anglais. Le point de chute, c'était son regard. Crépitant, désinvolte. L'année du bac, Louise égarait sa virginité sur le deuxième album, *Favourite Worst Nightmare*. En 2009, elle glandait dans les amphis du campus et *Humbug*,

plus sensuel, l'aidait à cultiver sa féminité. Alex Turner avait changé : ses cheveux mi-longs lui ouataient les lèvres, il les laminait contre son micro, portait des chemises cintrées, des bottines, des slims. L'année suivante, il enregistrait la bande-son du teen movie *Submarine*. Louise l'écoutait dans son bain. Puis, en 2016, leurs chemins s'étaient séparés. Alex Turner reprenait *Les Cactus* de Jacques Dutronc avec son nouveau groupe, The Last Shadow Puppets. Son accent français était dégueulasse, il s'amusait. Louise, elle, développait ses premiers symptômes anxieux.

— Éteins la clim, j'ouvre.

— On va crever de chaud.

— J'ai besoin d'air.

Louise baisse sa vitre et glisse la tête à l'extérieur. Ses cheveux s'envolent, les bourrasques sèchent la sueur entre les mèches. La chanson *From the Ritz to the Rubble* démarre. Dans la voiture d'en face, un type de quarante ans. À quoi pense-t-il, lui ? Alex Turner, demain, Pôle emploi ? Ou la probabilité de gerber sur le bord de la route ?

La veille, Louise a appelé sa mère. Trois phrases ont suffi pour qu'elle larmoise. Au bout du téléphone, une odeur d'oxygène, des hennissements, le réconfort. Rentre à la maison quand tu veux, ma brioche. Maman, j'y ai passé mon adolescence, dans vos montagnes, j'en suis pas descendue, pas dégrossie, tu m'as appris à dresser vos chevaux et non à monter dans le tram, alors me planquer dans tes bras quand je me fendille n'est pas l'issue. Ce que t'es têtue, ma brioche, avec toi faut toujours que ça file droit. Bah ouais. Je t'aime.

Louise dévisage la chaussée, les forêts que le goudron scinde. Elle se dit que les animaux ne doivent pas en avoir grand-chose à foutre, des limitations et des panneaux. Ils le savent, que c'est irrationnel, de pauvres

tentatives humaines visant à se hisser au-dessus d'eux. Ils le savent, s'en foutent ; ça ne les empêche pas de mourir écrasés.

— On devrait s'arrêter en ville, souffle Rose.

Elle se sent enthousiaste. Libre, heureuse. Son estomac mendie, une tornade d'idées et de désirs se bousculent en elle. Indécent, vu le contexte.

— T'as vu des villes dans le coin ? Perso, j'ai l'impression qu'on va croiser deux Hobbits qui cherchent le Mordor.

— D'après le GPS, on sera bientôt à Issoire. Ce serait sympa qu'on achète à manger. Pour la famille de Jenna, tu vois ?

— Si tu veux. Je t'attends dans la voiture, je ne me sens pas de faire la queue si y a du monde.

Rose acquiesce.

— C'est ouf, quand même.

— Quoi ?

— L'âge moderne. On est deux meufs de trente ans, en bonne santé. Les parfaites candidates au bonheur absolu. Mais non. Moi je ne peux pas manger, et toi, tu tombes dans les pommes si tu passes à la caisse.

Louise brûle de rétorquer.

T'es dysfonctionnelle par choix, par caprice, moi pas. Vriller n'a rien de romantique, c'est le déshonneur. Tu conduis vite et mal, ça m'agace, tu conduis ma voiture à ma place. Elle se tait. Certaines choses ne s'avouent pas entre amies.

— Tu crois qu'il trouverait ça dommage, Alex Turner ?

— S'il savait qu'on existe ? Ouais, ça le rendrait malade.

*

Jenna s'est réveillée à l'aube.

Elle aimerait se promener en sous-bois, se dégourdir les jambes. Un réflexe la paralyse sous les draps. Elle n'ose pas se lever tant qu'Agnès ne descend pas au salon, signe qu'elle aussi est réveillée et prête à commencer la journée. Une heure plus tôt, Jenna l'a entendue se rendre à la salle de bains. Elle a préféré patienter. Un refus de saccager l'équilibre de cet endroit, qui vit sans elle depuis des plombs. Une image fractionne son champ de vision. Agnès dans la baignoire, raide. Non, c'est ridicule, pourtant, les poils sur ses avant-bras dardent. D'un bond mesuré, elle va toquer à la porte de la salle de bains.

— Tatie, t'es là ?

— Oui, ma puce.

Ses muscles cèdent, Jenna entrouvre la porte. Sa tante est assise sur la baignoire, la jambe gauche repliée contre la poitrine, une pince à épiler dans la main.

— Ça va ?

— Ça irait mieux sans cette dizaine de poils qui se battent en duel. Trente ans d'épilation, tu te rends compte ?

Les lèvres de Jenna tressaillent, un sourire. Le monde se délabre, sa tante demeure soignée. D'ailleurs, c'est elle qui lui a transmis les trucs de filles que transmettent les mamans.

Parce que la mère de Jenna a abdiqué, six mois après sa naissance.

Sans femme à la maison, on n'y arrivera pas, augurait le grand-père. Agnès avait quinze ans, je peux m'occuper du bébé, moi. Ce serait provisoire : elle voulait s'installer en ville, ensuite. Devenir esthéticienne. Les sapins avaient vu grandir Jenna, qui s'était enfuie dès que possible. Agnès était restée. Le grand-père entamait son déclin. Avec les années, Raymond, lui, semblait dans la dépression. L'abandon de la mère de Jenna l'avait tué, et on ne guérissait pas d'être mort. Ce foyer était donc une maison où vivait une bande d'enfants, qui élevaient d'autres enfants,

s'entraidaient. C'était la seule option, parce qu'ici les routes étaient ainsi faites qu'on se perdait dans les résineux, alors il était quasiment sûr qu'on n'en réchapperait pas.

Jenna observe sa tante. À peine plus âgée qu'elle, une grande sœur.

Sa beauté est naturelle, épanouie, son corps ferme, partiellement recouvert d'une robe longue à motifs fleuris. Ses boucles châtain ourlent son dos, affinent son visage. Rond et immature, boursoufflé par les pleurs, ce matin. Agnès est abîmée, mais vivante. Grâce à ce courage de se suspendre aux détails. L'épilation. Le courage de s'accrocher à l'existence comme un insecte, avec l'unique but de vivre, puisque c'est ce qu'exige l'instinct. Jenna le jalouse, ce courage.

— T'as bien dormi ? interroge Agnès d'un ton dégagé.

— Hmm.

— Eh ben, pas moi...

La fin de sa phrase est engloutie par la chute d'une larme, suivie d'un hoquet. Pour une raison qu'elle ignore, Jenna ne peut serrer sa tante dans ses bras. Ça allégerait ses épaules, or une démonstration si nue de fragilité, ça la répugne. Ça la terrorise. Jenna gonfle les poumons.

— Allez.

En bas, ça frappe.

Soulagée, Jenna tapote le bras de sa tante et se jette dans les escaliers. Elle traverse le salon – Papi dort sur le canapé –, pousse la porte. Un rayon de soleil se frotte à la poussière, couronne de jaune les cheveux de Louise et de Rose.

— C'est vous ?

La question est conne. Rose lui tend un carton taché d'huile.

— Tourte auvergnate aux pommes de terre.

Les sourcils de Jenna se perchent haut sur son front.

— Il y avait au poulet, on s’est dit que les pommes de terre...

— On s’est dit que t’avais besoin de soutien, coupe Louise. On est venues.

— Je vois ça. Entrez.

Rose franchit le seuil d’abord, épand des regards interdits autour d’elle. Sans doute la bourgeoise n’a-t-elle jamais vu une baraque de péquenauds, hormis à la télé. Jenna abat les yeux sur Louise, qui pince les lèvres. Une façon muette de présenter des excuses.

Agnès débarque dans le salon.

— Bonjour... ?

Encore une question conne.

Jenna vit la suite de l’extérieur, comme si elle évoluait dans l’une des séries mal doublées devant lesquelles ronfle Papi. Il y a les mots anodins de Louise, la santé c’est sacré, Agnès qui, perturbée d’avoir des invitées, tourbillonne du salon à la cuisine avec la tourte entre les mains, ne la pose jamais, il y a les œillades polies de Rose sur le mobilier, la suggestion, enfin, qu’il faudrait réchauffer la tourte au micro-ondes, le vendeur a précisé que ça se réchauffait très bien au micro-ondes, on décide que deux minutes devraient suffire, ou quatre, allez, trois.

Ça dure jusqu’à ce que tous s’attablent, y compris Papi.

— Vous êtes des amies de Jenna ? lance Agnès.

— Oui, répond Louise. Dix ans qu’on la connaît.

— Elle aurait pu vous présenter. C’est bien Jenna, ça.

C’est bien Machine, ça. Une phrase de mère. Agnès n’est pas sa mère.

— Faut batailler pour découvrir ses secrets. Ou même avoir des nouvelles.

— J’en file autant qu’on m’en demande.

Une plainte fait trembler la pièce, Papi grince à l’intention de Rose.

— Bon sang, elle est pâlotte cette gamine ! Ressers-la, Agnès.

Rose exulte. Depuis l'enfance, on lui assène invariablement ces formules. Elle est pâle, maigre, chétive. Autant de mots gourmands qui l'encouragent à froncer le nez devant les plats, à se nicher une main sur la poitrine au bout de quelques bouchées.

— Où il est, Raymond ? Il doit cueillir les cèpes avec moi.

La voix de Papi provoque l'envie d'expectorer. Jenna réagit. Six secondes. Pas grand-chose, six secondes. Ça peut être long selon le contexte. Ça crame des tourtes.

— Papi, Raymond il est malade. Et c'est pas la saison des champignons.

— Pas la saison ? Mon cul. Va me chercher Raymond.

Personne ne renchérit. On observe Papi, son bleu de travail, ses mains calleuses, les poils gris qui lui sortent du nez et des oreilles. On se l'imagine dans sa vingtaine ; fort, fier, vigoureux. On pense ce que pensent les gens sur vieillir, dès lors qu'on a un ancien sous les yeux. Agnès se plaque la paume contre les lèvres. En bruit de fond, la télé grésille.

— Viens, Papi. Ton feuilleton.

— Quand est-ce qu'on cueille ?

— Plus tard.

Jenna agrippe son grand-père par les coudes, le guide jusqu'au canapé où il s'affaisse en geignant. Il lui lance un regard furtif, elle fait mine de ne pas avoir entendu. Puis il respire fort, naseaux ouverts, ferme les paupières. Quintes de toux. Jenna revient à table. Des morceaux de tourte jonchent les assiettes. Rose joue avec ses pommes de terre, sa fourchette.

Les cheveux d'Agnès frémissent sous l'effet des sanglots.

— C'est dingue. Se dire que dans d'autres circonstances... Une après-midi normale...

— Tatïe, arrête.

— Pourquoi ? Mon frère est à l'hôpital, j'ai le droit de pleurer !

Ce haussement de ton électrise Jenna. Elle considère Agnès, ses narines d'où coule un filet de mucus. Jenna conserve son calme. Les pleurs de sa tante s'intensifient.

— C'est pas juste ton frère, Raymond. C'est mon père.

Agnès s'interrompt, choquée. Jenna sait, la mécanique est en route. Ce concours permanent, moi j'ai plus mal que toi, toi tu souffres mais moi c'est pire parce que moi je suis moi. Louise est tellement gênée qu'elle voudrait s'évanouir. Rose s'évertue à ne plus émettre le moindre décibel. Elle regrette jusqu'à *La Chasse aux Papillons* dénonçant sa présence.

— Comment tu peux être si rigide ?

La colère enlaidit Agnès, dégouline sur ses traits.

— Ton père et moi, on a sacrifié nos vies pour toi. OK, t'as pas toujours eu ce que tu voulais, et on n'a pas pu t'offrir ce que tu méritais, mais on...

— Ça n'a rien à voir, bordel.

— Ah non ? Pourquoi t'as fait toutes ces conneries ? Quand t'étais à l'internat, en ville ? Pourquoi t'étais renvoyée à chaque trimestre ? Et la fois au commissariat ? Tu crois que t'es un cadeau ?

Jenna éclate d'un rire vénéneux. Vraiment, rien à voir. Peut-être qu'aujourd'hui, ça détourne du chagrin. Peut-être que c'est essentiel et bénéfique. Elle pourrait balancer le souvenir des soirs qui dégénèrent, des nuits où il faut appeler les voisins, si c'est pas avec eux qu'on se bagarre, ou pire, appeler les pompiers. Au matin, on pose un steak congelé sur une arcade. Le sang de la viande se mêle à l'autre, celui de l'adulte. Elle pourrait, elle renonce.

Agnès s'assombrit.

— T'es un monstre. J'ai tout donné pour toi, moi.

— Tu me le rabâches dès que t'en as l'occasion. Joyeux anniversaire, j'ai tout donné pour toi. Joyeux Noël, j'ai tout donné pour toi. Untel est mort, j'ai tout donné pour toi.

Jenna sait feindre le détachement, cette élégance qui heurte Agnès. C'est un mensonge, une ruse afin de se défendre et survivre. Comme elle, comme Papi, comme les insectes.

— T'es rigide, Jenna. Un foutu reptile, tu ressens que dalle.

Les phrases s'insinuent loin sous la chair, esquintent quelque chose. La tentation de pleurer enfle, lui torsade l'épiderme. Jenna n'a plus de place dedans. Pas de place dehors non plus. Pas dans cette maison. Alors elle demeure en équilibre à la frontière de sa peau.

Les pieds de sa chaise couinent sur le carrelage.

— Je vais prendre l'air.

Dans son dos redoublent les jérémiades. Elle bloque sa respiration et marche, flanque des coups de chaussure aux pommes de pin sur sa route, dérange une poule. Jenna se précipite dans la parcelle jouxtant la maison. Par centaines, les sapins s'alignent, en rangées si hautes qu'ils cachent la lumière. Au sol flétrit un tapis d'épines, parfois léché de lichen ou de mousse. Gamine, Jenna y lambinait pieds nus, équeutant les mousserons de ses ongles.

— Attends.

Rose et Louise slaloment entre les racines, lui saisissent un coude chacune. La honte embourbe Jenna. Sorte de brouillard acide. Elle était bien, en solo. Résiliente pour les sapins, déjà ça mobilisait beaucoup d'énergie. Maintenant que les filles sont spectatrices, elle est piégée.

— Moi aussi, j'ai des problèmes à la maison. Avec ma mère.

Jenna apprécierait que Rose la ferme, elle apprécierait de l'insulter, de lui hurler que son univers est moins vaste qu'une bille. Louise le devine, glisse sa main dans celle de Jenna.

— Bref, t'es obligée de nous raconter pourquoi tu t'es retrouvée au commissariat.

— Vol à l'étalage.

— Sérieux ? T’es une lascarde.

— Tu parles. Des petites culottes. Ils ne m’ont pas gardée plus d’une heure.

Les trois jeunes femmes ralentissent, arpentent les épines sans un mot. Quand la température baisse, elles font demi-tour. Jenna ne leur en veut pas d’être venues. Carrément pas. Elle se racle la gorge devant le jardin.

— Rentrez, je vous rejoins.

Louise et Rose obéissent.

Jenna s’assure qu’elles partent, puis s’aventure dans le garage.

Ici également, tout est en ordre. Le paquet de tabac brun, le cendrier à l’effigie de Johnny, la tasse métallique incrustée de café et de sucre. La veste en cuir, élimée. Un chat vaguement orange se promène sur les poutres. Il l’épie une seconde, poursuit son circuit.

Jenna avance vers les affaires de son père.

Elle s’assoit sur le siège auto qui lui sert de fauteuil, explore chacun des objets. C’est stupide, elle a peur qu’il débarque. Qu’est-ce que tu fous là ?

Son coin privé, le garage.

Jenna remarque une photo, derrière le cendrier. Raymond en blue-jean, marcel noir. Du temps où il avait encore des cheveux. Sa vie débutait, emplie d’espoirs et de rages, d’une beauté triomphale, les ambitions feu de paille. Collée à lui, sa cocotte rayonne. Ado rousse et gracile, vêtue d’un jean taille haute. Le regard qu’elle pose sur Raymond est ardent. Elle le contemple. L’amour de sa vie. Jenna a demandé, à propos de sa mère. On lui a servi des récits d’alcoolisme, de caravanes sur des terrains vagues. Mieux valait ne pas insister. De toute façon, dès que quelqu’un aborde le sujet à la maison, c’est l’engueulade.

Jenna flemmarde, souhaiterait dénicher, dans ce garage, une preuve que son père a été heureux. Pas ces dernières années. Avant ce qu’elle connaît de lui. Il a dû l’être. Par exemple, il y a cette anecdote. Raymond a fauché

un scooter à l'armée et s'est envoyé dans le décor avec. Souvent, il remonte son pantalon au-dessus du genou et montre la cicatrice sur sa jambe. Double fracture tibia péroné, il clame, orgueilleux. Le bilan, c'est qu'il n'aime pas ces enculés de patrons, donc il enchaîne les missions d'intérim, les combines, système D. Ce n'était pas la fortune, mais Jenna n'a manqué de rien. Même aujourd'hui, il lui envoie un billet de vingt euros à son anniversaire. Plus une carte, sur laquelle Agnès l'incite à griffonner une quinzaine de mots. Voilà, Raymond est un brave type. On décrète des gens qu'ils sont braves s'ils s'éteignent. Le père de Jenna n'est pas éteint, simplement sur un lit d'hôpital. Ça va. Demain, elle le visite.

La photo s'échappe des doigts de Jenna.

Elle se penche, la ramasse et frôle une canette de bière. Il reste un fond, qu'elle avale. En ajoutant de la grenadine, ça convoque le goût de Noël. Quand la famille est pompette, que son père lui chante du Johnny. *J'ai oublié de vivre*. Le jour où Johnny est mort, Jenna l'a entendue à la radio. Celle-ci. Sa peau s'est pailletée de frissons, elle a dû essuyer ses yeux. La voix de Johnny, presque celle d'un oncle. Ou d'un papa. Chaque papa du monde. Puis Jenna a conclu que c'était l'hiver, qu'elle avait ses règles, d'où la sensiblerie.

Elle quitte le garage.

Volée de poules grassouillettes. Jenna les évite, aperçoit la silhouette de sa tante au jardin. Assise en tailleur dans l'herbe, Agnès la fixe.

— Je suis désolée, ma puce. Tu sais, on a fait ce qu'on a pu...

Jenna ne lui accorde pas le temps de finir. Plusieurs enjambées, elle l'enlace.

— Je sais.

Cette fois, Agnès ne pleure plus.

Les deux femmes sont comprimées l'une contre l'autre. L'espace d'un instant, tout va bien.

Arctic Monkeys, *From the Ritz to the Rubble*

Johnny Hallyday, *J'ai oublié de vivre*

OceanofPDF.com

Jenna gare sa voiture, ça éjecte du gravier sous les pneus. Dès qu'elle arrête le moteur, le silence bourdonne. Sur le siège passager, Agnès se tient digne, un bouquet à la main. Des pétunias et d'énormes dahlias violets. Selon le langage des fleurs, le dahlia atteste d'un amour profond, les pétunias informent qu'on est colère. Papi campe à l'arrière, vissé dans ses charentaises et retenu par sa canne. Sa salopette est propre, sa chevelure blanche coiffée sous le béret.

Deux véhicules encadrent celui de Jenna. Dans la voiture de gauche, Rose et Louise patientent. Dans celle de droite s'entassent Jean-Jean, Momo, Thierry, Marguerite et la Gislaine.

Ils ouvrent les portières et les claquent, ébauchent des foulées timides sur le goudron en se tirant les manches. Ils se sont habillés pour la ville, histoire de ne pas faire tache. Les femmes exhibent des talons, des chemisiers à motifs – rayures noires chez Marguerite, losanges jaunes chez la Gislaine. Les hommes ont enfilé des tee-shirts ajustés, des jeans.

— On fait ce qu'on a dit ? s'enquiert Agnès. Tu salues ton père d'abord, et s'il n'est pas trop fatigué, nous on suivra ?

Jenna pose les yeux sur le centre hospitalier d'Issoire. Une ville de quinze mille habitants, à trente kilomètres de Saint-Germain. C'est la plus proche. Elle aimerait s'octroyer un saut au lycée. À la médiathèque, à l'abbatiale. Par curiosité, et afin de finaliser son pèlerinage.

— Ouais, on fait ce qu'on a dit.

Jenna lâche le volant. Ses doigts ne se déplient pas immédiatement, elle les a trop serrés.

Pareil que la veille, elle effectue la suite en pilote automatique. Le chemin jusqu'à l'hôpital, sous le regard lourd des autres. Les informations glanées auprès de la dame de la réception – blouse blanche, désagréable par-dessus les lunettes. Les escaliers, haut-le-cœur, ça pue, ce mélange si singulier d'antiseptique et de fluides corporels. Elle se perd dans les couloirs, ça empest, des individus apostrophent, se lamentent. Il y a les bips, réguliers ou en saccades. Les yeux qui se projettent malgré eux dans les fissures et moissonnent la douleur.

Obscène, allongée, cadavérique ; véritable.

Pilote automatique.

Jenna percute une infirmière, pardon, c'est moche quand même, ces chaussures en plastique rose qu'elles portent, avance, qu'est-ce que ça schlingue, une femme plante une larme dans un mouchoir, service de cardiologie, chambre 208, la porte est entrebâillée.

Le soleil flashe, ensuite, Jenna découvre.

Des tuyaux partout, ils rampent sur la couverture. Couverture générique, couverture d'hôpital, la plus standard des couvertures. La matière des tuyaux est transparente, irisée d'un léger reflet violine, similaire aux dahlias. Ça s'enroule sur la peau des avant-bras – hâlés, veinés de bleu, puissants parce que ce sont ceux du père –, puis ça s'insère dans le

corps. Le point d'impact entre le dedans et le dehors se dissimule sous un pansement, rectangle incolore, net, ça va arracher les poils à la fin, quand il faudra l'enlever, partir.

— Oh, salut ma puce. Ça va ?

Sa voix est joyeuse et insouciante, comme s'ils s'étaient croisés hier.

Pilote automatique.

— Et toi ?

— Bah, tu vois.

Jenna s'approche du lit. C'est naturel, mettre un pied devant l'autre. C'est constant, ça se produit chaque jour, tant en allant se dépouiller sur scène qu'en achetant des cigarettes. En s'approchant de l'absurde lit d'hôpital chargé de tuyaux. Il y a respirer et cligner des yeux, inébranlable. Il y a sourire, mais ça, ça craquelle à cause de l'absurde ; absurde ; absurde ; absurde ; absurde ; absurde...

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Le père toussote dans son poing. Quelque chose est endommagé, quelque chose d'intime. Pourtant il ricane, hausse les épaules, une moue sur le visage. Carnation grise, dont Jenna fait abstraction. En somme, le père a l'air de dire "la faute à pas de chance".

— C'est le cœur, j'ai pas pigé. Tu sais comment ils sont, les médecins, ils en font des caisses et des caisses.

Jenna hoche la tête, reçoit la plaisanterie d'un rire flûté. Une plaisanterie inoffensive, la bonne blague qu'on accueille avec gaieté le dimanche midi. Il faudra aller les consulter, les médecins. Écouter la litanie de leurs plaisanteries à eux, telles que "récidive fréquente", "infarctus du myocarde", "environ cent vingt mille cas recensés chaque année", "taux de mortalité de 15 %", "impératif que votre papa cesse de fumer". Votre papa. Ferme ta gueule.

Jenna aura quitté la chambre.

Elle se sera pris un café au distributeur, promènera son indiscretion sur les gens. Les gens souffrent, parfois davantage qu'elle ; une idée égoïste qui lui fera du bien. Elle observe Raymond. Envie de ne pas tenir compte du lit-tuyaux-absurdité. Envie de profiter un peu. Après tout, elle ne le voit pas souvent. Après tout, c'est son père et il lui manque.

— Pas trop fade, la bouffe ?

Raymond sourit. L'étrangeté de cet épiderme ridé, sachant qu'en dessous se planque un très vieux petit garçon. Est-ce que tous les pères sont ça ? Cette aberration sans âge ?

— Si je te dis que cette nuit j'ai rêvé de sauciflard, ça répond à ta question ?

Jenna est surprise par la dentelle sur ses cordes vocales. Elle a gloussé.

— Bref, et toi, ma puce ? Ça va, à Grenoble ?

— Ouais. J'anime de plus en plus de cours à l'école. Le modern'jazz, ça tourne, le groupe de pole, c'est pas la folie. Les filles sont coincées, ça impacte leur technique.

— Il te paye, le prof ?

— Il me paye. Et avec mon salaire au Lys Noir, je suis large.

Pilote automatique.

Jenna débite, détaille son père. Les yeux en amande, des poches au-dessus et en dessous : un regard ventouse. La moustache, la barbe. Des poils blancs s'y hérissent, plus nombreux que la dernière fois. À l'inverse, la carrure n'a pas bougé. Raymond est robuste. Jenna se détend, hormis les tuyaux, c'est le même homme. Conforme au concept qu'elle a tissé de lui. Son père. Il acquiesce lorsqu'elle parle.

— Dis, y a de la visite pour toi.

— Qui ?

— Jean-Jean, Momo, Thierry. Marguerite et la Gislaine. Ils avaient des bricoles à acheter en ville. Agnès et Papi sont là.

— Putain, ils font suer. J'ai drôlement hâte qu'ils me voient en chemise de nuit de bonne femme, tiens.

— J'avoue, t'es pas à ton avantage.

— Puisqu'ils sont là...

— Je vais te les appeler.

— D'accord.

Une pause, on se jauge clandestinement et c'est si compliqué, ce qu'il reste à faire, cet enchaînement qui tient de l'évidence chez d'autres, mais eux c'est pas nous, qu'est-ce qu'ils en savent du frisson dans la nuque en se penchant vers les tuyaux, baiser sur la joue, ça érafle, réminiscence de gosse, tu piques, Papounet, sa peau est tiède, il sent l'eau de Cologne ; de son côté, Raymond lève une patte rouillée, aïe ces foutus tuyaux de merde, la pose sur la taille de sa fille, tu pourrais traîner, qu'on casse une graine, en même temps la graille de l'hôpital est à chier, pour une fois qu'elle revient, Jenna, ça aurait été chouette de marquer le coup, cuisiner à la maison, or voilà qu'elle s'écarte déjà, sa fille.

— Allez, remets-toi.

— Promis.

Dehors, la lumière est crue.

Sitôt que Jenna franchit la porte, la troupe éparpillée autour des trois voitures fait semblant de ne pas avoir guetté son retour. Chacun occupe un poste défini. La Gislaine avoine Thierry, Marguerite cale les poings sur ses lombaires, permet à son bassin de s'épanouir vers l'avant, Jean-Jean badine avec Agnès – on ébruite qu'ils se cherchent depuis le collège –, Momo rouspète après le trafic en fixant la route, nappée d'à peine une vingtaine de véhicules. Ils sont anachroniques, en ville. Ce ne sont pas leurs pommettes rougies par l'altitude qui les trahissent, ni leurs tenues, ni même les termes patois qui font irruption au creux des phrases. Ce qui les trahit, ce sont les efforts immenses déployés. Ce désir de se fondre dans le décor. Ça les

pousse à se tenir à la verticale, exagérément, à calculer leurs gestes et à envoyer des regards défiants aux citoyens. Qui, soit dit en passant, n'en ont rien à foutre.

— Alors ? interroge Agnès.

— Il vous attend.

Plusieurs secondes s'étirent.

— On va monter ? siffle Marguerite.

Ils se rassemblent, tiennent conciliabule. Quelques chuchotis affectés se mêlent au “on va monter”, répété par Papi. On hésite encore en se frottant les mains, on se sollicite du bout des yeux. “On va monter”, puis la troupe se met en branle et disparaît dans les boyaux du centre hospitalier. Ce sera plus facile entre eux. Il y aura de la confusion au départ, Marguerite lancera une réflexion sur la chambre, pas accueillante, ou quelque chose du style, afin de signifier que ce serait mieux si Raymond était chez lui au lieu d'ici. C'est son talent à Margot, déchiffrer l'ambiance. Chacun ajoutera une remarque sur les services hospitaliers saturés et les conditions de travail déplorables des infirmières. Enfoirés de politiciens. T'imagines le borbier, avec le Covid ? Ensuite, ça coulera sans accroc, causer de ce qu'on sait, familial, Saint-Germain, la chaleur qui accable les bêtes, les récoltes, les cours d'eau, les crêtes et le maire qu'est aimable.

Prudemment, Louise se soulève du pare-chocs où elle a posé une fesse.

Des escarpins affligent ses chevilles. En amont, sa jupe crayon, son chemisier crème. Elle a noué ses ondulations en chignon. *Working girl*, absence de naufrage, on s'en persuade, on sent le déodorant comme un lundi matin. Rose s'est drapée d'une tunique en dentelle, assortie à ses ballerines. Au moindre coup de vent, sa chevelure lui lèche les hanches, Johnny Depp et les cicatrices. Jenna a manœuvré avec ce qu'elle a trouvé dans son armoire d'ado : bustier, minijupe en cuir.

Ce matin, Momo et Thierry l'ont reluquée. Personne au village n'ignore qu'elle est stripteaseuse. Un beau brin de femme. En revenant de l'hôpital, il est prévu de se faire un frichti à la maison. Deuxième motivation à s'être endimanché.

Louise et Rose rejoignent Jenna, l'enlacent.

Elle se raidit, ne brise pas l'étreinte. Se dérobe finalement, au moment où leurs parfums se chevauchent trop fort. Les deux doivent penser à leur famille, avoir l'impulsion de téléphoner. Allô, non, rien de spécial, je voulais juste vérifier que tu étais en forme.

Ça engrène ça, le malheur des autres, Jenna s'en doute.

— Vous êtes connes, c'est pas un enterrement.

— Tu peux parler, réplique Louise. Tu ressembles à une gothopouffe.

Jenna extirpe son paquet de Lucky Strike de sa poche, en sort trois.

*

Les jeunes femmes finissent de ranger la vaisselle.

L'assemblée est repartie, ventres tendus par le plat d'Agnès. Du chou, du lard et des patates. Arrosé de vin rouge, l'ensemble. Rose s'effondre sur une chaise, songe à vomir. Louise somnole : les effets cumulés du repas et du Xanax. Papi ronfle sur le canapé, c'est l'heure de la sieste, Agnès est montée. Jenna s'allume une clope, tressaille, roussit la pointe de son nez.

— T'es OK ? ose Louise.

— Ouais.

Jenna se sent épuisée par le voyage, la dispute, l'hôpital. Cette nuit blanche, pilonnée dans son lit entre Louise et Rose qui lui ont flanqué des coups.

— En tout cas, hasarde Rose, le Puy-de-Dôme, c'est hyper beau.

Sa voix s'égare dans la pièce, rebondit contre les murs, échoue sur la grande aiguille de l'horloge. Rose est en décalage. Tant pis, elle ne se démonte pas et poursuit.

— Jenna, tu restes quelques jours ?

— Non, je vais rentrer. Si on décolle maintenant, on atterrit à Grenoble en fin d'après-midi. Ça me laisse le temps de me doucher avant d'aller au Lys Noir. Faut que je bosse.

Le verbe est pénible pour Louise. Les événements se sont enclenchés, n'ont pas jugulé cette crevasse : avant-hier, elle est devenue personne. Louise se ronge les ongles, les cuticules, malmène les peaux entre ses canines. S'il pouvait y avoir du sang, elle aurait un morceau à soigner, au moins. Elle va reprendre du Xanax. Bientôt. Elle sera toujours au chômage, elle aura toujours les ongles niqués, ça lui sera égal. Chimiquement égal. Jenna s'attrape la tête entre les mains. Rose a l'intuition que c'est sa chance, qu'elle doit s'exprimer. Elle tresse ses cheveux. Jolies guirlandes couleur encre. Elle a déjà affronté sa mère au téléphone. Sois courageuse.

— J'ai pensé à un truc.

Ni Louise ni Jenna ne l'interrompent. Parce qu'elles ne l'écoutent pas.

— Plutôt que de rentrer à Grenoble, on part en vacances. Nous trois. Mes parents ont une maison à Saint-Jean-de-Luz. C'est dans le Pays basque, au bord de l'océan.

Ça soupire, Rose ne distingue pas laquelle. Oui, on a du pognon, soyez pas choquées.

— Sur mon trousseau, j'ai un double des clés.

Le bois craque autour des jeunes femmes, la maison les digère.

— Plein d'itinéraires sont possibles. Le mieux serait de passer par Toulouse. Il y a environ sept heures de route. Donc, en comptant les pauses, on serait là-bas dans la soirée. On passe l'été au soleil ? Ma mère est d'accord.

La réaction tarde. C'est cette journée, son ronron dangereux.

— Vas-y, tranche Jenna. Les cours de danse ne recommencent qu'en septembre. Et Marco ne m'emmerdera pas avec mes congés.

Louise se renfonce dans sa chaise.

— Vous êtes sérieuses ? On n'a même pas de fringues. Aucune affaire perso.

— T'as vu la taille de ma valise ? Je vous en prêterai. Ou on en achètera.

— Comment on va y aller, dans le Pays basque ? En Fiat ?

Elle a mollardé du bout des lèvres, sûre de l'effet dramatique.

— Carrément, murmure Jenna.

— Mais...

Louise babille toujours quand Jenna sort de table pour gagner la chambre d'Agnès.

Ce mécanisme-là est huilé, ça va vite.

— Tu reviendras ?

— Yes.

— Hmm.

Puis les embrassades pudiques. Jenna dit au revoir à Papi, qui gronde dans son demi-sommeil. Des adieux brouillons, bâclés. Elle adresse un dernier regard à la maison, aux sapins, au garage. Les portières chassent l'odeur de résine en se refermant. Jenna fouille dans son sac à main, localise le sachet en plastique, qu'elle agite. Deux grammes. Elle dépose une infime quantité de poudre sur son portable, la travaille grossièrement de la pulpe de l'index. Dans la Fiat, les filles remuent. Jenna prise sa coke. Retour à sa vie à elle, où on pétille loin des sapins, où on a trente piges, la santé à ne plus savoir qu'en foutre. La Fiat klaxonne ; Jenna démarre en trombe. Comme à l'aller, elle s'épie dans le rétroviseur. Son visage n'a pas changé. Ça la

déçoit. Jenna apprécie cette illusion qu'on gagne en maturité au contact de la souffrance, qu'elle s'inscrit dans les traits et confère une espèce de beauté tragique.

Où s'est gravé ce week-end ? Dans les yeux, les cernes, la peau ? Jenna l'ignore.

Ce qu'elle sait, ce sont les sapins qui rapetissent autour de son reflet.

OceanofPDF.com

Des centaines de voitures flambent. Un chapelet en métal que la lumière suce et recrache, centimètre par centimètre. Parfois pendouillent des pieds nus, une tête d'enfant ou la langue d'un chien. Sur les toits, des vélos, des bagages. Plus haut, le bleu irradie, moucheté de cumulus. Les vapeurs de goudron grésillent, se hissent jusqu'à l'horizon et souillent les nuages.

Rose est submergée.

Elle anticipe la seconde où, à perte de vue, l'eau scintillera sous les rayons du soleil. Il se couchera dans une heure ou deux. La nature suinte, attend ce répit. En bordure de ciel, des dizaines d'oiseaux entrecroisent leurs trajectoires, certains minuscules, semblables aux moineaux des villes, d'autres plus dodus, blanc et gris, avec repliées sous le corps des pattes rouge vif. Ils se risquent à accoster sur le bas-côté de l'autoroute, sautillent dans l'herbe croustillante, picorent un emballage en plastique avant de s'envoler.

— Va moins vite.

Rose relâche sa cheville.

L'arrivée à Saint-Jean-de-Luz est prévue dans une vingtaine de minutes. Rose est bercée par le gazouillis de la radio. La fréquence bascule d'une station à la suivante, sans logique. Les voix évoquent la rentrée, les insulations, n'abandonnez pas vos animaux de compagnie, le tourisme est

responsable de 8 % des émissions de CO₂, halte aux moustiques, pour un tube de colle acheté, un tube de colle offert, boire ou conduire, cinq fruits et légumes par jour. Rose se sent délayée. Elles sont effroyables, ces notions. Paradoxalement, elles n'existent pas. Pas plus que n'existera son squelette dans un siècle. De la musique classique écrase les bavardages. Un requiem. Au moment exact où elle rêve à la mort, un requiem. Rose salue ce signe avec un soupir. Ont-ils raison, ces scientifiques affirmant qu'on vit dans une simulation ? Il y a cette théorie, aussi, des cerveaux dans une cuve. Et le Dieu trompeur de Descartes. Rose s'accroche à la mélodie. Aux anges. La radio tergiverse à nouveau, crisse un vieux tube.

— Tu te souviens de ça ?

Louise ne répond pas, Rose augmente le volume.

Moos, *Au nom de la rose*. Elle se remémore le clip, maté en douce sur M6 pendant le *Hit Machine*. Rose avait neuf ans, le printemps frémissait dans ses genoux. Les pupilles moites, elle épiait l'image en pixels. Oh, les gros plans sur les lèvres de Moos, les pétales de fleurs, les femmes baroques qui s'embrassaient. Son premier choc érotique. Est-ce qu'ils en avaient conscience, les autres, du brasier de son ventre ? C'est à cette époque qu'elle a su. Elle possédait un sexe. Et un petit volcan endormi au-dessus, dans la zone entre les os du bassin.

Au nom de la rose

Mon amie la femme, prête-moi ton corps

Pour écrire des choses

À celle qui m'attend au ciel, et que j'adore...

La chaleur s'était accentuée vers juin. À l'école, les filles échangeaient des bracelets fantaisie en perles. Le soir, sur le chemin du retour, Rose déplissait l'ourlet de son short. Elle retrouvait Domitille devant la sortie du

collège. Rose admirait sa grande sœur : Dom portait un appareil dentaire sans rougir, foulait enfin le territoire des grands et, surtout, elle avait résolu l'énigme des casiers. Une fois à la maison, elles aidaient Aline à préparer les tartines du goûter.

Aline était une garce.

Seize ans, jean taille basse, ceinture fluo, top sans bretelles, tour de cou, deux mèches raidies par le gel en travers du visage. Elle devait les surveiller jusqu'à ce que les parents rentrent. Maman de la galerie d'art, papa du bureau, ou les deux d'un dîner élastique. Bref, Aline était une ado du quartier qui exploitait le filon du baby-sitting. Une fois le goûter bâfré, elle épluchait M6 ou entortillait le fil du téléphone familial autour de son index en parlant à des garçons. Rose identifiait un changement dans sa voix. Une nuance liquide. Lorsqu'elle était de bonne humeur, Aline tolérait la présence des deux sœurs. Rose s'asseyait en tailleur sur le tapis, l'étudiait dans le reflet de la télé, sur les ombres. Aline était une véritable fille, avec des seins mous sous son top, des boutons aux ailes du nez. Son sexe dégageait un parfum âcre et indiscutable quand elle posait une jambe en hauteur et laissait pendre la deuxième au sol, près de Rose.

Son sexe à elle ne sentait rien.

Le savon, la lessive.

Dans son lit, Rose pensait à Moos. Elle étreignait ses tétons plats. Flash de chemise à jabot, de manches en dentelle, d'une épée au fourreau. Elle se chatouillait les cuisses. Cheveux mâles, longs, retenus par un ruban de soie. Rose roulait une pelle à son oreiller, ne savait pas ce que c'était, rouler une pelle. Les garçons disaient ça à l'école. Et aussi "s'emballer". Après deux trois voltes sous les draps, Rose souhaitait bonne nuit à l'homme en chemise.

— Ralentis, sans déconner...

Louise a des airs d'Aline ; Rose essaie de ne pas l'en blâmer. Elle lui jette un regard en biais. Ses mèches dorées voltigent, ses bras sont crispés, sa tête inclinée vers l'extérieur. Au niveau de la poitrine, elle a comme une pluie de grains de beauté, de la même couleur que ses yeux. Noisette. Et une auréole brunâtre à la morsure de l'épaule, avant l'aisselle.

— C'est marrant. J'avais jamais remarqué ta tache de naissance.

— Hmm.

— Des gens pensent que c'est les vestiges de nos vies antérieures. D'anciennes blessures qui auraient causé notre mort. Peut-être que tu t'es pris un coup d'épée ?

— Ouais. C'est archi marrant.

Louise braque les yeux sur l'autoroute. Rose la fatigue. Elle pérore, commente chaque détail, sa *Chasse aux Papillons* est écœurante, son rire infernal. Putain, ses cheveux. Ses cheveux se baladent dans l'habitacle et finissent par fuir la bagnole. Mais Rose parle et parle et rit, son ADN ensemence la moitié de la France or elle est là, à rire. Louise a compris au dernier péage. D'ordinaire, quand elles se voient, elles ouvrent une bouteille de vin. Aujourd'hui, elles sont sobres, coincées au milieu de milliers d'humains en transit.

— T'as plus mal au cœur ?

— Tu vas me le demander combien de fois ?

— Environ soixante-quatre, vu qu'on arrive dans dix minutes.

Louise culpabilise de s'en prendre à Rose.

Tout le monde s'en prend à Rose. À cause de son optimisme crétin. Une envie de la détromper. Elle s'efforce de lui sourire. Au fond, Louise n'est pas vraiment agacée, ni en train de culpabiliser. Elle est défoncée au Xanax. Point.

Jenna se penche vers son pare-brise, compte six carcasses de moucheron, explosées contre le verre. Poings sur les hanches, elle fait quelques pas qui déverrouillent ses muscles.

L'air est chaud ici, en mouvement.

Une rafale chargée d'embruns lui sale la peau, enfouit du sable dans ses boucles. Jenna porte une main en visière. Des flots de touristes évoluent par vagues, s'engagent dans les rues piétonnes où champignonnent des boutiques de souvenirs et de cartes postales. Les touristes achètent des bijoux en coquillages, du jambon, des chapeaux, du nougat, des serviettes de plage, des espadrilles, du fromage, des briquets moches, s'emmêlent des odeurs de sueur, de fruits de mer et de shampoing. En rang, des parasols frangent les terrasses d'où s'échappent des giclées de spray solaire et de rince-doigts. Derrière, des maisons identiques : les murs sont blanchis à la chaux, décorés d'un colombage rouge, des pierres encadrent les fenêtres où ondoient des festons de piments. Sur certains bâtiments apparaît un symbole, une croix, formée de quatre virgules. Il est également griffé sur les tee-shirts, les porte-clés, collé aux pare-brise.

— C'est quoi, ce symbole ?

— Le *lauburu*, réplique Rose. L'emblème basque. Les maisons s'appellent des *etxe*. C'est rigolo, non, le piment d'Espelette aux fenêtres ?

— Ouais.

Rose brandit son trousseau de clés.

— Je vous emmène à la maison ?

Jenna aide Rose à extraire sa valise du coffre, Louise attrape ses affaires sur la banquette arrière. Elles ont besoin d'une traînée de minutes avant de se mettre en route. La faute à leurs gestes imprécis, saccadés. Il y a de nombreux éléments auxquels elles se retiennent de songer. Le port et ses bateaux, l'océan, les vacanciers. Ceux jouissant déjà, parce qu'ils ne

viennent pas de débarquer. Il y a cette fébrilité qui empote le corps, corps lustré de transpiration, qu'on a envie de déshabiller, là, maintenant, vu qu'on est arrivés. Louise et Jenna suivent Rose le long des rues piétonnes. Elles bifurquent dans une allée parallèle, en pente. Pas de boutiques, juste un bureau de tabac, une brasserie, d'autres maisons à colombage.

Rose se fige devant l'une d'elles.

— Bienvenue.

Segment de gravier, pelouse. Une table en fer occupe la partie gauche du jardin. Rose pousse la porte d'entrée, bouffée d'effluves à soi, Louise et Jenna s'engouffrent dans son sillage. Rose avance vers les fenêtres, aère, une lumière blonde fond sur le décor. Au milieu du salon trône la table en verre, le bar délimite la cuisine ouverte. Plus loin, le canapé noir fait face à l'écran plat. Une bibliothèque recouvre le mur opposé et surplombe le piano.

— Un piano, carrément ? C'est pour la frime ou tu en joues ?

Rose gonfle la poitrine. C'est cinglant, parfois, la manière dont Louise et Jenna mènent front commun contre son argent, sa famille, son oisiveté, sa maigreur. "Sérieux, Rose, t'auras huit ans à perpétuité ?" Irritée, elle s'installe à l'orée du piano. Ses doigts hésitent au-dessus des touches, s'activent. Chaque note nourrit son volcan.

— Liszt. Son *Rêve d'amour*. Je vous montre l'étage ?

Quatre mesures seulement, mais elle les a exécutées à la perfection. Ça suffit, ça impressionne. Jenna et Louise demeurent silencieuses. Il y a toujours cette surprise décomplexée chez les gens, au moment où Rose accomplit quelque chose. Elle se lève, prend l'escalier autoportant, se focalise sur les marches qui grimpent le mur en autonomie. C'est poétique et ça fait diversion : elle ressent moins le désir de traiter ses amies de sales putes.

— Ici, c’est la chambre de mes parents. À droite, celle de Domitille et moi. Au fond du couloir, la salle de bains. Qui dort où ?

Rose ouvre les portes en même temps qu’elle parle.

Louise est hypnotisée par la baignoire d’angle de la salle d’eau, ses miroirs multiples, les fragments d’elles qu’ils reflètent et propulsent sur la vitre de la douche. Le regard de Jenna roule de la chambre des parents, ode mauve et argentée aux *sixties*, à celle des deux sœurs, un cocon rose où poissent des dizaines de savons en forme d’animaux.

— Moi, je vais pioncer en bas. Sur le canapé.

— Si tu veux. Louise, tu dors avec moi dans la chambre rose ?

— D’abord, je teste la douche.

— OK. On se lave, on range et on sort.

Moos, *Au nom de la rose*

Franz Liszt, *Liebestraum n° 3*

L'éclairage du pub nimbe les visages d'une lueur bleue qui cache la fluxion des pommettes. Les dents sont phosphorescentes, les peaux alanguies d'alcool et de chaleur.

— Je vous remets la même chose ?

Le serveur s'est adressé à Jenna. On s'adresse souvent à Jenna, quand les trois jeunes femmes sont ensemble. Elle observe ses amies. Louise laisse son chignon flancher, ses coudes dérapier sur la table – un énorme tonneau surmonté d'un cercle en bois. Les yeux de Rose glissent sur les clients. Elles ont terminé leurs cocktails acidulés, la pinte de Jenna est vide.

— Oui, la même chose. Et des tapas.

Le serveur cavale, aucune des trois ne s'empêche de le reluquer. Il n'est pas si sexy mais c'est agréable, prendre possession de l'autre, gentiment. Une heure et demie plus tôt, elles hésitaient à hausser le ton pour couvrir la musique. Le refus de hurler, de déranger. Maintenant elles parlent fort, rient rouge. Jenna surveille Rose, discrète comme chaque fois que la conversation valse autour du sexe, avec ses mots épais, feulés par-dessous les phalanges.

— Et toi ? C'est fini Léandre, tu peux balancer. Petite teub ? Fantasmes chelous ?

— Grave, ajoute Louise, balance. T'as rien balancé en six piges.

Rose rétrécit. Front commun. D'habitude, elle endure. Là, les filles se moquent de Léandre. Le défendre serait honorable. Le défendre. Défends-toi, bordel. Pas le cran.

— Désolée de vous décevoir...

Jenna trempe les lèvres dans la mousse de sa bière.

— C'était normal. Ponctuel. Je suis pas hyper branchée sexe.

Louise écarquille les yeux. Les Xanax mêlés aux cocktails lui font beaucoup écarquiller les yeux, ce soir. Ça chasse le brouillard, elle tente de voir à travers. Premier lieu à repérer : les toilettes. Si besoin de s'isoler ou de vomir. Et la sortie, si nécessité de s'enfuir.

— Pas branchée sexe ?

— Ça me gonfle. La barbe qui râpe les joues, la texture de la langue, la transpiration. Courir aux chiottes, sinon on étale du sperme partout. Ça vous fascine tant que ça ?

Rose aimerait se servir des bons mots. Évidemment, c'est difficile. Par exemple, "pas branchée sexe" est un mensonge. Une faiblesse du langage.

Des images lui reviennent.

Des émotions, dans cette chambre à Saint-Jean-de-Luz, la rose aux mille savons.

À la télé, une bande-annonce. *Angélique, marquise des Anges*. La chute de reins de Michèle Mercier, la contrariété : on envoie Rose se coucher sous prétexte qu'elle est trop jeune. La chair mûrissante, cette chanson de Polnareff à propos d'un pendu. C'était lors d'une canicule, cinq ans après Moos. Rose était au collège. Certains s'estimaient en couple, unetelle avait branlé untel. Elle, au CDI, manipulait un exemplaire jauni des *Confessions* de Rousseau. Jean-Jacques incarnait l'homme en chemise de son rêve, un romantique désaxé, sublime, qui seul aurait le droit de la renverser dans l'herbe. Rose avait conçu pour lui un amour pieux, proche de la dévotion. En guise de serment, elle avait changé de parfum. Désormais, elle portait

Classique de Jean-Paul Gaultier. Les courbes du flacon étaient odieusement féminines. La vendeuse avait décrit ce jus comme “capiteux”. Dans l’imaginaire de Rose, ça signifiait charnel, volupté, sexe. Ça signifiait que le jour où elle coucherait, la fleur d’oranger et la vanille feraient perdre les sens à son amant. Il n’y avait pas eu d’amant. Un gouffre se creusait entre elle et les autres. Rose ne se l’expliquait pas. Ils écoutaient l’album *Absolution* de Muse, ils s’ennuyaient dans les mêmes salles de classe, ils respiraient le même oxygène. Tant pis. Le lycée, ensuite. On ne se contentait plus de branlette. On suçait, on léchait, on baisait. À la fin de la seconde, le monde de Rose s’était trouvé en flammes.

“Jamais cette tête n’avait été aussi poétique qu’au moment où elle allait tomber.”

La mort de Julien Sorel l’avait écorchée, grève de la faim. Rose avait jeûné plus fort en réalisant que Rousseau était détrôné. Il avait fallu changer de parfum, à nouveau. Renouer avec *La Chasse aux Papillons*. Il avait fallu éclater en sanglots en lisant un passage des *Rêveries du promeneur solitaire*, recopié dans son ancien journal intime.

Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l’homme. Tout est sur la terre dans un flux continuuel qui ne permet à rien d’y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes et nul ne peut s’assurer qu’il aimera demain ce qu’il aime aujourd’hui.

Juste avant le bac, Rose avait découvert Musset. Enfin, elle goûtait l’amour. C’était Octave et Brigitte. C’était une chose langoureuse et absolue. La semaine suivante, elle offrait sa virginité dans une chambre en désordre, allongée sur le dos. Fixer le plafond. La salive du garçon empestait, ses gémissements étaient criards. Fixer le plafond. L’acte avait

duré moins de trois minutes. Sur le campus, Rose avait rencontré Léandre. Il était cultivé et doux, épris de littérature. Une nuit où ils étaient ivres, elle avait tenté de lui confier pourquoi le sexe la frustrait. Léandre avait pleuré. Depuis elle s'était tue, avait porté ce chagrin comme un secret. Un bijou.

— Tu dois avoir des dossiers ? Qu'est-ce que vous faisiez ?

— Je t'ai dit, rien de fou.

Louise remue sa cheville, son escarpin ne tient plus que sur les orteils.

— Tant que ça fonctionne.

Jenna arque le dos.

— J'avoue. Ça fonctionnait ?

— C'est-à-dire ?

— L'orgasme.

— Hmm.

Jenna se mordille la lèvre, avale une gorgée de bière. Tout l'excite : la condensation sur son verre, les bulles taquinant ses papilles, le malt, si corsé qu'il évoque le café.

— T'as jamais joui, avec Léandre ?

Dix secondes se distendent, insupportables de néant. Louise se redresse. Ce malaise réactive la nausée, vite, créer une diversion, déblatérer.

— C'est pas étonnant. Perso, c'est rare que les mecs me fassent jouir. Ou ils m'arrachent un orgasme laborieux au bout de quarante minutes, gros délire. On doit se tortiller, communiquer... Puis y a cette bascule, je contrôle, sinon ça foire. Bref, moi, je ne baise personne. En deux minutes solo, j'obtiens un résultat express et carré.

Tyran Louise, entre les jambes et ailleurs. Elles ne la lâcheront pas, Rose capitule.

— Je ne me touche pas spécialement.

— Attends, attends, tu ne connais pas l'orgasme ? Du tout ?

— Je crois pas.

Le silence revient, opprimant et gris.

— Phallocratie, marmonne Louise. On apprend aux femmes à satisfaire, pas à jouir.

Rose se soustrait, réfléchit.

Avec Léandre, elle pastichait la marquise des Anges, les gestes de la passion. Fermer les paupières, serrer les poings sur les draps, onduler du bassin, pousser des cris. Or Rose n'a jamais senti. Au fond, elle en est certaine, humiliée.

— Tu vois les types, là-bas ? murmure Jenna. Table à gauche ?

Rose repère trois garçons autour d'un tonneau. Le premier est musculeux, crâne rasé. Le deuxième porte une chemise cintrée sous sa barbe entretenue. Le dernier a du charme. Cheveux mi-longs, visage précis, bras maigres et tatoués.

— Je les vois. Et ?

— Si y en a un qui te plaît, tu te le tapes.

Rose rejette l'idée d'un froncement de sourcils, mais le volcan s'exalte. À cause de ces lumières bleutées, de la fossette sur le menton du mec. À cause de la proximité animale de la chambre rose, écrin de tant de promesses non tenues.

— Allez, Rose ! On est en vacances, oui ou merde ? Sérieux, il existe des tas de façons d'aimer. Encore plus de façons de niquer.

— Il existe une façon d'aimer, c'est Musset.

— N'importe quoi. On peut aimer un type, genre bon camarade. Sans l'aimer moins, on peut désirer un second type à se fracasser la tête contre les murs. L'oublier en quelques heures. On peut aimer sans baiser. On peut baiser si fort qu'on croit qu'on aime. On peut se taper un bonhomme dans un bar, parce que c'est l'été.

Pas convaincue, Rose fait la moue. Jenna la trouve attendrissante. Ce sont ses lèvres, celle du haut est plus charnue. Rose a une bouche délicieuse, elle devrait s'en servir pour manger et embrasser, pas seulement pour raconter des bêtises. Jenna sirote sa bière, fouille les trois mecs. Le tatoué lui rend son regard en mâchonnant un cure-dent. Ça bouillonne en elle. La prédation.

— Alors, lequel ?

Rose s'étonne de la vibration dans l'intonation de Jenna. Ça lui rappelle Aline et ses garçons au téléphone. Elle dépose le menton sur son poing.

— Tatouages.

— Vous parlez des trois gamins ? C'est des bébés de l'an 2000, vous en êtes conscientes ?

Jenna ne calcule pas Louise, détache ses boucles. L'élastique pulse à son poignet. Tiens, ses cheveux sentent la résine. Elle picole, trois lampées. Sous les encouragements de ses potes, le tatoué chaloupe en direction de leur table. Mains dans les poches.

— Salut. Vous êtes en vacances ?

Il joue avec son cure-dent, les examine de haut en bas. Rose est prise d'un vertige. Elle se rattrape à la table, à cette particule de sauce incrustée, qu'elle gratte de l'ongle.

— Ouais, on vient d'arriver.

Un rictus en coin confirme la fossette, révèle une canine blanc-bleu. Le mec se frotte la joue, pulpe des doigts. Rose distingue le sel cristallisé dans les poils châains de ses avant-bras. Elle se figure leur texture sous ses doigts à elle. Jenna le toise. Il s'en aperçoit, la sonde en retour. Pas longtemps. Puis il reporte son attention sur Rose.

— Moi, c'est Nathan. Si vous voulez vous joindre à nous, c'est cool. J'y go, j'ai l'impression que j'énervé ta copine.

Nathan s'éloigne, prolonge le contact visuel. À l'instant où il s'assoit auprès de ses deux potes, qui lui tapent dans le dos, Jenna se penche vers Rose.

— Mauvaise cible.

— Pourquoi ?

— C'est un connard.

La phrase plane, les tournées s'enchaînent. Une demi-heure plus tard, elles migrent à la table des garçons. Jenna est coincée entre le musclé et le barbu. Elle garde un œil sur les filles. Louise secoue la tête de droite à gauche, elle a dégrafé trois boutons de son chemisier, elle danse à contretemps, ses escarpins à la main. Rose est assise sur les genoux de Nathan. Il a posé son cure-dent, lui chuchote des conneries à l'oreille. Parfois, il mate Jenna. Son sourire crayonne des coussinets à la lisière de ses yeux. Mignon. Jenna surveille ses phalanges qui disparaissent sous le tissu, refont surface. Elle termine sa bière d'une traite et se dirige vers le bar. Derrière le comptoir, elle a vu une serveuse lancer la musique depuis un ordinateur.

— Excusez-moi ?

Bonheur de parler clair, d'être debout.

— Oui ? Je vous remets une pinte ?

Probablement basque, la serveuse. Vingt ans, jupette à volants, débardeur dont s'échappent les bretelles du soutif. Elles creusent des sillons écarlates dans sa chair hâlée. Son corps est ferme, tonique, modelé par la claque du vent et des embruns. Sa bouche est rose.

Jenna s'incline, cueille son odeur.

— Non, pas de pinte. Est-ce que ce serait possible de passer la chanson *Gloria* de Van Morrison, reprise par les Doors ?

— Ah. Normalement on ne le fait pas trop...

Haleine de chewing-gum aux fruits, dents du bonheur.

— C’est qu’après, chacun veut sa musique.

— Tu sens bon.

Jenna glousse, ses yeux coulent dans ceux de la serveuse, qui s’empourpre. Bébé. Son sang palpite à la naissance de sa poitrine, se répand sur ses épaules. Tièdes, avec de minuscules veines violacées. Il serait facile de les croquer.

— Bon, je le fais pour vous.

— T’es parfaite.

Jenna s’éclipse, étudie le terrain. La chanson résonne. Frissons. Ça part du ventre, ça part toujours du ventre, ça explose dans les coudes, les tendons. Volte du bassin, ça débute. Marcher, déjà. Poignets souples, l’élastique se contracte. La guitare vrille les intestins, charrie les pieds, la voix de Jim Morrison chatouille le pli des fesses. Jenna sait qu’au bout du bar Nathan la grignote. Plus de cure-dent, pas de sourire torve, juste le souffle court.

Rose aussi le sait.

Le constat est acide, Rose ingurgite son cocktail. C’est dégueulasse, les sirops chimiques. C’est calorique et dégueulasse. Sa paille lui emboutit le front, punaise une goutte de cocktail calorique et dégueulasse sur sa peau. Elle s’essuie du plat de la main. Nathan n’a pas capté. Injuste. Jenna, les hommes la voient entre toutes. Ils la reconnaissent. Mais la stripteaseuse s’en fiche, ils ne sont qu’un divertissement. Rose, elle, serait capable de mourir d’amour pour ce type dont les genoux tressautent sous son cul. Chaque détail de lui fait mal. La mâchoire ciselée, les cils, les torsions du tee-shirt en filigrane des os. Injuste. Jenna lui vole son flirt, elle le lui vole par excès de caractère, parce qu’elle est pourvue de cette sensualité innée, de cette liberté sexuelle qu’elle exhibe partout, comme de la lingerie de putain.

— On commande ?

— Hein ?

Bien sûr, il n'entend pas, ce fils de chienne. Il n'écoute pas.

Rose louche sur son oreille, qu'il a approchée. Partie moche de la carcasse, un coquillage ridicule, compliqué. Le fils de chienne a certainement envie de plonger sa langue dans l'oreille de Jenna. Peu importe à quel point c'est ridicule. Il doit y penser, là. Lui lécher l'oreille et les mamelons et la chatte. Injuste, cette manie qu'ont les autres femmes d'engloutir Rose dès qu'elle franchit le seuil de sa chambre. Et cette salope de Jenna n'en soupçonne rien, de la solitude de la chambre. Des larmes versées aux amours imaginaires, à la médiocrité de la chair.

La stripteaseuse dessine un huit avec les hanches, primal. Ça roucoule dans sa colonne. On déflagre *in extenso*, on frappe ; cheveux, seins, genoux. Puis la musique s'évanouit. Jenna expire. Son corps est lourd, sain. Exorcisé. Besoin de se rafraîchir aux toilettes. Une tablée applaudit, des compliments jalonnent sa traversée du bar en sens inverse. Elle ignore son public, même la serveuse. Elle n'en a plus rien à foutre, d'eux, c'est plié. Ici, on entend moins le brouhaha, ça lui repose les tympanes. Jenna colle ses paumes sous le jet du lavabo, s'éclabousse le visage, interroge le miroir. Iris vert, cernes, boucles rousses ; zéro différence avec d'habitude.

Qui devine que son père ploie sous les tuyaux ? Personne.

La porte des toilettes s'ouvre sur Nathan. Il la referme doucement, s'appuie dessus. Jenna n'est pas étonnée, ni flattée. Elle liste ses tatouages. Du *new school* à la con.

— C'est mort.

— Quoi ? J'ai pas commencé.

Son parfum flotte dans la pièce. À la mode, agressif. Jenna déchiffre Nathan. Mecton de base, si addict au porno qu'il ne bande plus que devant des horreurs. Dans la vie, il n'a couché qu'avec trois meufs, qui l'ont

largué : il n'était pas très inventif, ni habile. Depuis, il s'en farcit une par week-end, dépêche-toi, ça lui donne l'illusion d'être un mâle.

— Pauvre type, susurre-t-elle.

Nathan la rejoint.

— T'es pas pareille que ta copine, toi, hein ?

Jenna esquisse un mouvement vers la sortie, Nathan la saisit par les hanches et l'assoit sur le lavabo. Inévitable. Elle pourrait se dégager. Non. Tuyaux, chaleur, humidité du cuir chevelu. Nathan lui empoigne les fesses. Mains fortes, chevalières aux pouces. Elle enroule ses jambes autour de ses flancs. Son cœur bat quand elle sent son érection sous le jean.

Systématiquement, elle y repense : son dépucelage.

C'était à une crémaillère, en ville, chez des gens plus vieux. Il y avait de l'alcool, une musique d'ambiance, du verbiage en borborygmes. Jenna déambulait, dansait en sirotant dans les gobelets de ses copines. Puis elle avait flairé ce mec. Une trentaine d'années, look rock, convoité par deux blondes qui crapotaient. Jenna l'avait abordé. Préludes, rires, prête-moi ton feu. Lorsqu'il lui avait demandé son prénom, elle avait répondu : "On peut baiser, si t'es OK." Un peu ému, il l'avait ramenée chez lui, l'homme en perfecto, de deux fois son âge. Il s'était désapé. Jambes solides, ventre sec, poils en tire-bouchon, épiderme rugueux au niveau du torse. Jenna ne l'avait pas trouvé particulièrement beau. Sans un mot et sans trembler, elle s'était dévêtue à son tour. Alors, le regard de cet homme sur sa féminité. L'effet qu'elle lui faisait. Cette prise de conscience avait allumé un feu entre les cuisses de Jenna. L'étreinte en elle-même avait été rapide, propre. Hormis la tache de sang sur le drap – Jenna s'était allongée en diagonale afin qu'il ne la voie pas. L'homme s'était endormi, elle l'avait épié avec un étrange sentiment propriétaire. Ensuite, elle avait pissé, s'était rhabillée.

3 h 14. Dehors, l'air était glacial. Jenna avait pressé le pas, énuméré ses

sensations en crachant des nuages de buée, en bâillant. Adrénaline, givre dans les poumons, fierté, pesanteur du vagin. Certitude que son anatomie détenait un pouvoir, que grâce à elle, Jenna allait séduire, vivre et jouir.

Nathan essaie de l'embrasser, elle se dérobe.

Il grimace, paumé, elle sourit. Qu'est-ce qu'il est con. Un con d'étudiant qui vient de valider sa conne d'année à la fac et décompresse sur le littoral avec ses cons de copains. N'empêche qu'il sourit en retour, il a pigé, Jenna veut l'affrontement. Nathan se rabat sur son cou, lui attrape la nuque. Ses mains, mains de jeune homme à chevalières, ses mains ont l'air foncées et dangereuses sur sa peau diaphane. Jenna mouille, s'agrippe à lui par les mollets. Nathan abandonne la nonchalance qu'il s'est évertué à singer la soirée durant, Jenna le récompense d'une main sur les couilles. Il mastique l'air en gémissant, repart à l'assaut de ses lèvres.

À l'instant où ils vont s'embrasser, la porte des toilettes s'ouvre sur Rose.

Michel Polnareff, *Le Bal des Laze*

The Doors, *Gloria*

OceanofPDF.com

Louise sent une goutte de sueur sur sa tempe. Elle la sent s'arrondir, s'encombrer de cheveux. Louise sent la Terre, son axe, ses heurts à l'univers. Surtout, elle sent les résidus de cocktails et tanguer vers la salle de bains. À tâtons, elle se place devant le lavabo, boit plusieurs gorgées. Ses yeux sont injectés de sang, sa peau a viré jaune, ses ondulations frissent. Les pointes sont collées entre elles par l'alcool. Louise songe à son bureau, au groupe pop-rock qu'une stagiaire interviewe devant son mug moutarde. Mireille gravite là, une tasse de café à la main. Louise rallie la chambre sur la pointe des pieds. Rose dort, béate, sa nuisette dessine des volutes de satin le long de son corps, croque les membres en porcelaine. En comparaison, Louise se trouve dense, visqueuse. Elle cherche son Xanax du réveil dans sa trousse.

La colère leste ses doigts, Louise gobe sa pilule.

Elle a l'été pour se ressaisir, inutile de s'autoflageller. De toute façon, elle a un plan. Elle va commencer raisonnable, progresser un pas à la fois. Ce matin, elle pourrait s'occuper du petit-déjeuner. Une douche, d'abord. La brume médicamenteuse s'installe ; la succession de ses actes s'ennuie. L'eau s'écrase en trombes au sommet de son crâne. Elle espère qu'elle ne va pas vomir – elle a lu qu'à force de vomir, on finissait avec un œsophage

en plastique. Louise se masse les cervicales. Aujourd'hui, il faudra manger équilibré et prendre du charbon végétal. Elle s'enveloppe dans une serviette. Non, le charbon absorbe les médicaments. La brume se dilate, elle est prête. Xanax et fruits et repos. Elle va lambiner dans les rues de Saint-Jean, elle va acheter du jus d'orange, une baguette, de la confiture.

Ça dissipera les gueules de bois. Ça apaisera les tensions.

Louise n'est pas certaine concernant la veille, elle voit trois garçons, le rose de son verre, des cris à propos d'un baiser dans les chiottes. Elle enfle un short et un bustier à fioritures. La tenue est posée en évidence sur le lavabo, Rose a dû la lui sortir. Foutue taille 34 de mannequin. Hier, Rose a pleuré. Louise se souvient d'un lacs de postillons.

— T'es qu'une...

— Une quoi ? Dis-le, putain !

Oui, ça a éclaté.

Louise descend l'escalier, manque de tomber en s'appuyant contre la rampe qui n'existe pas, puis elle traverse le salon. Jenna grogne, éparpillée sur le canapé. Louise balance son sac sur son coude, gonfle les poumons, ouvre la porte. Le soleil est méchant. Elle avance sur le gravier et referme derrière elle. Ça va. La fraîcheur de l'atmosphère lui soulève le duvet des cuisses. En bas de la rue, le centre-ville doit pulluler de touristes. Ça va, elle a pris un Xanax. Ces gens sont en vacances, ils sont détendus. Ça va. L'immobilité la stresse, elle entreprend de slalomer. Ils sont détendus et bronzés. Un peu lent, celui-là. Bouge. Elle marche vite, respire calmement. Des platanes touffus entourent un kiosque. Louise se retrouve en face du Roi-Soleil, un portrait gigantesque. Elle écoute le monologue d'une guide. Pour honorer le traité des Pyrénées signé en 1659, on a marié Louis XIV à l'infante d'Espagne, ici, à Saint-Jean-de-Luz. La guide a environ vingt-cinq

ans. Sûrement une étudiante, sûrement une nana qui se lève le matin, énergique, avale un bol de céréales aux myrtilles et saute dans un leggings. Une poignée de minutes, pas de rituel, ni la frayeur d'imploser.

Louise détourne le regard.

Le port et ses embarcations colorées. Plus loin, une bâtisse en briques roses. Louise lorgne tout, ne s'arrête devant rien. Tant qu'elle est en mouvement, elle se suppose moins en danger. Elle accélère au milieu des *etxe*, dans les rues piétonnes, parmi la foule. La foule. Il est 9 h 47, ça va, pas si nombreux. Elle croise un convoi de petits vieux, les envie hargneusement. Cette conviction que ce sera bientôt terminé, plus besoin de se battre, ne reste qu'à commenter la météo en se gavant de biscuits Delacre. Sur la gauche, des marches, Louise s'arrime à la rampe métallique, adresse un juron à l'escalier autoportant chez Rose.

L'océan Atlantique se dilue dans l'horizon, à peine plus turquoise que le ciel.

Louise retire ses escarpins et s'engage dans d'autres escaliers. Ceux-ci sont ponctués d'un sable jaune. Elle se hâte jusqu'à l'éprouver, brûlant, entre ses orteils. À chaque foulée, elle s'enfonce.

L'espace d'un instant, ça va sincèrement.

L'espace d'un instant, elle est là.

Puis ses épaules. Louise perçoit leur crispation, réalise que ça allait. Une infime seconde déjà perdue. Les sons se déplient. Des enfants qui chahutent, les pages d'un roman qu'on corne, les recommandations qu'on martèle en étalant la crème solaire. Louise continue. Ça va, 9 h 51, pas tant de monde, imagine à 15 heures. Xanax et fruits et repos, la maison est proche. L'écume lui chatouille la peau, délicate. Louise bat des cils au moment où l'eau lèche ses chevilles. Le ressac la fait chavirer, elle rouvre les yeux. Trois bras de pierre scindent l'onde. À gauche, la digue de Socoa au-dessus de laquelle s'élèvent les Pyrénées verdoyantes, au centre, la digue

de l'Artha, giflée de vagues mousseuses, à droite, la pointe de Sainte-Barbe et sa chapelle, juchée sur les falaises de flysch. Harcelée de soleil, Louise oblique. La promenade Jacques-Thibaud longe la baie en hauteur. Louise repense à la guide. Elle pense aux saisonniers qui s'échinent, se préparent à en chier pour la journée, pour la saison entière. Elle pense aux humains qui subsistent sans y penser. Son attention ricoche sur une fillette et son père, employés à photographier l'océan. Ils ont l'air gentils. La gamine tortille le bas de sa robe, le père ausculte patiemment son appareil. Louise rebrousse chemin, grimpe.

Exercice du psy : on inspire, on bloque, 1-2-3-4, on expire.

Quelque part dans les Hautes-Alpes, il y a maman. Dans une vie éloignée, maman cuisinait de la purée-jambon en cas de grippe, elle lançait *Jurassic Park*, elle sortait la même vanne à chaque visionnage. Cette scène où Alan Grant, Tim et Lex escaladent une clôture électrifiée. En parallèle, le Dr Sattler rétablit le courant. Alan dit : "Ce n'est pas une course, les enfants." Maman rétorque : "Bah, si." Cette phrase a le pouvoir de soigner la grippe.

On inspire, on bloque, 1-2-3-4, on expire.

— Excusez-moi, monsieur ?

Les mains de Louise tressaillent, le sang lui monte aux joues. Le papa sourit, la fillette a les doigts sales, chocolat et beurre. Ils la considèrent. Du brouillard emplit les oreilles de Louise.

— Oui ?

— Je cherche une supérette. Vous sauriez où je peux en trouver ?

Elle a chaud, elle a faim, la nausée. Un gargouillis hurle en elle, accompagné d'une crampe. Le père enfle la dragonne de l'appareil photo à son poignet.

— Vous avez un Casino après La Poste, boulevard Victor-Hugo. Il faut passer par les halles, puis l’office de tourisme. Vous y êtes dans une dizaine de minutes.

— D’accord, merci.

— Je vous en prie. Bonne journée.

Louise détaille.

Elle n’a pas entravé les indications, elle regardera sur son téléphone. Maman aurait dit du monsieur qu’il avait un “joli petit cul”. Des fois, Isabelle est sa copine plutôt que sa mère. Louise n’aime pas ça, préfère la purée-jambon. Quelque part dans les Hautes-Alpes, il y a papa, Simon. Con de petit frère. Louise ne se soucie pas souvent de lui, se rend compte que s’en soucier l’agace. En un sens, c’est bénéfique, ça évince la peur. Simon bénéfique, cette blague.

Une trentaine de mètres franchis, Louise souffle.

Reste le plus ardu. Les courses. Les vacanciers se bousculant, la clim et son odeur de pourri, l’attente en caisse. Oh, et cette caissière replète, il y en a une par magasin, cette caissière replète qui assène une remarque à chaque produit scanné. On entend mal à cause des bips, bips, bips. Louise subira, la transpiration perlera dans son dos, son dos nu, spectacle moite, quelqu’un flânera en tongs, le bruit de succion sera terrible, pas d’échappatoire, juste cette conversation paresseuse qui la terrorise, parce que Louise n’a rien à dire à une inconnue, rien à extraire de sa gorge en éruption, rien à discuter à part qu’est-ce que tu me veux ? Elle sera inarrêtable, la caissière. Le jus d’orange, ça fait du bien par ces canicules. Ça s’éternisera, les gens derrière râleront, aimables, au fond ils s’en branlent, ils sont en vacances, c’est histoire de, je suis désolée je suis bavarde, ajoutera la grosse, pas désolée du tout, Louise se cramponnera à son sac, ensuite gigoteront les billets, les

pièces, caillasse rousse qui chute des doigts dans un tapage infernal, gardez la monnaie, elle fuira aussi vite que possible en dérapant dans ses chaussures.

Voilà, courses achevées.

Louise aura envie de pleurer. Elle ne la reverra jamais, cette caissière, ce qu'elle aurait aimé être sereine, l'écouter vraiment, rire à ses facéties avec d'autres pirouettes de chignon, rire, vous avez raison, moi j'adore la confiture de figue c'est mon péché mignon, rire, ne plus souffrir, rire, ne plus être égoïste, un animal de proie, s'en foutre des tongs et de la sueur.

Elle doit faire ses courses de cette manière, la petite guide. Relax, curieuse.

Elle doit être en vie.

Louise s'introduit dans l'office de tourisme, attrape le premier dépliant à portée de main. Une preuve que ce matin elle aura accompli un truc : glaner des infos à l'office de tourisme. Rose et Jenna ignoreront la catastrophe ayant failli se jouer.

Louise rentre, les yeux glués au prospectus. Le train de la Rhune. Elle le lit deux fois, vingt fois. Sans comprendre au début, jusqu'à le connaître par cœur. Sur la commune de Sare, à environ dix kilomètres de Saint-Jean, un authentique train à crémaillère de collection emmène les voyageurs à presque mille mètres d'altitude en trente-cinq minutes, offrant un magnifique panorama du Pays basque.

*

Une voix enregistrée fait vibrer le bois du siège, explique que le train a été mis en service en 1924, qu'il relie le col de Saint-Ignace au sommet de la Rhune, montagne située sur la frontière franco-espagnole. Jenna et Rose ont les bras croisés sur la poitrine. Chacune à son extrémité de la banquette. Ce

tableau bouffon met Louise mal à l'aise. Sa banquette à elle n'est pas dans le sens de la marche. L'effet de son troisième Xanax s'estompe sérieusement.

— Les filles, merde.

Aucune réaction sous les chapeaux – capeline en paille chez Jenna, bob à fleurs chez Rose. Louise inventorie les menaces. La chaleur, les cahots du train, les virages et la promiscuité avec les touristes. Ça fait quatre. Quatre menaces. La voix évoque le pottok, une race de poney sauvage prospérant sur les versants des massifs de la Rhune. Son rapport à l'homme est ancestral. Un enfant hollandais, blond et balisé de chaussettes, tend l'index. Par réflexe, Louise pivote. Un troupeau de poneys broute. Silhouettes robustes, crinières fournies. Certains ont une robe noire, d'autres sont alezans ou pie. Ils évoluent entre les rochers, délogent les insectes en les fouettant de la queue. Parfois, leurs crins s'accrochent à la végétation broussailleuse.

— Vous allez vous déchirer pour le gamin d'hier ?

Pas de réponse.

Le train traverse un nuage, plusieurs degrés meurent. Au détour d'un énième virage, le littoral se dessine en contrebas. On voit tout : la baie de Saint-Jean-de-Luz, Ciboure au sud, Guéthary et Bidart au nord, un morceau de Bayonne. À l'intérieur des terres s'épanouissent des villages, des cols, des pics et des plateaux à l'herbe séchée par le soleil.

— Rose, comment on s'est rencontrées ?

— Au centre équestre de tes parents.

— On avait quel âge ?

— Je sais plus...

— Rose, quel âge ?

— Entre onze et douze ans.

Louise acquiesce, se concentre sur Jenna.

— Nous ? Comment on s'est...

— Évite de me casser les couilles.

Jenna incline la tête vers la montagne, sa capeline masque son visage. Elle a encore l'odeur du garçon sur les doigts, les mots de Rose à l'esprit. Le plus dur, ce n'était pas ça. C'était que Rose chiale. Louise lui décoche un coup d'escarpin dans le tibia.

— T'es conne ou quoi ?

— Chut !

Dans le dos de Louise, l'homme se réinstalle sur sa banquette.

Elle ne l'a pas vu, mais elle se l'imagine âgé d'une centaine d'années parce qu'il sent l'eau de Cologne. Les trois jeunes femmes se taisent, apprennent que le droséra, plante aux cils sucrés, compense la pauvreté en éléments nutritifs de la tourbière avec un régime carnivore. Louise étrangle un haut-le-cœur, elle va être malade. Malade devant cette horde d'individus. Une remontée acide. Est-ce l'angoisse ou une acidité véritable ? Ça n'a plus d'importance. Trop tard. Ça arrive. Les gens. Ils sont des centaines. Les yeux de Louise s'épinglent à une dame. Paupières tombantes, tête de chiot flasque, cheveux teints. Elle inspecte mollement son sandwich, le boulotte. Cette femme va être témoin de son malaise. Ça l'arrachera à l'examen de son thon-mayonnaise, une hystérique qui exsude, vomit, se vide au milieu des poneys, quelle attraction. Louise s'en veut, immédiat. Cette dame pourrait être sa grand-mère. Elle aimerait susurrer sorry d'avoir pensé flasque, madame, c'est la faute à nos trajectoires qui se percutent, pourquoi me foutez-vous la trouille, j'en deviens méprisante, méprisable, pardon.

— Jenna, comment on s'est rencontrées ?

Jenna soupire.

— T'écrivais pour un webzine à la con. Tu voulais un sujet sur le striptease. Je tenais un blog, tu m'as trouvée, contactée. Interview dans un bar. C'est bon ?

— On avait quel âge ?

— La vingtaine.

— OK. Donc je vous connais depuis un bail. Et vous êtes mes meilleures amies.

Louise se mâchonne les joues, parler l'occupe.

— Vous êtes les seules. J'ai accumulé des tonnes de potes à l'université. Les mecs que j'ai baisés, les meufs qui m'ont donné envie de monter un groupe de rock. Ils ont disparu. C'est ça, la trentaine. Le répertoire fond, on est coincé avec les deux mêmes connasses.

Chaque mot est une bouée, son discours la maintient.

— Vous deux, comment vous vous êtes rencontrées ?

— Chut !

— Oh, ça va, le boomer ! Alors, comment ?

Elles s'étaient rencontrées le soir de l'interview. Absence de feeling. Jenna s'était déracinée de chez les bouseux dès ses dix-sept ans, elle vivait solo et payait ses études de psycho grâce au striptease. Rose, elle, caressait l'idée d'arrêter la fac de lettres après quatre années en dilettante. Elle allait épouser Léandre. Le week-end, des photographes amateurs la shootaient dans la forêt. Au fil du temps, elles s'étaient apprivoisées. Une question de failles, en dénicher chez l'autre les rapprochait, à distance respectable.

— Le mec d'hier était un connard.

Jenna se racle la gorge avant de poursuivre.

— Je voulais te protéger.

— Je sais que c'était un connard. Je ne suis pas si bête que tu le crois. Mais c'était mon connard. Et tu pouvais me protéger sans te le taper dans les chiottes.

— Ça se fait pas, j'avoue. J'étais bourrée. Fatiguée...

Louise sourit, la crise est passée.

Elle se surprend à admirer le paysage, tranquille. La dame au sandwich est ordinaire. L'enfant hollandais s'agite et ce n'est pas si grave. Louise mesure la ligne de ses épaules, très basse. Bien sûr, ça ne durera pas. Dans une heure une semaine une minute, l'angoisse l'assiégera, oursins dans le ventre. Là, elle profite. La guide de ce matin doit avoir des problèmes, elle aussi. Peut-être pas mentaux, mais du diabète. Ou un ex relou. Ou des ennuis de trésorerie. Louise hésiterait à troquer son anxiété contre du diabète.

— Venez, on échange nos vies.

Jenna hausse les sourcils, Rose pouffe.

— Jenna, tu écopes de la mienne. Tu kiffais écrire, non ? Tu t'y remets. T'as l'été, t'écris ton premier roman ?

— Mon cul.

— Rose, tu prends la vie de Jenna. Tu explores ta féminité, ta vie sexuelle. Moi, je récupère ta life. Je ne travaille plus, c'est déjà engagé. Et je traque le big love.

Un virage obtus ébranle les corps, tous se marrent plus ou moins ensemble, ça sent le poney, le gâteau fourré à la fraise du merdeux hollandais, et Louise se demande si c'est bien réel, cette scène de film, ou un effet secondaire du Xanax.

Quoi qu'il en soit elle a les larmes aux yeux.

— Touche pas.

— Mais ça pique.

Rose s'examine dans le miroir. Elle a de l'aluminium sur le crâne et le corps brimé par un peignoir. Elle hait les salons de coiffure. Ces cheveux qui lui bordent la chute des reins, c'est ce qu'elle possède de plus précieux. Temps de les sacrifier. Dans la glace, elle délimite les contours de Louise feuilletant un magazine, tournant les pages sans les lire, souriant poliment aux images. Depuis des jours, Louise est immatérielle, de la vapeur d'eau.

— Qu'est-ce que tu veux faire, ce soir, Louise ?

— On devrait glander à la maison. Comme hier.

Ses lèvres bougent, malléables, sa voix ressemble à une flaque.

— Encore ?

— Ça détend Jenna.

— Pas vraiment. Elle tourne en rond. Cinquante footings par jour, elle nous esquive. On devrait sortir. Toi et moi.

— Mademoiselle, on va rincer vos cheveux ? Suivez-moi, s'il vous plaît.

Dehors, ça grésille à travers un mégaphone.

— À 21 h 30, spectacle de toro-piscine aux arènes d'Erromardie.

Louise suit Rose jusqu'aux lavabos.

L'odeur des produits capillaires lui taraude le nez. Pas de nausées, aujourd'hui. Elle a pris un Xanax à la fin de chaque repas.

— C’est quoi, le toro-piscine ?

Par-dessus ses lunettes, la coiffeuse lui lance une œillade mauvaise, qui doit signifier foutue touriste ou quelque chose du genre. Louise ne s’en offusque pas.

— C’est super drôle. Y a des vachettes, une piscine et plein de jeux.

— Il va être 19 heures. On achète une bouteille et on y va ?

Rose opine, la coiffeuse lui indique sur quel fauteuil s’installer. Rose garde les paupières closes pendant le brushing, Louise a insisté. Le séchoir est difficile à supporter en cette saison. Rose entend les applaudissements imbéciles de Louise, et aussi ce bruit caractéristique des lèvres qui se retroussent en un sourire, salissent les dents de salive.

— Tu peux regarder.

Rose ouvre les yeux. Sa chevelure a perdu une vingtaine de centimètres, les pointes rebiquent sur sa taille, scintillent d’une couleur prune. En rentrant à la maison, elle n’aura pas à s’excuser. Ni auprès de sa mère, ni auprès de Léandre.

— J’ai envie de vodka.

*

Les arènes d’Erromardie sont constituées de trois ensembles de gradins en ciment, garnis de sièges en plastique orange ou jaune, où se trémoussent près de deux mille personnes.

Louise étend un regard circulaire sur le public. Quatre enfants en maillot de bain, puis leurs grands-parents qui se ventilent avec des prospectus, une bande d’ados pressés de se découvrir, un couple à l’étroit derrière une famille espagnole. Sa vision devient floue. Les visages s’emmêlent aux

gestes, qui s’emmêlent aux fringues colorées, qui s’emmêlent au pot-pourri formé par les braillements, le flash des appareils photo et les paquets de chouchous qu’on éventre, qu’on porte à la bouche par poignées.

Louise avale une gorgée de vodka.

L’alcool lui incendie l’œsophage. Attention, œsophage en plastique. En face se dresse une tribune, où le présentateur déblatère dans un micro. Au centre de l’arène, des grilles encadrent une piste, couverte d’un sable émaillé de bouse. Une piscine trône là. Autour, une vingtaine de types dégoulinent. Les tee-shirts en synthétique soulignent les corps. On différencie les vacanciers, pâles et chétifs, des autochtones exhibant des muscles puissants, une peau brune. Ils sont prêts et serrent les poings. Le présentateur explique les règles, Louise les balaie d’un hoquet. La musique éructée par les haut-parleurs lui tord le crâne.

Ça brasse, ça hurle, ça transpire.

Ensuite, l’accalmie.

Louise tripote sa queue de cheval. Fuck les chignons. Gorgée de vodka, elle se dandine sur son siège. Ses cuisses ripent, la douleur est rouge mais fugace. Une vachette entre dans l’arène, souffle et surveille les environs. Semblable à la dame du train de la Rhune. Semblable à Louise, au milieu de cette nuit. Le public éclate en bruissements avides. Il siffle, harangue, tape dans ses mains. Alors, les hommes se précipitent en direction de la piscine. La vachette trotte de l’un à l’autre, ils s’aplatissent contre le sable ou se jettent à l’eau, créant des flambées d’éclaboussures. Elles montent au ciel sous les lumières artificielles. Parfois, la vachette fauche un joueur. Une bourrade des cornes au bassin, un sabot en plein buste. Louise se penche. Elle ne saisit rien à ce ballet, ni son code, ni son but, elle est sidérée. Elle est ivre de sel, de l’odeur des chouchous, de la vodka qu’elle a déjà l’impression de suer, de ces nuages carrés dans le ciel, promesse que demain il pleuvra, promesse d’une trêve.

— Il l’a échappé belle, tee-shirt vert ! Allez, les gars !

La musique écrase la voix du micro. Un tube estival, même pas daté de cette année. Louise chantonne. De plus en plus essoufflée, la vachette continue à courir. Elle s’arrête longtemps, halète, gratte le sol, puis repart à la charge contre les hommes qui voltigent.

— On peut se joindre à vous ?

Ça vient du rang au-dessus, Louise se retourne, volte caoutchouc.

Deux mecs d’une trentaine d’années.

Le premier est maigre, dégingandé. Grand. Ses sourcils, ses yeux et ses cheveux sont noirs, tranchent avec la lividité de sa peau. La totalité de son sang semble concentrée au niveau des lèvres. Il porte des Doc Martens, un slim et un débardeur sous sa veste en cuir. Des bracelets en argent tintent à ses poignets, deux pendentifs s’entrechoquent sur son torse, un parachute et des plaques militaires. Look plutôt racé, à l’inverse de son binôme. Bermuda en jean déchiré, Converse, tee-shirt à l’effigie des Sex Pistols. Louise s’attarde sur son visage. Couleur miel, constellé de grains de beauté, plusieurs à la naissance du cou et sur les joues, qu’il a légèrement molles. Ses yeux sont transparents, globuleux, flanqués de cernes pourpres. Sa bouche tire côté gauche. Il perche une main dans ses cheveux, structure châtain complexe.

— Vous joindre à nous ? Pour quoi foutre ?

Le type au bermuda ne se formalise pas, sourit au ciment. Ses sourcils sont surélevés, son nez pointu. On dirait qu’il attend la suite et que, d’emblée, elle le fait marrer. Ça énerve Louise. Cette façon qu’ont ses lèvres d’être diverties. Diverties. Elle s’entend glousser.

— Quoi ?

— C’est ton tee-shirt. T’as quatorze ans ?

— Peut-être. C’est pas moi qui m’enfile de la vodka à la bouteille.

Il fixe Louise. Est-ce une provocation ? Un frisson hérisse sa nuque. Elle est singulière, l'expression de ce type. Désinvolte et triste. Celle de quelqu'un qui connaît une espèce de secret – ou, Louise est dramatiquement soûle. Le brun prend appui sur ses paumes et saute de sa place à celle à côté de Rose. Il se réceptionne, confisque la bouteille de vodka.

— Je m'appelle Valentin. Lui, c'est Mathias.

Valentin parle vite, une voix parsemée d'échardes. Ses gestes sont frétilants, aériens, nombreux. Mathias s'assoit contre Louise. Elle aimerait protester, une clameur salue l'arrivée de quatre vachettes. Louise ouvre la bouche, Mathias tend l'index.

— Écoute les règles du jeu.

Elle intercepte la vodka. Trois gorgées chaudes et combatives. Elle décide que cet homme ne lui plaît pas. Ça n'a pas à être compliqué. Ni lui, ni le toro-piscine, ni être là. Elle décide que Mathias l'indiffère. Sa présence, ses cheveux, sa fumée de clope. Les minutes s'égrènent, Valentin et Rose entament une conversation surnaturelle.

— C'est lequel, ton favori de cette manche ?

— Hmm, la tignasse blond foncé. Short jaune. Tu le vois ?

— Le super baraqué, style Tarzan ?

— Ouais.

— Il est canon. Si je chope son numéro, tu m'embrasses ?

Valentin passe un bras autour du cou de Rose, l'attire contre lui et grignote ses pommettes. Elle minaude, se défend à peine. Mathias s'allume une cigarette, qu'il tient entre le pouce et l'index. Qui sont ces mecs ? Juste des touristes. Louise et Rose elles-mêmes sont des touristes.

Louise boit jusqu'à ce que le temps se pare d'alvéoles.

Il est minuit, ils sont debout.

La foule se condense, géométrie décousue à l'extérieur des arènes.

Les ballerines de Rose piaffent. Trente mètres plus loin, Valentin alpague Tarzan. Au bout de cinq minutes, il les rejoint, fait tourner Rose. Louise est étourdie par les spirales de robe. Terrassée. La bouteille de vodka atterrit dans une poubelle, Rose et Valentin se dévorent la bouche, Louise discerne des reflets à la surface de leurs gencives.

— Le blaze de Tarzan, c'est Vasco. Déceptif, non ? Tu dors chez moi ?

— Louise, les clés de la maison sont sous le paillason. À demain.

Une main exerce une pression sur le bras de Louise.

— Viens, on va se promener.

Mathias l'entraîne sur le chemin du retour ; elle se laisse guider. Marche, marche, marche, ancrée au coude de cet homme. À la dérobée, elle le sonde. Cigarette, l'air serein, qu'est-ce qui pourrait le perturber ? Derrière la ligne de ses mâchoires défile un quartier chic, colonnades et jardins odorants. Puis c'est le centre-ville. Au moment où les pieds de Louise heurtent le sable, elle agrippe la cigarette de Mathias, coincée à la commissure. Il ne sourit plus.

— C'est bidon, Mathias.

— Quoi ?

— Je suis avec ma copine, en vacances, on rencontre deux copains en vacances, et hop, ça matche ? On dirait une saga de l'été.

— Statistiquement, c'est pas si rare. T'as qu'à te considérer chanceuse.

— De t'avoir rencontré ? Et si t'es un serial killer ?

— T'aimerais ?

— Ta gueule.

— Louise, t'es sous médocs ?

Elle crache sa fumée sur le ciel. Indigo, rognure de lune. Ça la désaxe un instant, elle se retient à Mathias. De toutes ses forces.

— Ça se voit tant que ça ?

— Non, t'inquiète. Antidépresseurs ?

— Anxiolytiques. Trouble anxieux généralisé avec agoraphobie. J'étais journaliste. Une meuf normale. J'ai tout perdu. C'est très récent. Très bizarre. Je dois avoir un recommandé dans ma boîte aux lettres. Tu sais, abandon de poste ? Ils vont me licencier pour faute grave, bye-bye le chômage. J'aurais dû procéder dans l'ordre. Consulter un médecin, grappiller un arrêt. Ma boss m'a appelée quatorze fois. J'ai jamais décroché. J'ai pas le courage.

Louise s'accorde un soupir paresseux.

Elle est cuite, défoncée. Elle formule la vérité à ce garçon en foulant le sable. C'est bien, elle est bien. Pas d'œsophage en plastique.

— Toi, Mathias, tu fais quoi dans la vie ?

— Je fume trop. Je me suis inscrit à un cours de théâtre. Je rencontre des meufs qui ont récemment tout perdu.

— Non, ton métier.

— C'est ça qui me définit ?

Il la toise, elle se racle la gorge.

— Du théâtre, hein ? Joue-moi une scène.

— C'est de l'impro, j'ai besoin que tu joues avec moi.

— Moi ? Je suis pas comédienne.

— Je suis pas comédien. Tente.

Louise toussote et accuse un déséquilibre, se recentre. Au lycée, elle avait étudié *Les Précieuses ridicules*, de Molière. Certaines répliques sont gravées dans sa mémoire.

— Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ?

Mathias ricane aux étoiles. C'est-à-dire qu'il ouvre la bouche, qu'un son désagréable jaillit de ses cordes vocales. Les muscles de Louise se raidissent.

— Ça t'arrive de ne pas être condescendant ?

— Une fois, en 2017. La pire année de ma vie.

— Pourquoi tu te moques ? J'ai essayé.

— T'as rien essayé, t'as caricaturé. C'était pas hyper audacieux.

— La dérision, tu connais ?

— Ouais. Et je pense que t'as une trop haute opinion de toi.

Louise ferme les poings sur la taille.

Ce mec n'est personne. Elle peut lui casser la gueule. Elle peut le sucer et se tirer, immédiatement après. Elle peut lui parler.

— Je viens de te confier que j'avais tout perdu.

— Ça n'empêche pas d'être mégalomanie.

— Donne-moi une clope.

Mathias extrait son paquet de sa poche, Louise avait oublié les trous du bermuda, elle lui arrache la cigarette, ébauche des enjambées toniques et le fuit. Avant de faire demi-tour.

— J'ai pas de feu.

Il lui lance son briquet.

Une fraction de seconde. La plus importante des fractions. Impensable de ne pas l'attraper parce qu'il se mettrait à rire et qu'elle aurait envie de crever. Le briquet épouse ses doigts. Elle embrase sa cigarette, reprend une allure verticale et déhanchée.

— Mégalo... Je ne suis pas de ces nuls qui font de leur mieux, OK ? Je suis exigeante, c'est un problème ?

— Non, mais tu restes une nulle. Peu importe tes efforts.

— Putain, tu te prends pour qui ? Tu me connais pas.

— Tout le monde cherche à être aimé, à être spécial. La différence c'est que toi, t'as dû pousser les choses à l'extrême. À la maladie. Enfin, je suppose. Je ne te connais pas. C'est juste une discussion estivale entre gens bourrés.

Ils stoppent devant la digue aux Chevaux, un épi rocheux qui jalonne la plage.

Mathias grimpe sur la première section, plane, en béton. Il tend la main à Louise. Trouble quand leurs peaux s'effleurent. Elle récupère sa main et la frotte contre l'arrière de sa jambe. Ils avancent sans un mot, l'obscurité rend la promenade périlleuse. Le béton cède place à un enchevêtrement de rochers savonneux. Louise zigzague en s'éloignant de Mathias. Peu à peu, elle retrouve son calme. Ses esprits. Qu'est-ce qu'elle fout en compagnie de ce type, il doit être 2 heures du matin, pourquoi elle a autant picolé ?

Un grouillement étrange. C'est près. Ça s'amplifie.

Louise se fige.

— C'est quoi, ce bordel ?

Mathias la rejoint.

— Hmm ?

Elle rectifie sa coiffure. Timide à nouveau.

— C'est... Écoute. Des trucs rampent.

— Ouais, les crabes. Y en a partout.

Elle grimace, tâche de les distinguer dans l'ombre des rochers. Louise ne voit qu'un mouvement flou, mélange des vagues et de plusieurs mèches de ses cheveux.

— T'as quelqu'un, Louise ?

— Pardon ?

— T'as quelqu'un ?

Évidemment, elle n'a personne.

Il n'y a pas eu tant de candidats que ça, d'ailleurs. Les idylles lycéennes. Aurélien à la fac, pendant trois ans. Ils avaient formé un couple pimpant, fonctionnel. Elle lui avait offert ses potes, ses parents, ses habitudes, les vacances dans ses endroits préférés. Sauf qu'il avait trouvé mieux ailleurs, parmi ses amies à elle. Rupture propre. Ensuite, le célibat, les dates Tinder.

Léon, amour exclusif, l'illusion pompeuse d'avoir gagné. Puis un malaise s'était invité. Léon dénigrait Louise, son boulot, ses choix. Un gars toxique et malheureux. Classique. Trois années de plus foutues en l'air.

— Alors ?

Louise observe les yeux de Mathias. Il serait facile de se renverser dedans. De pleurer.

— J'ai personne.

— Tu veux quelqu'un ?

Mathias se tient en face d'elle, les mains dans les poches, une énième clope aux lèvres. Louise a envie de s'esclaffer. Elle ne s'esclaffe pas. Il attend une réponse. Il est sérieux.

— Qui ? Toi ?

— Why not ?

— Je ne veux pas me mettre en couple.

— Je te plais pas ?

— C'est pas ça.

— C'est quoi ?

Louise s'époussette les hanches, hésite, croise les bras.

— T'es un drôle de mec, toi. Tu m'insultes et derrière tu me proposes... Tu me proposes quoi ? Un flirt balnéaire ?

— Je te propose que dalle, je te demande si t'as quelqu'un.

— Non, j'ai personne. Et je voudrais que ça continue, j'ai assez de problèmes à gérer. Le boulot qui merde, mon anxiété. C'est trop. Je peux pas m'encombrer d'une relation. En amour aussi, je suis exigeante. J'exige que l'autre... je sais pas... j'exige que l'autre me sauve, je crois. Sinon, autant rester célibataire. En plus, honnêtement, en vacances ?

Mathias fronce les sourcils.

— C'est ton dernier mot ?

— Mon... ?

Mathias déplie les bras et, solennel, ferme les paupières.

Le tissu de son tee-shirt se gonfle d'air lorsqu'il bascule vers l'arrière. Silencieusement, Louise se couvre la bouche du poing. C'est le bruit de l'eau brisée qui la pousse à réagir. Elle court en périphérie de l'épi rocheux. L'onde est déchiquetée. Millions de gouttelettes incohérentes, bulles d'écume. Autour, un noir définitif et huileux. Louise déglutit, ses jambes se dérobent. Avec précaution, elle dévale les rochers, le corps incliné contre la paroi.

— Mathias ?

Elle poursuit sa descente, dérape de temps en temps, l'idée de toucher un crabe la répugne, Louise écrase ses paumes et ses talons sur la pierre salée.

— Mathias ?

Des larmes se pendent à ses cils du bas.

Qu'est-ce qu'elle va faire ? Nager ? On ne voit rien, c'est la nuit. Sans compter qu'elle ne nage pas si correctement que ça. Appeler les pompiers ? Ou les flics ? Vrillés de tremblements, ses doigts localisent son téléphone.

— Mathias ?

— Ouais ?

Le cœur de Louise palpite sous ses os. Au-dessus d'elle, Mathias ruisselle. Plutôt content. Il a dû barboter, remonter. Sa silhouette découpe le ciel, la rognure de lune en calque. Louise se plante devant lui. Son parfum sent la fougère, l'écorce. Il végète là. Un abruti avec un tee-shirt des Sex Pistols. Louise glisse une main sur sa nuque, la deuxième sur sa joue. Elle l'embrasse à pleine bouche, parce que la chaleur d'une nuit d'été. Parce que le crépitement idiot et sensuel de sa cigarette, à l'instant où il a touché l'eau.

Ensuite, les choses se délitent.

Louise a la nausée. Mathias lui tient les cheveux. Elle est agenouillée sur les rochers, lui l'entoure. Il la ramène dans la maison rouge et blanc, la monte à l'étage, la démaquille à l'aide d'un gant. Les événements sont en colimaçon, il la déshabille, ça les excite. À l'étape lingerie, elle l'embrasse. S'ils baisent, elle sera débarrassée. Mais non. Il déniche son pyjama sous l'oreiller, un vieux tee-shirt XXL des Strokes. Mathias la vanne avant de l'allonger sous les draps. Elle rétorque une tirade à propos du clip de *Last Nite*, de combien Julian Casablancas est cool et ivre et cool et espiègle le mot espiègle est si cool, by the way. Elle chuchote des théories insensées concernant les crabes, elle pérore au sujet d'un roman de John Fante.

Elle s'endort, il ne part qu'après.

The Strokes, *Last Nite*

OceanofPDF.com

Un rayon de soleil brûle Rose. Elle bâille, plisse les paupières. Puis les sensations l'assiègent. Barre transversale dans le crâne, lèvres exténuées, corps comme une méduse.

Cette notion : elle n'est pas à la maison.

Elle prend appui sur les coudes.

La lueur du jour se faufile à travers des rideaux vert anis, brosse le mobilier de la chambre. Rose repère sa robe en dentelle, froissée au sol entre les bras du perfecto de Valentin. Sa petite culotte pend sur la poignée d'un tiroir, léchée par un jean et une Doc Martens. Des bribes lui reviennent. L'appartement se situe rue Gabriel-Deluc, à cent mètres de la plage. Il est au premier étage d'une *etxe* et compte deux chambres. La verte où dort Valentin, la grise pour Mathias. Ils ont loué trois semaines. Rose entrouvre la bouche, l'air se raréfie. Flash, elle entend le rire de Valentin, hachuré par une quinte de toux. Flash, sa main droite sur son sein, il dit j'ai envie de toi. Flash, sa langue dans son nombril, tiède, hardie. Flash, son érection.

La porte se fend d'un rai sur lui.

Son nez est droit, il a un anneau dans la narine gauche. Ses pommettes sont bombées, hautes. Son iris se confond avec ses pupilles. Ses sourcils s'étirent jusqu'à ses tempes, où quelques mèches ébène résistent au

mouvement qui entraîne les autres vers l'arrière.

— T'as faim ?

— Oui.

Valentin pousse la porte avec le flanc, pénètre dans la chambre, un plateau entre les mains. Carafe de jus d'orange, deux tasses de café et des viennoiseries. Valentin est nu.

— Bien dormi ?

— Hmm.

Il pose le plateau sur les genoux de Rose et s'assoit en tailleur. Elle se redresse, couvre sa poitrine avec le drap. Voilà, elle l'a fait. Elle a rencontré un homme et elle a couché avec. Ce n'était pas *L'Amant* de Marguerite Duras. Pas non plus la crasse des films pornos.

Valentin croque dans un croissant.

— Tu ne manges pas ?

— Si.

Elle arrête son choix sur un chausson aux pommes. Le moins pire, il y a du fruit. On doit atteindre les quatre cents calories. À intervalles réguliers, Rose épie le sexe de Valentin. Elle voudrait lui dire plein de choses. Merci pour le petit-déjeuner, mais je ne me nourris jamais. Cette nuit, on a. T'es allé à la boulangerie pendant que je dormais ?

Rien ne franchit ses lèvres.

Valentin se dépêtre du lit en fredonnant. Sa voix est une bougie d'anniversaire, celles qui ne s'éteignent pas. Il ouvre un placard. Son anatomie est nerveuse, des jambes musclées au poil discret, qui se terminent par des fesses poinçonnées de fossettes. Rose bloque sur le sexe, ses nervures, la texture évoque des pétales. Son ventre est plat, découpé d'abdos, sa cage thoracique lui strie le torse. Des tatouages parcourent sa peau, sur les bras, des fleurs et des femmes, au niveau du bassin, un carré d'as, sur les phalanges, le symbole des quatre couleurs, et une boussole

dans le cou, jusqu'à la clavicule. Valentin ramasse son slim, balancement du pétale de bite. Il ferme sa braguette, ne prend pas la peine des sous-vêtements.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? T'es rouge.

Rose s'ébroue les cheveux. Elle est surprise par leur longueur, la coloration laisse des traces rosâtres sur la pulpe de ses doigts.

— Je regardais tes tatouages. Ils sont chouettes.

Valentin se courbe.

— Merci.

Son dos noueux disparaît sous un marcel. À chaque mouvement, les bagues à ses doigts agrippent la lumière. Sur la table de chevet, le téléphone de Rose vibre.

— C'est quoi ?

Valentin s'installe au bord du lit. Le pétale est près. Si loin, déjà. Pas une question de tissu. C'est la vodka qui s'estompe, le jour qui s'affirme. Rose lit son SMS.

— Tarzan Vasco. Il me propose de faire du bateau, samedi.

— Je suis trop doué.

Sans qu'elle ait le temps de réagir, Valentin écarte le plateau, la renverse sous lui. Un coude de chaque côté de sa tête, sa bouche contre la sienne. Son baiser est pressé, profond. Rose le reçoit, apprivoise la sensation de ce corps allongé contre elle. Les poils sur ses bras dardent, certaines zones pétillent. Étrange, ce deuxième cœur qui bat à la croisée des cuisses.

— Attends. Qu'est-ce que je lui réponds, à Vasco ?

— Que t'es OK.

Contre sa jambe, Valentin durcit.

— Tu t'en fous, toi ?

— Non. Si Vasco vaut le coup, tu me le présenteras.

L'esprit de Rose résiste. Succession d'images. Les mains veineuses de Vasco. L'iris noir de Valentin. Deux mâles. Elle au milieu, avec ses cheveux violines et ses cicatrices.

— T'es pas jaloux ?

Valentin recule dans le lit, embrasse un grain de beauté entre ses seins. Rose est mal à l'aise de gémir. C'est qu'il fait si jour. Les picots naissants sur le menton de Valentin lui éraflent la peau, Rose gémit encore. Entre son ventre à elle et son torse à lui, le pendentif en forme de parachute frémit. Flash, cette bouche sanguine d'amant, à demi éclatée contre sa poitrine.

— Tu ne vas pas tomber amoureuse de moi, mon papillon ?

Les mots de Valentin sont humides.

Il l'appelle ainsi parce qu'elle lui a expliqué *La Chasse aux Papillons*. Elle lui a expliqué Musset, Rousseau, Léandre, Sabine.

— Je vais essayer.

— Nickel.

En trente secondes confuses, Valentin met Rose debout, lui enfle sa robe par-dessus la tête. Ça ressemble à de la danse, elle se retrouve à l'entrée de la chambre, de l'appartement. Valentin s'incline en une révérence avant de claquer la porte. Rose n'est pas sûre. Elle promène son regard sur les maisons blanches à colombage rouge. Le ciel aux nuages d'argent. Les touffes de branches qui grignotent les façades. Un matin mouillé, écœurant de parfums. Rose jette un pied devant l'autre. Une foulée, une deuxième. Elle accélère, rigole. Un matin fragile, couleur lait, de ceux qui donnent envie de pleurer. Non, elle n'aime pas Valentin. Elle est libre, mince, pas de viennoiseries. Samedi, elle voit Tarzan. Pour l'instant, elle doit prendre une douche. Et peut-être qu'à l'abri, sous les jets d'eau, elle ne déchirera pas ses jambes. Pas aujourd'hui. À la place, elle songera à cette nuit. À la façon dont Valentin lui a demandé de rester immobile et nue au centre de la

chambre, la façon dont il a insisté afin qu'elle se mette au-dessus. Je vais te baiser, mon papillon. Oh, les sensations induites par cette position épuisante. T'es belle.

Elle songera à l'expression sur le visage de cet homme. Au moment où il jouit.

*

Jenna fait craquer ses doigts.

Le bruit est sec, similaire au grincement de ses molaires. Depuis son arrivée au Pays basque, elle répète. Priser de la coke, l'expulser en allant courir le long de la plage. Elle ne pense pas. Enfin si, ce matin. Elle pense à ce que Louise a articulé à la Rhune. Écrire. Jenna avait envisagé l'idée. Manque de temps, Lys Noir, peurs tentacules.

Cette fois, elle a plusieurs semaines, aucune excuse.

Donc, elle est assise sur le canapé, l'ordinateur de Rose à disposition. Son cul fusionne avec le cuir, l'ordinateur surchauffe sur ses cuisses. Jenna toise le curseur sur la page vierge du traitement de texte. Il clignote connement. Elle a remplacé *Document1.doc* par *JennaPrivé.doc*. Le fichier est enregistré au fond d'une arborescence tortueuse, dans un dossier introuvable. Jenna contracte les épaules. Bordel, le premier mot. Qu'est-ce qu'on ose en premier mot ? Le curseur clignote. Un moucheron vole, cercles bicornus, il rebondit contre les fenêtres.

Jenna compatit, se canalise.

Elle pourrait parler de sa génération. Naître à l'orée des années 1990, incarner l'âge adulte dans Jacques Chirac, Bill Clinton, Bruce Willis et Vincent Lagaf'. Porter des fuseaux jusqu'à la puberté, puis entrer au collège quand Harry Potter découvre ses talents de sorcier. Écouter Nirvana à quinze ans, avec quinze ans de retard. Présumer que le monde est à nous,

réaliser en grandissant que c'est faux. Pas d'admission à Poudlard. Les générations précédentes pouvaient s'en prendre à Dieu, la sienne se déteste et ce n'est pas suffisant. Ni elle ni les autres ne deviendront les héros de quelque révolution, ni elle ni les autres n'exploreront l'espace. Où aller sur Terre ? Elle et ces autres ont grandi avec mille possibles, internet et la télé les énumèrent quotidiennement. Elle et ces autres ont leurs QR codes, pas de mot de passe à mémoriser, des objectifs en développement personnel, des velléités de running, ce frisson si Instagram est *down*. Le système est absurde, moelleux, dangereux, on y consent. La génération de Jenna, c'est l'impuissance. La planète va crever, il y a le terrorisme, les épidémies, les dettes, la technologie, le climat, l'inflation, les dérives de l'industrie. Le trentenaire domine la chaîne alimentaire, il s'introspecte, rumine, consomme, bousille, *like*, *follow*, médite, s'en branle de voter, revendique, dort en avalant des anxiolytiques, se réveille grâce au café, baise et baise et baise pour ne surtout pas avoir d'enfants – quel égoïsme ce serait, jouir du droit de participer au processus d'extension de soi, sachant que d'ici trente ans il n'y aura plus d'eau potable.

Elle pourrait parler de striptease.

Elle pourrait parler de Saint-Germain.

Elle pourrait parler des tantes-mères trop jeunes et des tuyaux.

— Jenna ?

L'ordinateur patine de ses genoux. Elle le rattrape de justesse, cache l'écran avec le gras de ses bras. Rose la fixe, sa bouche de traviole, curiosité volontaire de gamine.

— Sympa, tes cheveux. C'est très violet.

— *Prune sucrée*, selon la coiffeuse. Ça va ?

Ce n'est pas un "ça va" poli. Celui-là est sincère, affecté. Ça embarrasse Jenna.

— Et toi ?

— Tranquille. Qu'est-ce que tu fais ?

— J'écris. Pour Louise. Son truc d'échanger nos vies.

— Tu me montres ?

— Non.

Les mains de Rose, anguleuses et blanches, se tortillent. Parfois, Jenna a envie de la frapper. Interdit. Elle est fragile, défense de lui rentrer dedans. Rose s'éclipse vers la cuisine, Jenna se reconcentre sur l'écran. Le curseur clignote toujours, elle n'a pas écrit le moindre mot.

— Jenna Bukowski.

Jenna n'a pas entendu Rose revenir.

— Où t'étais, cette nuit ?

— Chez un type que j'ai rencontré. Il s'appelle Valentin.

Jenna observe Rose, ses dents, les syllabes qui en giclent.

Ça dure. Ça dure depuis cette matinée où les filles l'ont rejointe à Saint-Germain. Un bavardage incessant. Jenna ne peut pas boire un café, effectuer un quart de tour ou aller aux chiottes sans qu'on lui adresse la parole. Chaque mouvement provoque une phrase, une remarque. Des comment tu vas, comment tu te sens. Elle en a vraiment marre. Au Lys Noir aussi, il y a ce brouhaha constant. Mais il ne lui est pas destiné. Pas de façon directe. Rose jacasse, tire plus fort sur ses doigts, arque exagérément les genoux. Jenna porte une main à sa nuque et écrase une goutte de sueur. D'une pression du pouce, elle fait claquer ses cervicales. Derrière Rose, le mouchoir plane ; sur l'écran, le curseur clignote. Jenna a une remontée de coke. Le verbiage de Rose gagne en amplitude. Jenna voudrait lui indiquer qu'elle n'est qu'une bourgeoise qui se paye le luxe d'être contemplative, mélancolique, de languir uniquement parce que c'est joli. Une bourgeoise. Elle pense à Léandre. Quel bâtard. Quand elle a appris qu'il l'avait trompée, elle aurait pu lui sectionner les couilles.

— Les filles, vous êtes là ? Je me suis tapé une de ces hontes, hier...

Louise. Elle descend l'escalier, frayeur de tomber sans rampe. Jenna la détaille. Ses ondulations ressemblent à de la paille trempée d'urine. Flippant. Ça lui arrive de déprimer, désépaissir un mois ou deux. Hypochondrie, essentiellement. Aujourd'hui, elle coule.

— Faut que je vous raconte, je me lance une verveine.

Jenna se soulève du canapé, les fesses liquides à cause du cuir.

— Je vais à la plage.

— Tu ne veux pas savoir ce qui m'est... ?

La silhouette de Jenna se dissipe dans une tornade de porte. Louise pivote vers Rose, l'interroge du regard.

— Elle boude, je l'ai surprise en train d'écrire. Bon, je me douche et je file.

Rose disparaît à bord du monstrueux escalier autoportant.

Louise s'affale sur le canapé. Ses copines sont deux chieuses. Elle gratte une tache de nature inconnue sur son tee-shirt des Strokes. Picoler la veille l'a anesthésiée. Encore dans les vapes, elle relâche la pression. C'est peut-être ça dont elle a faim. Ralentir. Vivre son burn-out en culotte, seule, sale. Sans le mythe de beauté, ce cheveu chiffonné, brillant, cet œil torve, le corps prêt sous le pyjama. Non. Elle pue, elle douille comme un homme. Louise se blottit contre le cuir. Douleur dans la hanche : la télécommande. Elle appuie sur les boutons. Émission culinaire, pub, météo des plages, pub, les *Anges* au bout du monde, pub, téléfilm allemand. On toque à la porte. Probablement Jenna. Soit elle vient s'excuser, soit elle a oublié ses affaires. Louise se traîne à l'excès jusqu'à l'entrée.

— Y a des jours, Jenna, t'es une sacrée connasse.

— Désolé, je te promets de m'améliorer.

La voix de Mathias lui niche des clous dans les intestins. Putain. Vite, Louise lisse le bas de son tee-shirt, ses épis. Elle schlingue à mort. Putain.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Bonjour à toi. Je voulais voir comment t'allais.

Elle le considère enfin. Les yeux bleus, les cernes mauves. Même coloris que les nuages plantés à la pointe de ses mèches. Elle compte ses grains de beauté, s'éclaircit la gorge.

— Tu vois, ça roule. Et je n'ai pas commandé de baby-sitter.

Louise referme la porte, le pied de Mathias en obstacle. Elle bascule la tête vers sa Converse trouée, plaque le front contre le bois. Est-ce qu'elle lui a palpé la queue, cette nuit ? Non, des baisers inoffensifs. Il sentait bon. Ses vêtements étaient croquants de sel, de crabe. Cet abruti s'était jeté dans l'océan. Louise sourit.

— Louise ?

Elle creuse l'ouverture de la porte, pas beaucoup, note les plis de sa chemise. Le tissu est souple, gris perle. Elle l'imagine sur son ventre.

— J'ai la gueule de bois. Merci pour hier.

— C'est tout ?

— Quoi, c'est tout ? Tu cherches une récompense ?

— Je t'arrête direct. Je vais pas pécho une fille qui m'a vomi dessus.

Louise force sur la poignée, Mathias se glisse dans l'entrebâillement en bombant le torse.

— Je me suis inquiété. Honnêtement.

— Fallait pas.

— Vodka et anxiolytiques, c'est pas ouf.

— T'as lu ça sur Doctissimo ?

Mathias égare une main contre le mur. Louise se rappelle son pyjama, le duvet blond sur ses cuisses. Elle croise les bras du mieux possible. Lui, il plie un genou.

— Presque. J'ai encaissé trois dépressions. Une à dix-sept ans, une à vingt et un et une à vingt-quatre. La dernière m'a presque tué. Les médicaments, c'est de la saloperie. Tu deviens une sorte de légume, la bave au menton. T'espères crever, mais t'es tellement flemmard et absent que t'es même pas foutu de te tuer.

Rose déboule dans le salon, irrédelle de parfum, bouscule Mathias.

— Pardon.

— Pas grave.

— À ce soir !

Louise acquiesce, hagarde. Mathias poursuit.

— C'est affreux, de s'effacer. Genre, un par un, les éléments qui constituent ta vie ne t'intéressent plus. Tu ne reconnais plus tes pensées, c'est comme si elles ne t'appartenaient pas. Tu te persuades que ça va se calmer, qu'il faut toucher le fond avant de rebondir. On ne soupçonne pas à quel point il est bas, le fond. Au bout de plusieurs mois, tu remontes la pente, une seconde après l'autre. Tu te dis que ce n'est pas si épouvantable d'être dépressif. Des tas de gens naissent aveugles, débiles ou avec des organes défectueux. Moi, je suis né sans l'envie de vivre.

Les cils de Mathias sont terriblement longs, Louise ne le constate que maintenant.

— Bref. On se promène ?

— Oui.

Elle a répondu neutre et s'en félicite. Elle avait peur que sa voix sonne rauque.

— Cool. On y va ?

— Cinq minutes.

Louise a pris un Xanax au réveil.

La brume ronronne dans ses orteils, ses doigts, fluidifie la suite en télescopant les actes entre eux. Mathias s'assoit sur le canapé, elle grimpe à l'étage, se lave et enfile une combinaison à motif floral – des crocus sur fond crème.

Bientôt, ils sont noyés dans les rues piétonnes.

Ce serait agréable de se tenir la main.

— Tu t'en es sorti, de la dépression ?

— C'est un truc dont on guérit pas. Je dois vivre avec. J'accepte l'idée de souffrir, de temps en temps. Ça arrive. C'est transitoire.

À défaut de la main, elle lui attrape le coude.

— Ça te fait quoi ? Souffrir ?

— Le passé m'attriste. Le présent m'encule. Le futur m'angoisse.

— Le passé ? T'as vécu des événements difficiles ?

— Non. Juste, quand j'étais gosse, j'avais rien perdu. J'étais léger. Je crois qu'on est tous en deuil de cette période. On s'évertue à la revivre, on part en vacances dans les mêmes endroits, on s'évertue à éprouver les mêmes sensations. Madeleine de Proust. Sauf qu'on est invariablement déçu. Quelque chose a changé. C'est nous.

— L'âge adulte a ses avantages.

— Vas-y ?

— On a construit, accompli. On a mûri. On est désabusés, OK. Y a des compensations.

— Ouais ?

— Les impôts, les factures et les lumbagos.

Un rire s'échappe de la bouche de Mathias. Son doux et positif, qui émeut Louise.

— Les gosses sont différents de nous. Ils sont illimités. Ça n'existe pas encore, souffrir. C'est ça qu'on perd.

Lorsqu'ils approchent du port, une brise les emboutit. L'air s'engouffre sous le tissu de la combinaison à fleurs, entre les plis de la chemise grise. Le vol d'une mouette leur chahute les cheveux, Louise resserre les doigts sur le bras de Mathias.

— C'est quoi, la solution ? Si tu ne suis pas de traitement ?

— Je mange équilibré. Je ne prends plus aucun médicament, je me soigne aux plantes si je tombe malade. Je fais du sport, un peu de visualisation créatrice. J'ai lu un bouquin cool sur le sujet, de Shakti Gawain. Je te le prêterai, je l'ai dans ma valise.

Louise ricane, Mathias s'interrompt.

— Quoi ?

— T'es un mec new age, ça me choque.

Ils vadrouillent, muets. Ce n'est pas dérangeant. Par grappes, ils glanent les mots des autres. Des conversations agitées à propos de l'achat de souvenirs, le choix d'une saveur de glace.

— J'aimerais prendre moins de médicaments, moi aussi. J'en prends trop. Je suis malade en continu.

— Ah ? Qu'est-ce que t'as ?

— Des maux de ventre. Des nausées, des douleurs.

— Ouais. T'es pas plus malade que n'importe qui.

Ça réjouit Louise, l'écho que ses confidences trouvent chez lui.

— Ne minimise pas, ça me pourrit la vie. Tout est une prise de tête. Les sorties, les repas...

— T'as essayé de ne pas penser aux voitures jaunes ? Je te jure, t'en verras partout. Si t'es obsédée par ton corps et ses sensations, t'auras l'impression d'aller mal. De toute façon, l'état de santé parfait est une utopie. T'auras beau te préserver, c'est inévitable de choper des trucs, d'avoir de mauvaises phases. Et en attendant, tu rates des tas de choses. Des tas de gens.

— Hmm. J’arrive pas à profiter, pas tant que je n’irai pas mieux.

Mathias esquisse un demi-sourire.

— Y a vachement d’étapes qui éloignent du mieux. Et méfie-toi, t’es pas immortelle. T’as testé l’ostéopathie ?

— Une fois. Je ne recommencerais jamais.

— Raconte.

— Primo, la meuf. Blonde, éthérée, zen. Je suis sûre qu’elle l’avait lu, elle, ton bouquin.

Mathias rit à nouveau. Louise sent ses artères enfler.

— Elle m’a demandé de me déshabiller. Je n’étais pas épilée.

— Elle s’en tape, de ça.

— Pas moi.

— Et la séance ?

— Dans l’ordre, j’ai transpiré et gerbé.

Spontanément, Louise et Mathias se figent, admirent le port. Ils sont déjà passés par ici, qu’importe. L’eau clapote en contrebas, berce les rangées de bateaux. De la pointe du pied, Louise frotte un anneau en fer parsemé de rouille. Elle se sent détendue. C’est lui. Ses clopes, son parfum. Elle n’aurait pas dû mentionner ses poils. Quelle conne.

— On y retourne ?

— D’accord.

Louise reprend son bras, ils s’aventurent dans une rue aux odeurs de bonbon. Mathias freine. Un attroupement s’est formé devant une boutique. Une femme qui réajuste ses cheveux derrière son serre-tête, un jeune, planche de surf sous le bras, un homme d’une soixantaine d’années, chemise à carreaux rentrée sous la ceinture du chino, il triture sa moustache, s’accroupit.

Mathias se dirige vers eux, Louise le retient.

— Où tu vas ?

— Viens.

Naturel, sa main dans la sienne.

— Bonjour, vous avez besoin d'aide ?

La dame les salue, désigne le sol du menton.

Elle explique, Louise ne capte pas vu que la dame la regarde, s'adresse à elle, précisément. Louise est piégée. Estomac en flammes ; sueurs froides. Mathias gémit, les ongles de Louise l'égratignent. Elle observe le sol. Un oiseau sur le dos, jaune et bleu, c'est une boule de plumes, des pattes recroquevillées, brindilles cassées, un bec noir qui répète des va-et-vient impuissants, silencieux.

— Une voiture a dû le tamponner.

— Il faudrait l'emmener chez un vétérinaire.

C'est Mathias qui a proposé ça. La dame grimace. Le surfeur s'en va en souhaitant une bonne journée à tout le monde.

— Je ne peux pas quitter la boutique, je n'ai personne pour me remplacer en caisse.

— Il me semble que c'est une mésange.

Voix grumeleuse de l'homme au chino.

— On va y aller, nous. Hein, Louise ?

Elle acquiesce. Mathias s'accroupit à côté de l'homme, n'hésite pas, tend les deux mains vers l'oiseau et fabrique une bulle de doigts protecteurs autour de son petit corps fracassé. Elles sont ambrées, ses mains. Solides, avec les os qui roulent.

— Vous savez où est le vétérinaire le plus proche ?

— D'ici, vous en avez un à cinq minutes.

Entre l'écartement des phalanges, Louise aperçoit un œil d'un pauvre millimètre. Le bec s'est fermé, l'oiseau renfonce la tête dans ses plumes. Mathias écoute les indications, focus, les sourcils en crochet. Pas troublé

par cette vie au creux de ses doigts, ni par ces gens qui le sollicitent. L'homme au chino déploie un bras au-dessus de Louise. Taches brunes, poils. Docile, Louise lève les yeux, oblique dans la direction exacte.

Pépiement entre les lèvres de la dame.

L'oiseau s'est envolé, posé sur un balcon. L'homme porte une main en visière, scrute le miracle. Mathias s'allume une clope, l'oiseau gazouille.

— La chaleur de votre peau a dû le requinquer, conclut l'homme.

Subitement, Louise se crispe. La dame lui a juché sa paume sur l'avant-bras. Fraîche et onctueuse. Un sourire guirlande sur son visage.

— Merci à vous.

Mathias patiente une seconde ou deux, récupère la main de Louise. Sonnée, elle se laisse emporter dans la rue, tandis qu'il salue la dame de la boutique et l'homme au chino. Louise avait coincé une paire de lunettes sur son décolleté, elle les chausse. Mathias ne dit pas une phrase. Il doit deviner qu'elle pleure et que c'est exquis.

La fleur d'oranger sent le sommeil. Une nuit d'été dans le Sud, les gâteaux, l'amour. Rose a acheté un flacon d'arôme, les bleus qu'on trouve au rayon pâtisserie. Elle l'a vidé dans son bain, voulait ajouter des pétales – il aurait fallu se procurer un bouquet, le plumer.

Elle se racle la gorge.

À l'aube, elle a avalé des tartines. Pâte à la pistache. Les filles sauront qu'il en manque dans le pot, mais elles ne l'auront pas entendue vomir. Trop tôt. Ce n'était pas facile à rendre, d'ailleurs, même avec un verre de lait pour ramollir. Elle a dû enchaîner les allers-retours brutaux des doigts, cautériser au thé vert. Rose a fait ses abdos, taillé dans la peau de ses jambes. Du figuolage sans conséquences, le Chapelier Fou a écopé de plusieurs mèches hémoglobine, dissimulées sous son chapeau. Personne ne s'en doutera, à moins de s'approcher. Ça a piqué au moment où Rose s'est abandonnée dans la baignoire. Une volute rouge s'est étirée sur l'onde, a été capturée par ses cheveux. Rose a enfoncé les ongles dans l'aquarelle, peint des choses en filigrane de son corps. Un tableau à la fleur d'oranger. Elle se lève, les gouttes ébauchent une traîne dans son sillage. Un manteau en perles. Le tapis de bain est pelucheux sous sa voûte plantaire. Puis ses orteils dessinent des empreintes liquides jusqu'au miroir. Sans s'essuyer,

Rose enfille sa robe. La blanche à pois noirs. Sa peau humide, le vent, ce sera un délice. Elle pose du gloss sur sa bouche, ses lunettes en forme de cœur à la pointe de son nez. Ses cheveux sont noués en chignon lâche, les mèches qui s'en échappent se mouillent au contact de son dos. Elle inonde sa poitrine de *Chasse aux Papillons*. Il est crucial d'être coquette, parfumée, on ne sait jamais quand on va mourir. En examinant son reflet, Rose remarque un sachet sur le lavabo. La cocaïne de Jenna. Ça pourrait être amusant, oui, pourquoi pas. Elle renverse le contenu du sachet sur le marbre. De l'index, elle sculpte un tas bulbeux et prise, tamponne le surplus, se l'étale sur les gencives. Spasme au ventre. Flash de Valentin. Il lui avait caressé la langue avec le pouce, la nuit où.

Rose quitte la salle de bains, ses papilles sont engourdis.

Elle traverse le couloir, dévale l'escalier. Dans la pénombre, elle distingue Louise, endormie sur le canapé. Son amie depuis vingt ans. Louise est jolie, jolie et névrosée, de quoi chambouler Alex Turner et les étoiles. Rose avance, saisit son MP3 sur la table, bondit vers la porte. Ses pieds vibrent, elle les glisse dans ses ballerines. À la bordure du seuil, le soleil lui lèche les joues. Des flèches tièdes, tendres, nombreuses. Des baisers de lumière.

La musique vise les tripes, le vent malmène la robe à pois, embrase les cuisses. Cuisses opalines, aux rayures d'aquarelle. Rose inspire, expire. Ça imprime des vagues sur le Pays basque. À la force de ses poumons, elle alimente le roulis des rues piétonnes, le vol des mouettes, la course des touristes. C'est son œuvre, c'est elle. Rose contemple. Épidermes bronzés, fripés, à peine ventrus, à peine poilus. Du cuir au sel, à la sueur, au monoï.

Au bout de l'avenue, une démonstration de pelote basque.

Des adolescents en costume rouge et blanc envoient une balle contre le mur, à l'aide de paniers en osier fixés à leurs mains par des gants. Ils sont beaux, putain. Agiles. Le tissu révèle parfois une bande de peau ou les os du

bassin. Surgissent des biceps, des rictus.

L'un d'eux croise le regard de Rose.

Des yeux de guerrier qui lui nouent la gorge. Le charme des petits garçons de seize ans. Lorsque l'été s'achèvera, lorsque les touristes auront rendu le village aux autochtones, il participera à une soirée sur la plage, autour d'un feu, plantera ses yeux en chocolat dans ceux d'une fille, avant de l'embrasser. Il y aura l'odeur agaçante des braises, l'odeur de la fille. Son tee-shirt à lui, lessive et musc. Ils taxeront une clope à un adulte qui passe par là, en espérant que ce con ne connaisse pas leurs parents. L'urgence de cette fumée sur la langue, râpant l'intérieur du corps. Chair neuve, engorgée. Ils seront seuls à exister et tout le monde le sait sauf eux.

Rose rallie la digue aux Chevaux, lieu du rendez-vous.

D'ici, on voit la baie entière.

Les autres digues, uniques démarcations entre le ciel et l'eau. On voit les montagnes, les habitations, des millions de mètres carrés verts, ocre et bleus, qui dégueulent de biologique. Humains, insectes, oiseaux, crustacés ; vies tenaillées par l'océan. Une paume intercepte Rose, elle se retourne. Il est là. Vasco. Queue de cheval blonde, stature robuste, les lèvres gercées. Rose hume son parfum. Un chypré classique, bergamote, épices corsées, réglisse.

— Salut.

— Salut.

— T'es OK pour le bateau ?

La grâce d'une voix plus douce qu'on se l'imaginait. Rose acquiesce, il l'entraîne, elle devient son cerf-volant et cette idée l'allège encore. Vasco lui a tout énoncé par message : ils vont rejoindre le village voisin de Ciboure en navette, se promener au fort de Socoa.

L'embarcation est amarrée, frêle, une vingtaine de touristes s'y établissent déjà.

Les jambes de Rose flageolent sous elle. La main de Vasco se pose sur ses lombaires, la guide. Ils s'assoient sur un renflement de plastique, s'agrippent à une barre en métal. Le bateau démarre. À l'avant, le marin conduit avec ses pieds nus. Ses cheveux sont argentés comme l'écume, ses yeux d'un bleu glauque et sa peau, c'est de la rocaille jaune.

— Il ressemble à l'océan, le capitaine.

Vasco doit trouver ça bête, il hausse les épaules, c'est vrai que c'est bête.

— Je suis tellement bien.

— Ça te plaît ?

Rose sonde le visage carré, se demande quelle saveur a son cou. L'embarcation s'arrête à plusieurs mètres de la jetée. Quelqu'un explique qu'elle ne peut pas aller plus loin, question de sécurité, qu'un bateau pneumatique prend le relais. Les touristes vont être transférés par groupes de quatre ou cinq. Le marin harponne la main de Rose. L'homme-océan, cette peau granuleuse. Elle s'empourpre, le sang de l'univers pulse dans ses joues. Rose enjambe, s'installe sur le flotteur, trempé des voyages précédents. Vasco s'assoit auprès d'elle, le moteur explose leur ventre. Les passagers sont éclaboussés, gloussent. Ensuite, il y a des escaliers sinueux, ciselés à même la roche et tapissés de coquillages. Ils descendent dans l'eau. Des petits poissons s'y chamaillent la nourriture – la carcasse d'un poisson plus dodu.

Rose et Vasco suivent le flot de touristes en direction du fort.

Le monument est plus petit que dans ses souvenirs. Ils s'engagent sur la digue de Socoa. Côté gauche, l'océan a façonné la roche à son image : une multitude de vagues brunes, semblables à des lames de couteau superposées. Côté droit, la plage de Socoa. À l'horizon, Saint-Jean-de-Luz en modèle réduit. La houle, mouchetée de voiliers ou de bateaux, s'acharne sur les blocs cubiques au pied de la digue. Constructions humaines visant à protéger la baie, qu'elle ne soit pas engloutie par la furie des marées. Ah,

l'outrecuidance. Une vague se dresse devant eux, cingle la digue de ses postillons. Les gens prennent des photos. D'instinct, Rose sort son téléphone. Elle photographie Vasco, l'écume.

Elle fait défiler les clichés, ses lèvres s'affaissent.

Photo de Sabine.

Photo de Sabine au restaurant avec Léandre.

Photo d'une forme incongrue, pixels gris et noirs. Rose n'y connaît rien, or en l'enregistrant *via* Facebook, elle a supposé que cette image provenait d'une de ces machines, style premiers ordinateurs. Les trucs de maternité échographie bébé accouchement biberon.

Ça aurait dû être elle.

Enceinte. Embryon dans l'utérus. Utérus dégoulinant de cellules, écartelant le ventre. Dilatation du col, déchirure vaginale, torsion des intestins. Hémorragie de vie, qui chiale, gueule et chie en grignotant les tétons. Ça aurait dû être elle. Rose est une femme. Depuis petite, on lui raconte ça, la nécessité de ça. Les seins, l'acné, le sébum, les règles, jouir-jouir-jouir, enfin la convergence de ces éléments, le point culminant : la duplication. Elle y a cru en décembre, à cause de l'aménorrhée. Mais non, simple conséquence de l'anorexie. Alors, Rose demeure incomplète. Une sans enfant. Célibataire, en prime. À son âge. Selon sa mère, Rose incarne l'oisiveté, l'inutile. Une erreur qui tourne en rond, n'a rien à foutre que s'écorcher. Elle ne cuisine même pas, ne sait pas astiquer un logis. Non, en réalité, pas femme du tout. Pondre l'aurait légitimée. Aliénée aussi. Au moins, elle aurait servi à quelque chose.

Un coup de vent retrousse sa robe.

Gros plan sur les ratures rouges, roses, blanches.

Rose est un vase vide, un cadavre qui se déplace.

— Vasco ?

— Hmm ?

— Tu veux faire l’amour ?

La photo de Léandre a plombé la démarche de Rose. Vasco lui tient la main, ça l’ancre. Sauf qu’elle la subit, cette lourdeur des ballerines. Ce déséquilibre. Comment personne ne percute ? Les cicatrices crient, l’estomac hurle. La bouche se tait. Aujourd’hui, elle va se pulvériser jusqu’aux gencives contre les lèvres de Vasco.

Ils sont devant la maison, c’est lui qui ouvre.

Le salon est désert. Rose broie les phalanges de Vasco en l’emmenant à l’étage. La chambre parentale. Moquette murale lavande, mobilier en bois lustré, draps et oreillers de satin anthracite. La porte les avale. Vasco est debout, poings serrés, à un mètre d’elle. Il tend les bras, tire, elle décolle. Ses mains à lui explorent, sillonnent, pétrissent. Rose butine des doigts, papillonne. Sans effort, Vasco enlève sa robe, baisse sa culotte. Rose est disciplinée, attentive. Il défait sa braguette, rudoyée par l’arrondi, son pantalon échoue sur le parquet. Du bout des yeux, Rose observe, hésite. Elle s’agenouille. Ses ongles tremblent, s’introduisent sous l’élastique, le boxer cède. Au milieu des poils blonds, presque roux, le sexe de Vasco est doré. Rose l’effleure. Il réagit, gonfle, on dirait qu’il souffre. Elle l’embrasse. Goût de sel et de savon. C’est le protocole. Elle le lubrifie, le masse, le caresse. C’est le protocole. Rose lance un regard à Vasco. Paupières closes, veines gigantesques. Lui, si féroce dans les arènes, est réduit à ça. À ça dans sa paume. Il pousse Rose sur le lit, lui bascule les jambes contre la poitrine. Position inconfortable, elle ne respire plus. Elle n’a pas de préservatif et ne prend pas la pilule. Peut-être qu’elle tombera enceinte, dégueulera d’existence comme la baie de Saint-Jean et Sabine. Rose louche vers la fenêtre. La langue de Vasco se pose sur son sexe. Ça tourne, ça chatouille. Elle ne ressent rien, s’applique. Vasco la couche sur le flanc, se place derrière elle. Sa bite lui humecte le dos, Rose réprime un frisson. Il lui soulève une jambe par le creux du genou. Son gland cherche,

butte contre ses fesses. Elle l'aide. Pénétration. Il transpire et elle aussi. Ses seins rebondissent chaque fois que le ventre musclé cogne ses reins. Rose se sent minuscule entre ces bras qui la fracturent. Des vapeurs à la fleur d'oranger s'élèvent. Vasco râle, son bassin ralentit. Il souffle dans les cheveux de Rose, le soleil faiblit. Ils demeurent ainsi, en silence.

Rose va implorer.

Elle aurait aimé être un mec. Bander, envahir, jouir dans l'autre et pas autour. Jouir. Besoin de comprendre. Elle se retourne vers Vasco.

— Encore.

The Neighbourhood, *Lurk*

OceanofPDF.com

Louise a beau enfouir la tête sous l'oreiller, elle entend chaque détail. Le montant du lit contre la cloison, les brames de Tarzan, Rose qui réclame la suite au détour des accalmies. On approche de midi, ils baisent depuis la veille. Louise attrape ses Xanax sur la table de chevet, en gobe deux. Une dose ne sert plus à grand-chose. Ne lui en reste qu'une cinquantaine. Elle ne sait pas dans quel état elle achèvera l'été, ni ce qui adviendra ensuite. Heureusement, les heurts dans le mur l'empêchent d'anticiper. Louise se redresse, il faudrait qu'elle s'en aille. Sinon, elle pourrait contacter Mathias. Un texto, un appel. Elle sourit, frôle son téléphone.

Non.

Si elle lui écrit, elle ne fonctionnera plus correctement à partir de cet instant où le SMS sera envoyé. Manger, dormir, ses amies ; dérisoire. Sa vie, en dehors de la réponse de Mathias, ne sera que de la cendre. Les minutes se succéderont, recouvriront l'univers de leur poussière. Elle regrettera d'avoir été si faible. De s'être jetée à son cou. Est-il occupé ? Voilà, rationnelle, logique. Occupé à quoi qui soit plus important que moi ? Parce que moi, à l'inverse, je ne pense qu'à toi. Dix minutes, Louise aura envie de mourir. De supplicier Mathias. C'est là qu'il verra le texto. Ce sera certifié par quatre chiffres imbéciles, grotesques – l'heure qu'il est. Oh, les vertiges, une centrifugeuse. Trois points de suspension en mouvement indiqueront qu'il écrit. Points glorieux, points dansants, points qui incisent une brèche

dans l'abdomen. Points qui n'en finissent plus de danser. La réponse apparaîtra. Une phrase ou deux ; elles dépasseront les espérances. Quel bonheur de les lire, les relire en soi-même, jalousement. Oui, un secret merveilleux. Rationnelle ? C'est pour les mégères, les tricoteuses. Plus jamais rationnelle. Vivre sans compromis, ne se protéger de rien. L'extase sera de courte durée, on envisagera de renchérir. Torture mentale. Quels mots mêler entre eux pour te le crier, que tu saches. Tu as le pouvoir d'allumer mon ventre, de le tordre si tu m'ignores, je suis ridicule, je te hais, tu m'as dépouillée de moi, du monde, et j'en crève, je crève de toi, de la faim de toi.

Non, Louise ne peut pas contacter Mathias.

Elle ne peut pas l'amour.

Elle ne peut pas cette impériosité d'adolescente.

Elle retombe dans les draps, balaye la chambre des yeux. Le papier peint à cœurs, les rideaux magenta baignant la pièce d'une lumière dragée, le mobilier couvert de savonnettes. Lapin bleu, canard jaune, pomme verte, souris orange, tortue violette. Louise pose un bras sur sa poitrine. Il fait foutrement chaud. On s'emmerde assez. Sous sa paume durcit son mamelon. C'est la décadence de la pièce voisine. Sans compter qu'elle cumule six mois de chasteté. Et il y a l'idée du tee-shirt des Sex Pistols. Louise glisse les doigts sous son pyjama. C'est répugnant, cette impression de participer à leurs ébats à eux. Oui, mais le tee-shirt de Mathias.

À côté, la porte claque.

Louise extirpe sa main du drap, tend l'oreille. Un bruit d'eau, irrégulier, puis un zip. Tarzan pisse, Louise patiente. Des pas résonnent dans l'escalier, quelqu'un d'autre se rend à la salle de bains. En bas, la porte d'entrée s'ouvre et se referme. Encore cinq minutes. Louise se rue dans la chambre

lavande. La puanteur âcre lui vrille la gorge. Rose est assise sur les draps, en nuisette, les yeux punaisés à un miroir de poche qu'elle tient entre ses cuisses.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je saigne.

Louise esquisse un mouvement de recul.

— Tu veux me montrer ?

— Non. Enfin, je sais pas. OK.

— OK.

Louise s'installe sur le lit. Ses narines frémissent. Le sexe de Rose arbore des couleurs violacées, ses lèvres débordent. Louise se figurait que Rose avait une vulve de fillette, indevinable. Elle se penche. Sur le capuchon du clitoris et à l'entrée du vagin, deux lignes d'un millimètre saignent paresseusement. Décharge électrique, Louise grimace.

— Vous avez dû forcer, ça va passer. En trois ou quatre jours.

Rose rabat sa nuisette, fixe la fenêtre. Ses mâchoires sont contractées, sa poitrine tressaute. Ses yeux sont secs. Courageusement.

— Ça n'a pas marché. On a dû baiser dix fois. Que dalle.

— Est-ce qu'il était attentionné, Tarzan ?

— Des cunnis. Zéro résultat. Il en a eu marre.

— C'est les mecs. Feignasses et égoïstes.

Louise est mal à l'aise. L'odeur de la chambre, la moiteur des draps. Ces visions de sexe accidenté. Louise a envie de Mathias, c'est évident dans cette ambiance. Elle doit meubler.

— Y a trois fois plus de terminaisons nerveuses dans le clitoris que dans le gland. Et y a que les meufs qui peuvent avoir des orgasmes multiples. Notre pouvoir sexuel est incalculable. On peut gérer plusieurs mecs, jouir et jouir. Crois-moi, y a moins de femmes frigides que de mauvais amants. Les mecs sont flippés de nous.

Rose établit le contact visuel, peu intéressée.

— Franchement, mate les pornos classiques. Ça se termine toujours par une éjaculation. L'industrie du cul est faite par les hommes, pour les hommes. On y brandit les femmes telles qu'ils les veulent. Soumises, salopes, obsédées. Parce qu'ils projettent de ouf.

— On revient à moi ?

— Oui, excuse. C'est que ça me gave, cette manie de vouloir nous salir.

— Louise.

Au plafond, le ventilateur est increvable. La récursive de sa rotation décrit une chanson triste, désaccordée. Louise voudrait toucher Rose. Ça les dégoûterait toutes les deux.

— Jenna a acheté des crevettes et des poivrons, au marché. On déjeune ? C'est pas très calorique, les crevettes et les poivrons.

*

Jenna éteint l'ordinateur, se lève. Avec une attitude de soldats blessés au front, Louise et Rose descendent l'escalier. Rose a les yeux en verre fumé, Louise est ahurie de Xanax. Jenna aimerait se moquer. À la place, elle se rend compte qu'elle ronge ses ongles.

— J'entame la bouffe ?

Sans attendre, elle investit la cuisine, épluche un oignon. Jenna ne connaît pas de recettes. Elle va cuire des aliments pêle-mêle dans une casserole.

— On n'a rien fait ensemble. À part le train de Louise. Après manger, on s'achète des maillots de bain et on file à la plage ?

Les filles ont l'air contentes, Jenna ne se ronge plus les ongles. Le programme coule sans accroc. Repas, shopping, mer. Elles sélectionnent un emplacement, à l'ombre du casino qui borde la plage. Là où il y a moins de

monde. Mais puisque tout le monde se hâte là où il y a moins de monde, leurs trois serviettes sont vite cernées par les affaires polychromes des autres.

Jenna évolue plus avant dans l'eau.

Cette nuit, dans son lit, elle énumérera les gens photographiés pendant la journée. De la chair qui a des appétits, un collier de corps libres, simultanément emplis de vigueur et de flemme. Certains sont désirables à pleurer. Que se passerait-il si la rencontre s'opérait, le soir venu, habillés, dans un restaurant du centre-ville par exemple ?

Jenna froisse ses boucles, le sel mord ses fesses.

Volte-face. Rose porte un chapeau de paille fuchsia, un maillot à fleurs taille enfant. Louise a choisi un modèle noir, une pièce, échancré jusqu'au nombril. Le genre sophistiqué, laissant des marques de bronzage insensées. Elles vont mieux, sont égales à elles-mêmes, disons. Jenna propulse son regard au-delà des bouées jaunes et des touristes. Elle regarde loin, a des impressions idiotes d'avenir, d'inspiration artistique. Nique l'avenir, aujourd'hui elle veille sur ses copines. Louise et Rose qui ont, quinze jours plus tôt, acheté une tourte. Elles accostent à sa hauteur, Jenna les asperge. Louise bougonne, rapport à ses ondulations déjà asséchées par les UV. Rose pouffe et se bouche le nez afin de plonger. Jenna plonge à son tour, les yeux ouverts. Fond opaque vert bouteille, stries dorées. Une ombre blanche, ce sont les fesses de Rose. La bourgeoise a bouffé sa coke. Curieusement, Jenna a jugé ça drôle. Ça l'a soulagée. Elle pince la croupe osseuse, remonte à la surface. Les trois chahutent. Cambrures dans l'eau, éclats de rire salés. Elles savent qu'on les reluque, en particulier les hommes. Tant mieux.

Tout à l'heure, elles s'étendront sur leurs serviettes rêches de soleil. Et elles se reposeront.

Louise lisse son fourreau noir, fouille la trousse à maquillage de Rose. Élire la teinte de rouge à lèvres adéquate. Prune et carmin sont à proscrire, c'est palpable qu'elle ne baise plus, inutile de le clamer. Corail, pour s'accorder au hâle de sa peau ? Ça soulignerait ses cheveux, qui ont agréablement blondi. Gargouillis au ventre, ça va. Elle a pris deux Xanax, du Spasfon. Elle a mangé des carottes, du riz, bu plusieurs tasses de mélisse. Ça va. Louise soupire, quitte la maison bouche nue. Mathias lui a donné rendez-vous à 20 heures, brasserie Le Majestic. Elle hésite à prendre une moitié de Xanax en plus. Au cas où. Non, ça va aller. À quoi pense-t-il, lui ? Probablement pas aux effets antispasmodiques de la mélisse. Louise progresse dans le centre-ville de Saint-Jean-de-Luz. Du monde, du monde, du monde. Des familles bavardes, des riverains irrités, des amoureux transis. Ça se masse dans les rues piétonnes afin de profiter de la fraîcheur. Combien, dans le lot, éprouvent une nausée tenace ? Aucun. Ils ont l'air heureux, insoucians, les pommettes roses. Ce qu'elle en sait, de leur insouciance. Aïe, une hélice dans son bassin. Qu'est-ce que c'était ? Un début de règles, ou les intestins ?

Louise arrive place Louis-XIV, s'arrête devant une terrasse.

Sur le store, on lit Le Majestic. La terrasse est blindée. Louise écoute la rumeur du verre et des fourchettes. Une boule gonfle dans sa gorge. Oh, les odeurs de crustacés.

Des doigts se posent en rideaux sur ses yeux, elle sursaute, se retourne.

— Tu m’as fait peur.

— Je vois ça.

Mathias la précède jusqu’à une table au milieu de la terrasse, pas excentrée du tout. Il lui tire une chaise, elle s’écroule. Lui s’assoit, observe les alentours, serein. Son tee-shirt Nirvana volette autour de ses grains de beauté. Il est coiffé à la dynamite et s’en branle. Il est, selon ses mots, né sans l’envie de vivre. Sa pomme d’Adam roule, Louise tousse au même instant. Surtout, ils clignent des yeux en synchronie. C’est là qu’elle saisit. Elle est pendue à lui, ça ne sert à rien de se débattre, Mathias est là et c’est douloureux. Son nez pointu, sa façon d’ausculter les autres, de sourire, de ne pas la regarder, elle, parce que c’est les vacances, parce qu’ils ont le temps. Cette main calée sur le dossier de la chaise adjacente, doigts qui pianotent, elle sent encore leur empreinte sur ses paupières. Tes doigts sur mes reins. Entre mes cuisses.

— Un apéritif, messieurs dames ?

— Oui, deux bières basques.

Le serveur disparaît à l’intérieur de la brasserie.

Mathias sort ses cigarettes, en allume une. Il semble plus détendu qu’elle. Forcément, il n’est pas anxieux, il est dépressif. Mais c’est un rencard. S’ils étaient normaux, elle resterait la plus troublée des deux. Ça la vexe. Au moins, elle ne songe plus aux hélices de ses intestins.

— L’endroit te plaît, Louise ?

— C’est folklo.

— Tu surveilles vachement les gens. En théorie, c’est le contenu de leur assiette qu’ils vont goûter, pas toi.

Elle le déteste. Son tee-shirt Nirvana, ses sales clopes qui empestent.

— Bon. Tu fais quoi dans la vie ? Tu ne m’as toujours pas répondu.

Mathias aspire une bouffée de tabac, ses yeux frisent.

— Ça te frustre, hein ?

La boule dans la gorge de Louise l’empêche de déglutir. Elle aimerait que Mathias soupçonne sa fragilité, qu’il cesse l’escrime. Pas si longtemps en arrière, cinq ou six ans, elle l’aurait agenouillé grâce au juste assemblage de phrases et de mimiques. Parce qu’elle gérait. La valse de la conversation, les gens, la séduction. Être clinquante. Elle conquérait, méprisait l’ennui, les à chaque jour suffit sa peine et on recommence demain. Louise aurait pulvérisé Mathias. Aujourd’hui, elle a mal à s’éclater le front contre la table et il y a, chez elle, mille bocaux garnis de plantes médicinales. De gentilles tisanes afin qu’à chaque jour suffise sa peine.

— T’es tellement relou...

Syllabes misérables, hélices, tee-shirt Nirvana. Louise pourrait sangloter.

— Je suis directeur de casting sur Paris. Des réalisateurs me demandent des acteurs pour leurs films. Y a des critères, je fais appel à des artistes de mes fichiers, ou j’organise des castings sauvages. À la fin, c’est la production qui décide.

— Classe.

— Ouais. On ne dirait pas, avec mes tee-shirts d’ado.

Elle se touche la joue du plat de la main. Mathias a une voix particulière, feuillue. Les mots sont sifflants et affleurent aux oreilles par le fond du crâne.

— Ça y est ? J’ai réussi le test du boulot respectable ?

— T’aimes le cinéma, donc ?

— Ça aide.

Sous la table, elle enfonce un ongle dans sa cuisse. T’aimes le cinéma. Bouffonne.

— Quel style ?

— Esthétiquement, j’apprécie Baz Luhrmann. Sinon, mes réalisateurs préférés sont Sofia Coppola et Xavier Dolan. J’adore leur utilisation des détails. C’est très sensible. Dans *Virgin Suicides*, par exemple, le plan où un des garçons renifle le rouge à lèvres de Lux. Ou dans *Les Amours imaginaires*, de Dolan, la scène au ralenti. Celle où Marie et Francis se préparent. Lui se parfume, elle met du mascara. C’est lent et sensuel, sur du Dalida.

Louise glousse.

— Quoi ?

— Je t’imaginais plutôt fan de Tarantino. Ou David Lynch.

— C’est le souci, quand on croit avoir déchiffré les gens.

Mathias juche sa cigarette entre ses incisives. Un geste basique que d’autres répètent autour d’eux, que d’autres répètent à travers les saisons depuis des générations. Or si c’est lui, ça devient une chorégraphie à la fois vive, naturelle et érotique. Louise plante une canine dans sa lèvre inférieure. Pas exprès. Il la pointe de l’index, la cime de sa clope en projecteur.

— Fais pas ça, avec ta bouche.

— Pourquoi ?

— Je risque de t’embrasser devant tout le monde.

— Voici, deux bières basques.

Sans attendre que le serveur dépose son verre sur la table, Louise le lui prend des mains, leurs phalanges sont empotées, elle avale trois gorgées qui piquent les yeux.

— La carte, mademoiselle. Je vous conseille l’ardoise de saumon, c’est excellent.

Trente minutes plus tard, le poisson fume sous le visage de Louise. Elle se relaxe. Ils ont commandé un pichet de vin blanc, le boivent à bonne allure.

— Et t’as dégagé les Temporary Liquid Lipstick ?

Louise bascule la tête. Une mèche croustille sur son épaule, elle en a une en équilibre sur le sein. Ses cheveux sentent la vanille. Ce n’était pas si compliqué, il fallait du vin. Maintenant, elle est sexy et vanillée. Elle parle plus grave, sirupeux, se permet des pauses, de la ponctuation. Elle regarde Mathias, intrusive. Ses yeux à lui rapetissent, il est beau.

— Attaque de panique, j’ai pété les plombs. Le guitariste m’a sorti qu’ils avaient choisi ce nom parce qu’à leurs concerts, ils chopaient des meufs. Quelle petite merde.

— Tu les as foutus dehors ?

— Je n’allais pas leur vomir sur les pompes. Ma boss est entrée dans le bureau, j’ai démissionné. Sans réfléchir. Je voulais qu’on me foute la paix, je voulais un sanctuaire où me cacher. C’est chiant, quand ça arrive. Enfin, chiant, c’est pas le bon mot. T’as l’impression d’être englouti, de te dissoudre. C’est équivalent à crever, plus ou moins.

— Louise ?

Énième clope.

— Pour l’instant, t’es là. Tu manges du saumon.

— Je te jure, tu me soûles. Tes conneries de prof de yoga...

— C’est pas des conneries. Juste une réalité physique. Pour l’instant, t’es ni en crise dans ton bureau, ni en train de te dissoudre. Une seconde après l’autre.

— Je lui expose ça, à ma boss, en rentrant ? Une seconde après l’autre ?

— Tu te l’exposes à toi. C’est mieux que de flipper à propos d’une situation hypothétique.

— Mon avenir n’est pas hypothétique.

— Non ? Qu'est-ce qui te garantit que tu ne vas pas mourir cette nuit ?

Louise hausse un sourcil.

— C'est toi qui vas me tuer ?

— Je n'ai jamais dit que j'allais passer la nuit avec toi.

Elle trépane son poisson de la fourchette, puis remet une mèche en place derrière son oreille, celle qui lui titillait la poitrine. L'expression de Mathias se solidifie.

— Quoi, encore ?

— C'est la façon qu'ont tes doigts de se secouer. Ça va me faire tomber amoureux.

Plusieurs musiciens s'installent sur le kiosque. Les gens décalent leurs chaises. Mathias chaparde le brin d'aneth sur le saumon de Louise.

— Ah, j'avais zappé : ce soir, c'est concert de flamenco.

Louise a une raison valable de se dérober, elle pivote en direction des musiciens. Ils sont jeunes, pleins d'assurance. La vingtaine débordante. Ils ne sont pas stressés de s'offrir à la foule, au contraire, ils échangent des clins d'œil, en envoient aux filles qui sirotent de la sangria, accoudées aux barrières. Louise ressent avec acuité l'oscillation des queues de cheval, les soutiens-gorges, la sueur, l'alcool sur les papilles. Le désir pour ces trois mecs, qui vibre dans l'estomac à la faveur des guitares. S'embrasseront-ils, cette nuit ? Elle n'a plus l'âge d'être une de ces filles. À quel moment, cette intuition qu'il est trop tard ?

Louise inspecte ses voisins de terrasse. Des vieux digèrent, tapent dans leurs mains. Des enfants trépignent, veulent fuir la table. Des retraités se trémoussent à l'écart, un couple.

Ça la submerge : chaleur, musique, vin.

Elle souhaiterait danser. La danse est une affaire sérieuse. C'est Alison Mosshart, au Festival de Glastonbury. Slim gris, chemise bleue, tignasse noire. Intro de la chanson *60 Feet Tall*. Organique, primitive. Alison taille

une pipe au micro, sa voix étrille. Silence, puis reprend le riff, simple et obsédant. Larsens. Le buste d'Alison se plie, plus bas, plus bas. Figée dans cette contorsion, elle ouvre les bras, remonte par pulsions des épaules.

— Viens.

Mathias empoigne le coude de Louise.

— Hmm... ?

Déjà, ils sont debout. On les fixe. Louise fait les yeux ronds, non de la tête ; Mathias s'en contrefout. Il la saisit par les hanches, hanches minces du fourreau noir, l'entraîne entre les tables, jusqu'à la lisière de la terrasse. Putain, les clients matent. Ils matent tous, absolument tous. Mathias la pousse vers le kiosque, sans lui lâcher la main, puis l'attire à nouveau contre lui. Les escarpins de Louise se bousculent, jérémiades des semelles. Elle scrute les visages qu'elle présume hilares, malveillants. Mais les gens sourient, certains applaudissent.

— Oh, les amoureux.

— Regarde la jolie fille, papa.

Mathias attrape Louise par la nuque. Sa main descend sur ses fesses, son majeur s'immisce dans le tissu, au creux des cuisses. Ce doigt qui s'est autorisé une escale sur elle, ce doigt qui tapotait le dossier de la chaise. Il est sur la couture de sa culotte. Ça explose, dedans, une sorte de flamme attisée par l'alcool, oxygénée par la musique. À cette seconde, Louise aime les gens. Ils existent, merci, elle les admire, merci d'exister, je vous aime. Louise aime Mathias, aime ses doigts et les veut dans la bouche. Louise danse. Comme Alison Mosshart.

— On ne voit plus la scène.

En une volte, Louise remarque que le propriétaire de cette sentence est gras et massif, casqué d'une coupe en brosse, de sourcils inclinés vers un nez patatoïde. Elle exagère sa laideur.

— Lève-toi !

Mathias a répliqué net, l'homme s'exécute. Il est si costaud qu'il n'en finit pas de se déplier. Sa femme ne réagit pas. Lassitude de mère au foyer qu'on a sortie de son foyer, enchaînée à un autre d'une semaine, truffé de soleil, de sable pénible à balayer. À l'extrémité de sa robe, deux gamins se marrent. Ou geignent.

Mathias rive les mains dans ses poches.

— Vous êtes tendu, c'est les vacances.

Le sourire de Louise s'efface. Il est toujours beau, Mathias. Effronté. Or un truc s'est invité sur ses traits. Une bêtise animale et raide.

— Tu me prends pour un con ?

— Honnêtement, ça ne vous exciterait pas ? Un flamenco avec moi ?

— Mathias...

Il adresse un signe à Louise, elle reste immobile. Ensuite, il se balance sur ses pieds, des talons aux pointes, tandis que l'homme contourne sa table et le rejoint. Louise réalise qu'elle transpire, colle des aisselles, de l'envers des genoux. C'est parce qu'elle ne bouge plus. C'est le vent océanique. La sensation subite d'avoir froid, et la tentation de rentrer.

— Un flamenco ? J'ai une bobine de pédé ?

Mathias se pince les lèvres, feint une intense réflexion. Il plaque les paumes de chaque côté du visage de l'homme et l'embrasse. Effarement, puis la réaction de l'homme est catégorique. Un coup sur la pommette, le deuxième dans la mâchoire.

Du sang tache le sol, plusieurs femmes crient.

Mathias a titubé, un mètre ou deux. Contusions sur le nez, la bouche, rougeoyantes, bientôt brodées d'hématomes. Pourtant, Mathias rit, ses yeux exorbités. Et il charge. C'est dépareillé, pouacre. Loin des accrochages de cinéma. Il y a l'haleine par giclées, les phalanges molles. Les râles de la chair. Un serveur et le patron séparent les adversaires.

Louise trébuche, comptoir, elle règle la note.

Sous l'œil multiple de l'assemblée.

Ça devrait lui flanquer le tournis, mais son mental est aux prises avec un afflux compact. Orgueil, rancune, colère. Envie magistrale de baiser. Pas exactement de baiser. De mordre, de se frotter entre les bras. S'enrober du tee-shirt Nirvana, boire la peau. Elle quitte la brasserie. Mathias chancelle dans une rue perpendiculaire, clope au bec, il cherche son briquet. L'obscurité s'est allongée sur Saint-Jean-de-Luz, discrète, personne ne s'en est aperçu.

— Attends-moi.

Louise le course, il ne ralentit pas.

— Pourquoi tu ne m'as pas avoué que t'étais débile ?

— Tu ne me l'as pas demandé.

Mathias crache, écume rouge brique. Louise lui tient le menton, assez rudement. Il est encore con de bagarre, ses gestes sont épais, elle doit s'adapter. Son nez saigne. Elle l'examine et devine son regard. Profondeur de bite. Mathias avance, elle recule. Il avance. Avance. Elle vacille, se retrouve acculée contre la devanture d'une boutique.

— J'ai rien à donner, moi. Qu'est-ce que tu veux ?

— Te déshabiller.

Il s'essuie d'un revers de poignet. Les tempes de Louise palpitent.

— J'ai des centaines de vergetures dégueulasses.

Mathias ne rit pas, l'air crisse dans son nez.

— J'ai plus l'âge des aventures estivales, d'accord ? Et c'est pas le moment, tu viens de te castagner...

— T'as la poitrine écarlate, ça sature ton décolleté. Sympa ta robe, d'ailleurs.

— Ta gueule.

Louise bloque sur le sang qui goutte là. Mathias fore. Si elle oblique, il suit le mouvement. Ses dents sont proches, son souffle rebondit dans les cheveux de Louise. Mathias ébauche un dernier pas, pose les bras sur le mur, comme des parenthèses autour d'elle.

— Admets. Juste ce soir.

— Je ne veux pas être triste.

— C'est pas triste, de se déshabiller.

Elle hisse les yeux, lourds sous les paupières, flous sous les cils.

La langue de Mathias est ferreuse. Après, ça se mélange. Le chemin jusqu'à la maison, jusqu'à la chambre. Les vêtements qui encombrent. Certains sentent la fougère, le vin, la transpiration ou la cigarette. Les paumes de Mathias, rances d'hémoglobine, entourent les côtes de Louise, en dessous des seins, ses pouces lui chatouillent les mamelons.

The Dead Weather, *60 Feet Tall*

OceanofPDF.com

Jenna soupire. Louise est assise sur les genoux d'un type à la tronche esquintée, bleu marine. Par intermittence, il lui lance des tomates cerises dans la bouche, rate, gazouille.

— Je les ai achetées pour qu'on les mange.

— Désolé, Jenna. C'est ça, c'est Jenna ?

— Ouais. Toi, c'est bien Rocky Balboa ?

Mathias pouffe, son rictus se transforme en grimace. La coupure sur sa lèvre s'est élargie. Il affiche cette beauté abîmée, rompue. Jenna pardonne.

— On y va ?

Rose se sert une troisième bière.

— Valentin ne va plus tarder.

L'alcool fourmille, Rose n'a avalé que deux cuillères de céréales depuis ce matin. Revoir Valentin l'angoisse. Comment se comporte-t-on avec un ami qu'on fait régulièrement éjaculer ? L'image du pétale de bite lui oppresse le ventre. On frappe à la porte.

— J'y vais.

Elle défroisse sa robe, celle en mousseline.

— Bonjour, mon papillon.

Valentin l’embrasse sur le menton, elle énumère. Cheveux gominés sous la capuche du sweat, ouvert en grand sur le torse nu, slim déchiré aux genoux, Doc Martens. Elle se sent fière. Et mélancolique. Valentin n’est pas à elle. Il est ardu de jouir de ce qu’on ne possède pas.

— Bon, on y va ?

Jenna s’empare de la glacière, se poste devant le seuil. Pas l’habitude de composer, de poireauter, ni de participer aux discussions “on s’occupe à quoi cette aprèm ?”, rebutantes et sans fin. Le programme a été élaboré en vingt minutes, vingt minutes agrémentées de bières qui les ont enlisés. Plage, puis spectacle pyrotechnique sur la place Louis-XIV.

— Magnez-vous, il est 17 heures.

— Du calme, Jenna.

Louise savoure sa phrase. Du calme.

Un tel foutage de gueule, venant d’elle. Tant pis. Louise est ivre de cette phrase, sa phrase. Du calme. Une demi-heure plus tard, elle est lovée contre Mathias, cajole solennellement ses avant-bras dorés, ses cheveux, ses cernes. Chaque détail l’émeut. Chaque grain de beauté est à sa place. C’est la bière et l’ocytocine. C’est magnifique. Mathias sourit, paisible, lui verse du sable sur la peau. Paillettes de coquillage. Jenna s’éloigne d’eux, s’installe à côté de Rose. Ça y est, elle est bourrée. Ce déclic aigu de l’alcool où la cervelle grince, claque, se fissure. Impossible de partager le milliard de pensées avec les autres. Avec du papier, à la limite. Elle n’en a pas, son téléphone n’a plus de batterie. Ne reste qu’à la fermer. Écouter de la musique.

— Rose, t’as de la musique sur ton portable ?

Rose bat des cils, recule son chapeau de paille. Elle était en train de s’endormir. Lente, elle tend le bras vers son tote bag, sélectionne *Sunny Afternoon*, des Kinks. Valentin pose l’index et le majeur à l’orée de sa colonne vertébrale, ses doigts gambadent, amadouent ses omoplates.

— Il est cool, ce son.

— Grave.

Rose s'étale, jambes repliées. Elle cale un mollet sur son genou, agite le pied en rythme. Peu à peu, elle le dirige vers Jenna. Au début, Jenna l'ignore. Puis un sourire démange. C'est graduel, presque invisible. Au bout de dix secondes, elle lui attrape les orteils.

— Arrête tes conneries.

Louise remue, sans briser le contact entre son dos et le torse de Mathias. Elle fusionne ses coudes aux cuisses de son amant, inspire, gourmande, jette ses yeux sur l'eau, sur les cheveux détachés des adolescentes, sur les torsos gris, vestiges des *sixties*. Louise observe les enfants, ces minuscules enfants construisant des châteaux de sable. Si loin des angoisses. Elle voudrait leur hurler qu'elle les adore. Que c'est égoïste de sa part : fabuler qu'elle est la seule à souffrir. Ils souffrent aussi, eux ; ça ne la console pas vraiment. Louise croise des regards, s'enroule plus étroitement à Mathias. Ils auraient pu paresser sous les draps, faire l'amour aux vertiges. Mais elle avait besoin de l'exhiber. Que le monde sache. Mathias lui caresse la joue. Ses doigts sentent le tabac, les sécrétions vaginales.

— On va se baigner ?

Plusieurs minutes sont nécessaires. Tous s'époussettent les jambes, progressent en direction de l'écume qui dentelle le sable. Chacun à sa propre cadence. Enfin, ils fendent les vagues.

Rose est à la traîne.

L'eau décuple les odeurs, elle s'amuse à identifier les parfums. Celui de Jenna, c'est un bouquet de fleurs blanches, capiteuses. Du jasmin, une tubéreuse ronde et lactée, l'ensemble soutenu par un sillage résineux. Louise porte une fragrance acidulée qui mêle mimosa, fruits rouges et

praline. Ça se marie au parfum de Mathias, vétiver, notes boisées et mousse de chêne. Valentin, maintenant. Départ aquatique, cœur de chèvrefeuille, de menthe, poivre.

Au réveil, Rose a pleuré. Une crise de larmes capricieuse, quarante minutes. Donc Rose a quasi jeûné. Si elle est svelte, on la sauvera. Si elle est svelte, on se lamentera sur sa dépouille. C'est ainsi dans les contes. Une photo envahit son esprit. Le cadavre d'Evelyn Francis McHale. Le 1^{er} mai 1947, Evelyn s'est tuée à vingt-trois ans, en se précipitant du 86^e étage de l'Empire State Building. Elle s'est écrasée sur une limousine, le visage intact et placide. Le "plus beau des suicides", selon le magazine *Life*. Flash de vermines, des victimes de Jack l'Éventreur dans un vieux livre. Odeur de pourri, de naphthaline, chants d'asticots. Est-ce beau, la mort ?

Sa première obsession à ce sujet, Rose l'avait eue devant la télé.

Une émission où un scientifique expliquait qu'à partir de vingt-six ans, il y avait dans l'organisme plus de cellules détruites que créées. En d'autres termes, on mourait. Rose était ado. Elle portait sa jupe gothique à froufrous. Quand tous dormaient, elle fumerait deux cigarettes à la fenêtre de sa chambre. Ou trois, quelle importance ? Les yeux cousus au ciel, elle s'interrogerait. Que faire, jusqu'à vingt-six ans. Aimer ? Travailler ? Voyager ? Abdiquer sur-le-champ ? Le corps abandonné contre la nuit, la peau léchée de lune, elle se trouverait lascive. Peut-être que c'était ça, vivre. Être infatuée d'idées bizarres, sensuelles. Ce jour-là, Domitille était assise sur le canapé. Elle se papouillait les cheveux, renfoncée dans les coussins, pas dérangée par les propos du scientifique. Sûrement en train de réfléchir à demain, ses études, ses fringues, tel ou tel professeur. Des trucs à la con. Rose n'avait pu s'empêcher de mépriser sa sœur. Puis de culpabiliser. Elle l'avait fixée, auguste, boursouflée d'elle-même.

— T'as l'air d'un corbeau, Rose. À quoi tu rêvasses ?

Le vin et le soleil l'étourdissent, l'eau contrarie ses chevilles. Valentin trotte vers elle. Rose accuse une chute de tension. Instantanément, il lui glisse une main sur les lombaires. Elle y décèle un signe, l'enlace. Front contre clavicule, rassurant.

— Tu me désires, Valentin ?

— Oui.

— Explique-moi avec ta peau.

Valentin sait, jamais d'orgasme. Il essaie d'y remédier, sans lui mettre la pression.

— Que je t'explique quoi ?

— Pourquoi les gens se courent après.

C'est bon d'être là.

Rose n'a presque plus mal au sexe : elle a appliqué de l'huile de coco sur les éraflures. Ça soigne, ça protège de l'eau de mer. Rose pourrait s'assoupir, tout à l'heure, jusqu'au déclin du soleil. Se baigner encore. L'eau devenue noire reflétera les étoiles. Ensuite, sa tribu et elle se rendront place Louis-XIV, pour le *Toro de fuego*. C'est traditionnel, ici, à Saint-Jean. Un autochtone court autour du kiosque, entre les vacanciers, avec sur le dos un taureau en bois dont jaillissent des feux d'artifice. S'ensuivent des batailles de confettis qui noient la place sous les rires. Rose chérira chaque seconde.

Elle pleurera ; les ténèbres épongeront ; le sweat de Valentin épongera.

Trop épuisée, Rose n'écouterà pas le message vocal de sa mère.

Celui annonçant l'arrivée de la famille, le lendemain.

The Kinks, *Sunny Afternoon*

Rose émerge. Louise est allongée à sa droite. Étendue sur le ventre, Jenna émet des ronflements de chiot. Hier, elles se sont couchées ensemble, sur le canapé. Rose bâille, s’extirpe des coussins. Elle est nue sous le sweat de Valentin. Le carrelage lui glace la voûte des pieds. Soudain, elle s’étonne du poing qui martèle la porte. C’est sec et récidivant.

Rose va ouvrir, un soleil blanc lui crève les yeux.

— Maman.

Pas une question, un constat.

Rose imprime l’horrible vision, accepte. L’inéluctable se tient sur le seuil. Arthur et Chantal. Papa et maman. Rose dépersonnalise. Ils sont grotesques. Des étrangers. Si elle se voyait dans un miroir, elle ne se reconnaîtrait pas. Nausée de Sartre.

— Rose.

Elle convoque du sens, récite. Comme une poésie qu’elle aurait apprise à l’école. C’est papa, il a soixante ans le mois prochain. C’est maman, la femme qui t’a portée dans son ventre. Chantal. Rose se souvient des siestes, une chaleur terrible et une cabriole de tissu à carreaux : la robe de maman. Les draps, eux, étaient gris. Maman lisait des contes sordides, bordait Rose, affirmait que les petits qui ne dormaient pas grandissaient biscornus.

— Vous allez bien ?

Papa répond, elle n'entend pas. De lui, elle se rappelle le trouble dans le jardinet, devant l'abeille moribonde. L'insecte se frottait les ailes, les antennes. Père et fille s'étaient investis d'une mission sauvetage. Une cuillère d'eau déposée à ses pattes, du miel. Ils attendaient, espéraient. Rose avait lié les mains. Sainte Thérèse, pitié, que cette abeille... Arthur était accroupi, la jambe en forme de siège, il avait assis Rose sur son genou. L'abeille était morte. À l'aide d'une pelle bleue, celle de la plage, ils avaient creusé une tombe microscopique près des hortensias. Les jours suivants, Rose avait scruté l'endroit. Suspicion, curiosité. Elle y pense de plus en plus, à cette après-midi avec son père, réchauffement climatique, sixième extinction de masse, ça cloque sur les trottoirs, une abeille morte tous les dix mètres.

— Ton père et moi, on va faire des courses pour le repas de midi. Domitille et les enfants s'installent à l'hôtel. Ils nous rejoindront à l'heure du déjeuner.

— D'accord.

— Essayez d'être présentables.

Chantal illustre son injonction d'un geste en direction du canapé, où Jenna et Louise se sont réveillées, surprises et vaguement écœurées. Arthur les a remarquées aussi. Il les observe avec plus d'indulgence. Surtout Jenna, en culotte échancrée. Rose dépersonnalise toujours.

Sa sidération perdure et la trimballe, femme-poussière, jusqu'au repas.

Elle est en bout de table, face à une assiette de poulet basquaise. C'est drôle, depuis leur arrivée, les filles n'ont pas mangé à table. Soit sur le bar, soit sur le canapé. Jamais à table. C'est drôle. À sa gauche, Louise. Alignés par ordre chronologique, Chloé dix ans, Tim sept ans, Fleur quatre ans. À

sa droite, Jenna, agacée par les mimiques innocentes et les pressions-du-coude-excusez-moi de son père. Plus loin, Domitille. À l'autre extrémité, la matriarche.

— Alors, ce poulet ?

Personne ne se prononce, Domitille la ressert en vin.

— C'est super bon, maman.

Chantal sourit, trempe les lèvres dans l'alcool. Bec d'oiseau. Elle a perpétuellement l'air de goûter le vin, même au quatrième verre. D'une voix traînante, Louise article :

— La galerie d'art marche ?

Ce midi, Louise est fatiguée.

La plage d'hier, le manque de sommeil, le vin qu'elle sirote. Elle supporte les œillades des enfants sur ses ondulations en épis.

— Elle marche.

Chantal ne l'a pas regardée. Louise continue à la fixer. Elle a besoin de plusieurs secondes afin de saisir qu'elle n'ajoutera pas un mot. Arthur enchaîne :

— Et tes parents, Louise ? Comment ils vont ?

— Nickel, le centre équestre tourne.

Rose sectionne un morceau de poivron. Il lui brûle les papilles. Elle mord l'intérieur de ses joues au hasard. Il y a un craquement, puis cette saveur métallique qu'elle affectionne. Sa langue frémit dans sa bouche, effleure le point d'impact. Chantal se verse un énième verre.

— On connaît la famille de Louise. Souvent, l'été, on partait en vacances dans les Hautes-Alpes. Puisque Rose insistait systématiquement pour faire du poney, on a sympathisé. Et vous, Jenna ? Comment avez-vous rencontré notre fille ?

Jenna ôte les yeux de son assiette. Ça lui était adressé, la biographie. Elle inspecte Chantal. Son brushing blond acier, son chemisier bleu hôpital braillé dans le pantalon en lin, ses dents nacrées. Jeune, elle a dû être belle. La blonde au charme banquise, du genre qui s'ennuie malgré les voyages au soleil, les appartements qu'on achète et les enfants qui naissent. Sans doute s'est-elle desséchée à partir de vingt ans, alors la vie a accéléré. Il a fallu épouser un homme, se soulager de son malheur en le distribuant. Parfois divaguer, mentionner "avant", ou "Paris", avec cet air absorbé que chacun appréhende. Puis atterrir, percher des sourires déçus sur les gens autour. Ces gens qui l'obligent à être une mère, une épouse. Une médiocre.

— C'est Louise qui m'a présentée à votre fille. On était...

— Tim, arrête d'embêter ta sœur !

Jenna oblique vers Domitille. Trentenaire brune, quelconque, dont le corps amoché se dissimule sous une robe longue en coton noir. Une robe de funérailles. Jenna étudie ses impulsions indolentes, ses sourcils irréguliers. La peau de ses mains. Déshydratée, pas de duvet. Depuis les œufs mimosa, Domitille a déserté la table trois fois. Ils sont à moitié présents, ceux qui ont des gosses. Ils changent les couches, font roter, promènent. Le témoin de leur existence, c'est cette assiette à peine entamée, devant une chaise vide. Tous la guettent, admiratifs.

— Je vous ai coupée, Jenna.

— Pas de souci. Je disais, votre fille m'a rencontrée grâce à Louise. Sur mon lieu de travail.

— Qui est ?

— Un club de striptease.

Silence opaque, grignoté par le rire des gamins.

— Il paraît que ça exige une bonne condition physique.

Jenna sourit à Arthur. Il a chevroté ça d'une voix cloche, dans le but de la tirer du pétrin. Montrer qu'il est progressiste, de son côté. Donc, Jenna discute avec lui. Parce qu'il est OK, parce que ça emmerde Chantal.

Louise a terminé son assiette, elle est intriguée par les enfants.

La plus grande, Chloé, la toise. Son visage est lisse et mutin, deux pointes naissent sous son tee-shirt. Elle a les cheveux châtons, retenus par un serre-tête. Le garçon, Tim, ressemble à son grand-père en miniature. Iris bleu, bermuda, polo en coton piqué. Fleur entortille ses couettes du bout des doigts. Ils sont sertis d'ongles roses et rattachés à des paumes grasses.

— Ça se passe comment, l'école ?

Chloé feint de ne plus la voir. Tim lui tire la langue. Fleur est trop timide, elle enfouit son nez dans ses couettes, bave une bulle.

— Tu n'oses pas répondre, bichette ? Peut-être que ton frère va oser, lui ?

— Je parle pas aux filles. Elles puent le parfum et elles ont du sang dans la zigounette.

— Tim ! rouspète Domitille.

Louise pivote vers Chloé, sans s'hébéter. Elle se trouve très large, très mature. Elle n'a pas le choix : la tablée entière les espionne par-dessus le poulet basquaise.

— Toi, Chloé, ça te plaît l'école ? T'es en quelle classe ?

— En CM2. Ça craint. Heureusement que c'est fini.

— Pourquoi ça craint ?

— À la rentrée, je serai au collège. Plus avec les bébés du primaire.

— Et qu'est-ce que tu veux faire, quand tu seras grande ?

Jacques Martin. Ça y est, Louise regrette. Elle voudrait se casser de là, fumer une clope, récupérer sa vie. Mireille, Mathias, la mélisse. Bavarder avec les gosses a le don de rendre les problèmes minables. Seule, elle estimerait les siens lourds à loisir.

— Quand je serai grande, y aura des zombies.

Louise glousse, Chloé réajuste son serre-tête.

— C’est marrant. À ton âge, j’imaginai le futur en mode Marty McFly, pas *The Walking Dead*.

— Ils sont moches, les films de Marty McFly. Les effets spéciaux sont pourris.

— Et en admettant que le monde persiste, quel métier tu voudrais exercer ?

— Influenceuse.

— C’est-à-dire ?

— Avoir ma chaîne YouTube, développer mon TikTok.

— Tu vas leur partager quoi, à tes followers ?

— Je sais pas, plein de trucs. Des placements de produits.

— D’accord. Ta génération n’a carrément plus de contact avec la réalité... C’est le triomphe du virtuel, on a l’impression que si vous ne vous affichez pas constamment, vous allez mourir.

L’allocution de Louise est brillante, emplie de lucidité. Elle sollicite l’approbation des adultes, mais la tablée s’en fout. Louise est embourbée, les autres digèrent. Un bruit de fourchette griffe la riposte de Chloé.

— Ce discours de vieux...

— Chloé !

Domitille râle, peu convaincue. Automatisation rouillée, qui lui pompe ses dernières forces. Louise redevient spectatrice. Voilà, c’est plié, elle a perdu. Pas grave. Elle se flatte d’être là.

Rose masse ses tempes, regard furtif à sa mère.

Jointures blanchies, demi-sourire, limbes d’alcool. Chantal est morose. Il en a toujours été ainsi. Rose ne visualise pas ces scènes “l’ami Ricoré”, dont jouissent certaines familles. Chantal a généré des fêtes, des vacances, le *Toro de fuego*, des coups de soleil soignés au monoï, des batailles d’eau. Mais en permanence ce demi-sourire, pas davantage.

Oh, une bribe, avec Domitille : la télé diffusait un reportage sur la mort de Marilyn Monroe. Preuve que les gens beaux et blonds pouvaient être malheureux. Après ça, Rose avait surveillé les tubes de somnifères dans la table de chevet parentale, vérifié que le nombre ne baissait pas trop. Sinon quoi ? Rien. Juste, se préparer. Aujourd'hui, ça la bousillera. Cette possibilité que. Plus de demi-sourire, une cérémonie. Rose était coriace, enfant. Pas de dépersonnalisation, pas de cicatrices, libre de se nourrir. Oui, elle était plus âgée à cette période que maintenant.

Elle se redresse ; Domitille se ronge les ongles, disponible.

— Ça va, Dom ?

Langoureuse, sa sœur s'extrait de sa chaise, tanguant, s'accroupit à ses côtés. Domitille n'aime pas hausser la voix, si elle est loin, elle se déplace. Rose respecte cette délicatesse.

— Éreintée.

— Et Jean ? Il n'est pas là ?

— Des réunions, comme d'hab.

Rose considère ses deux nièces, son neveu. Léandre est content à l'idée d'être père. Il sera à la hauteur. Rose espère que Sabine souffrira. Épisiotomie, au minimum.

— À quoi tu penses, mon corbeau ?

— Ils sont mignons, tes petits.

— Tu dois te presser, si tu en veux. L'horloge biologique, ça va vite.

À un moment ou à un autre, Domitille inflige cette conversation à sa sœur. Celle de l'horloge biologique, du déclic, des changements cruciaux. Le sujet évolue. À douze ans, les règles, à quinze ans, la virginité. Depuis une décennie, il est question de bébés.

— Faudrait déjà un papa...

— Tu avais Léandre.

Chantal a élevé la voix, de manière à ce que l'assemblée se taise. Domitille frotte le dos de sa sœur. Chantal mesure son effet avant de conclure.

— Une après-midi à la plage, ça tente qui ?

Les trois enfants crient de joie. Louise décline, migraine factice, ne déconnons pas. Jenna refuse également, elle doit courir. Arthur déclare qu'il aurait besoin d'un jogging, lui aussi. Chantal tique, une fraction de seconde, Arthur consent à l'après-midi plage.

Ne reste que Rose.

— Je peux pas. J'ai rencontré quelqu'un, on a rendez-vous.

— Appelle-le et annule.

Valentin et Mathias sont partis en Espagne pour trois jours. Et même s'ils étaient là. Le parfum de Chantal se répand dans la pièce, implacable. *Poison*, de Dior, l'hymne aux sorcières des contes. Une odeur qu'on ne combat pas. Pas plus que le demi-sourire.

— Je vais l'appeler, t'as raison. Vous êtes là, ce serait dommage de ne pas en profiter.

— Après-midi plage, donc. Tu mettras un foulard sur tes cheveux, cette couleur est ridicule.

*

Dès que la vaisselle a été essuyée et la famille partie, Louise a fouiné dans les cosmétiques de Chantal, à l'étage. Elle s'est octroyé une douche. Contraste de son anatomie bronzée avec la faïence. C'est dans la douche qu'on assimile : la peau est cramée de mélanine, lacérée de deux seins phosphorescents, de traits sur l'aine qui agitent les sens. Ils poignent là, secrets, accessibles. Louise s'est badigeonnée de lait raffermissant hors de prix, a fermé les volets du salon et s'est allongée ici. Elle fainéante dans la

pénombre. Dehors, le décor et les gens grouillent, cuisent. Louise savoure la tranquillité tiède des objets, leur torpeur. Une lumière mordorée se fraye un chemin à travers les interstices des volets. Dans ces flèches de soleil ondule de la poussière qui froisse les meubles. Louise sue, pas beaucoup, l'odeur sucrée du lait flotte. Un courant d'air caresse son corps, fige l'humidité. Ça convoque Mathias, faire l'amour. L'absence est bénéfique. Lorsqu'il est là, Louise se sent dépassée. Son parfum, les orgasmes, son nombril. Il faut l'absence pour y songer à la dérobee, se remémorer certaines intonations, des images précises. Louise bascule sur le flanc, mains aux cuisses.

La porte glapit.

— Ah, Louise. Tu es encore là.

Chantal, en paréo si blanc qu'il calcine le nerf optique. De ces femmes impeccables, n'enfilant un pyjama que la nuit. Le poulx de Louise est débridé, la pulpe de ses doigts mouillée.

— Chantal. Vous êtes de retour ?

— Oui, trop de touristes. Tu m'aides à éplucher des légumes ? Ça t'occupera.

— Bien sûr, une minute.

Louise se hâte vers l'escalier. Foutue non-rampe. Les pupilles de Chantal pèsent une tonne sur sa culotte, ses épaules. Elle sait pour l'anxiété, Rose le lui a confié, or Chantal doit évaluer que les anxieux et les dépressifs sont des parasites qui s'ignorent. Louise se réfugie dans la chambre rose. Si c'est trop dur, elle prétextera qu'elle se sent malade, rapport à la canicule. C'est pratique, les excuses universelles. La chaleur me plombe, pas de justifications supplémentaires. Louise cherche ses Xanax, secoue les draps, renverse sa trousse sur la moquette. Son portable sonne. Elle souffle sur la mèche de cheveux qui lui barre le visage, décroche, s'assoit en tailleur, enroule la mèche à son majeur. Gamine.

— Mathias ?

— Ça va ?

— Ouais. Enfin, non. Tu me manques. Les parents de Rose ont débarqué, c'est des oufs. Tu me manques et j'ai perdu mes Xanax. Je t'ai dit que tu me manquais ?

— Ah ouais, galère les parents. Soyez fortes. Je peux pas rester, je t'appelais pour que tu saches. Je rêve à toi. Et à ton tee-shirt des Strokes.

— Je le porte, là.

— Je me doute. Je suppose que t'as une culotte, mais pas de soutif ?

— C'est ça.

— Bordel, ça va être long jusqu'à mercredi. Sinon, cherche pas tes cachets, je les ai vidés dans les chiottes. Je t'embrasse.

Louise écoute la tonalité, se plaque un oreiller contre la bouche.

Vagissement de bête qui meurt.

Jenna est assise sur les marches du kiosque, au milieu de la place. Elle a visité la maison Louis XIV, monument du ^{xvii}^e siècle où a vécu le Roi-Soleil. Une jeune d'une vingtaine d'années a mené la visite pour elle, trois couples de retraités et deux enfants qui auraient préféré jouer à la plage. Jenna a eu du mal à écouter. Elle observait les vieux, leur façon souffreteuse de s'essuyer le front ou de gravir les escaliers. Puis, il y a eu la chambre royale avec ses mannequins de cire flippants. Dans ce lit, Louis XIV avait défloré l'infante d'Espagne devant témoins.

Jenna s'ébroue. Chahutées par le vent, ses boucles collent à ses lèvres. D'ici, on aperçoit le départ des rues piétonnes de Saint-Jean-de-Luz. Des *etxe*, des boutiques, des terrasses de café. Le soleil est imposant, cogne sur les épaules, les crânes. Des nuages épars amortissent çà et là. Jenna crispe les doigts sur son sac, enfonce une main dans le cuir, la retire aussitôt. La fermeture éclair a brûlé sa peau. Deuxième tentative. La pulpe de son index heurte le papier kraft. À l'intérieur, une carte postale basique, kaléidoscope des plus beaux panoramas du coin. C'étaient les paysages ou des chatons. Ou des images de nanas en bikini taille haute, les mêmes depuis trois décennies. Jenna attrape son stylo dans une poche latérale. On ne sait jamais trop quoi écrire au dos de ces images. L'adresse, elle commence par

l'adresse. Il faudrait des nouvelles, des mots tendres, des anecdotes. L'assurance de se retrouver un peu bronzés, un peu apaisés. Conneries. Son stylo demeure statique.

Sous les jambes de Jenna, la roche est chaude et l'égratigne. Elle écarte légèrement les cuisses. Une brise les lui caresse, rafraîchit sa culotte. À une terrasse de bar, un type la mate. Entre deux âges, pas moche, pas beau. Sympa. Pareil que ses clients, facile à séduire. Et généreux, afin de compenser l'allure moyenne. Le genre d'homme pacifique au quotidien, sans trop de conversation, sans trop d'ambition, qui complimente sa meuf en rentrant du bureau et l'emmène en vacances. Jenna se demande si elle s'épanouirait à son bras. Peut-être ne s'ennuierait-elle pas. Le type incline la tête après lui avoir souri. Cinq ans de bonheur douxereux. Elle ralentirait la coke, arrêterait le striptease. Plus que les cours à l'école, respectable et diurne. Jenna en voudrait à son amoureux d'être pacifique. Désespérément pacifique. Donc elle le tromperait, mais pour des femmes, ce serait exotique. Le couple moderne qu'ils formeraient. Deux filles, trois, quarante. Jenna culpabiliserait au début, s'habituerait. Elle accoucherait d'un bébé, mincirait vite ; l'avantage des statures athlétiques. Bientôt, elle détesterait le ronron des jours, les biberons, cette tronche pacifique. Les inconvénients de l'amour étroit.

Ces choses finissent à l'hôpital, sous un brouhaha de tuyaux.

Jenna resserre les cuisses.

*

Le téléphone de Louise vibre. Elle cille devant l'écran. Mathias. Son cœur trémule, ses doigts appuient sur l'icône rouge. À cause de lui, elle est emmurée dans la chambre rose. Inconcevable de sortir, de croiser les parents de Rose ou quiconque. Une épreuve d'aller aux chiottes. La nausée

est féroce, les muscles pétrifiés. Braises aux neurones au moindre geste. Et les pensées. Louise patauge, se noie dans leur flux. Quand elle bossait, ça faisait diversion. J'ai rendez-vous avec untel. Tenir jusqu'à 17 heures. Ne pas flancher. Maintenant, l'angoisse est nue, sans objet. Encore plus accablante. Alors jaillissent les désagréments physiques. Démangeaisons, écorchures, insomnies, migraines. Le biologique décline. Le psy avait expliqué, et même, pas besoin de dix ans d'études, ça s'appelle "somatiser", l'organisme se défend, allège le mal-être en le fixant sur un endroit tangible. Louise se gava de plantes, de compléments alimentaires, de médicaments sans ordonnance. Quel deuil, le souvenir de se coucher à 4 heures du matin, baiser sauvage, ingurgiter de la pizza au café. Aujourd'hui on surveille, on panse, on se méfie. Méditation, voix guimauves et xylophone, ton corps est un temple, chéris-le. Faux. Le corps de Louise se moque de ses précautions. Il se vaporise et punit. Chaque maladie est une trahison dont elle ne revient jamais. La première cystite, le premier abcès dentaire, la première sinusite. Une fois qu'elle connaît le champ lexical des symptômes, épineux de ne pas traquer la rechute. Mathias prétend qu'elle doit accepter. Foutaises. La santé, c'est l'anomalie entre deux crises. Deux saloperies. Mathias est un enculé de sa race. Louise réfléchit. Les idées ressemblent à des plaies, c'est purulent, ça s'emboutit sans logique. Qu'est-ce qu'il se passe ? Objectivement ? Il se passe les croûtes dans les cheveux à force de gratter, l'avenir gouffre-gueule prêt à l'avaler, trouble anxieux généralisé avec agoraphobie, le chômage au retour, colopathie, l'argent, le loyer, trouble anxieux généralisé avec agoraphobie, comment s'en sortir, Mireille, solde négatif à la banque, elle est loin, si loin de chez elle, incapable de conduire, de se rapatrier, incapable de foutre son cul dans un putain de train, paralysée, à mille bornes de chez elle où rien ne l'attend à part trouble anxieux généralisé avec agoraphobie.

Louise sursaute, tend l'oreille.

Bruits sourds en provenance du rez-de-chaussée. Elle bloque sa respiration, se met debout. Éblouissements. Elle emprunte l'escalier, de plus en plus liquide au fil des marches. Louise capitule, s'avachit sur la dernière. Graduellement se dispersent les clous noirs de son champ de vision. Là, elle capte. Rose. Rose et son yoga vinyasa. Depuis son portable retentit la chanson *Mad About You*, du groupe Hooverphonic.

Louise cale sa respiration sur celle de Rose, admire l'enchaînement des postures. Son souffle est strident, ses mouvements gracieux, géométriques. Les fesses de Rose ont l'air de pommes qui s'incurvent vers ses hanches. Ses cheveux caressent les creux, les courbes, les deux fossettes de la chute de reins et le shorty en dentelle. Sous la peau veloutée saillent les os, saillent les sillons autour des muscles. Des veines bleues découpent la chair. Une jambe s'élève vers le plafond, stoppe, se rabat. Le bassin plonge, la poitrine remonte, cabre, puis se replie autour des mollets. Un corps sublime quand il se met en action. Un corps qui empeste le martyr. Rose veut le fatiguer, le tordre, le distendre jusqu'à la rupture. Louise se souvient de lui avoir proposé de courir ensemble, un dimanche. Rose s'était réveillée à 6 heures. Elle avait sprinté, à jeun, recherché les vomissements. Conclusion du rituel : un litre de thé trop infusé.

Louise se soulève, lambine, ose une main sur l'avant-bras de son amie. L'expression de Rose, au moment d'ouvrir les yeux, est abominable.

Énergie brute et effroi.

— Louise ? Ça va ?

— Ouais, et toi ?

— Ça va.

Les deux femmes se jaugent, sourient, appuient le mensonge. S'invite la tendresse ensuite, car elles localisent une douleur jumelle chez l'autre.

— Ta mère est...

— Ils sont partis. Shopping. On est tranquilles.

— OK. Tu devrais décompresser. Un tour à la plage ?
— Tu viens ? Jenna est allée écrire.
— Je peux pas. J'ai mal au ventre. Et des irritations au cuir chevelu.
C'est si peu tragique, ainsi présenté. Rose soupire.
— Valentin n'est pas là non plus. J'ai textoté Vasco, pas de news.
— Je crois qu'il ne se manifesterà plus, lui.
— Pourquoi ?
— Il ne kiffe pas les relations sérieuses, à mon avis.
— Moi non plus. Ça n'empêche pas de se fréquenter.
Louise n'a pas le courage de contredire Rose.
— Va te ressourcer, les miches dans l'océan.
— J'avoue, je tourne en rond ici.

Rose saisit son MP3, ses lunettes de soleil en forme de cœur, une serviette de plage qui traîne. Le visage moite, en sous-vêtements. Elle enroule la serviette autour de ses hanches.

— À plus tard.

Rose quitte la maison, allume son MP3. Lecture aléatoire. Fou, le pouvoir de la musique. D'une chanson à la suivante, Rose est altière, furie, désinvolte, consolée. Elle les voit, ces multiples versions d'elle-même. Elle les voit s'alterner dans son ombre, par terre. Ce matin, ce sera Lana Del Rey. *Ride*, en boucle. Une note de suicide, cette chanson. Rose ne comprend pas ce qui lui arrive. Elle s'est affamée, quadrillé la peau, assommée au sport. Or le volcan gronde, lave et magma, ça brûle-brûle-brûle. La solution serait d'entreprendre, d'agir. Puissamment. S'acheter un parfum, une robe ou un roman. Rose pourrait chasser ce type. Du significatif. Du grave. Elle pénètre dans les halles, gigantesque marché de produits régionaux. Envie de goûter, de palper. Les savons, le piment, les perles, le jambon, les étoffes, le fromage, les coquillages, les fruits confits, le nougat espagnol. Envie de pleurer parce que c'est suave. Parce qu'elle va crever. Elle hait tout le

monde. Les enfants braillards, si stupidement heureux. Les ados, déjà cassés aux anxiolytiques. Arrêtez de souffrir à tue-tête. Rose hait ces femmes la maudissant d'être belle, ces hommes qui la baiseraient bien malgré la maigreur. Elle hait la tonne de vieux. Salauds de boomers, coupables de surpopulation-climat-apocalypse, c'est facile de mépriser les générations qui succèdent lorsqu'on s'est empiffré au point de saccager une planète, lorsque ceux d'après quémangent, évoluent dans vos miettes et votre merde.

On la bouscule ; désir violent d'esquinter.

Puis Rose pose les yeux sur un sourire ou une silhouette accidentée. Des larmes mouillent ses lunettes. Marche, chiale. Elle aimerait buter certaines personnes, les embrasser. Elle voudrait courir, s'isoler. Se dissoudre dans la foule, disparaître.

Mourir. Exploder. Vivre.

Rose a trop chaud, elle sort des halles. Les rayons du soleil flambent ses joues, une brise chargée de sable les fouette. Elle rejoint la plage, déplie sa serviette, s'effondre. Tiens, elle avait cessé de pleurer, elle s'en rend compte à l'instant où ça récidive. Rose ferme les paupières. Vision orange. Arrête de souffrir à tue-tête. Elle enfouit les mains dans le sable, poignées de grains. Le vent se dresse, solide, déplace des nuages compacts qui briment la lumière.

Une averse déchiquette le ciel, dépeuple la plage.

Rose sanglote, ça agite sa poitrine. Deux ou trois personnes l'étudient, se détournent. Ils doivent la prendre pour une folle. Si loin de la poupée de porcelaine qu'elle s'évertue à être. Ils ne savent pas, ces fils de pute. Ils ne savent pas les bains à la fleur d'oranger, jouer du piano et aimer Musset. Personne ne sait. On constate une anorexique, bardée de cicatrices.

Rose défie son public.

La plupart rangent leurs sacs. Sauf un vieillard rouge tomate, avec une bouse de crème solaire sur le nez. Rose lui adresse un doigt d'honneur. Le type se boursoufle, coq bouffi, jambes grêles, difficilement mises en branle, branler ça, mon Dieu, les relents, les bouloches de peau, et il râle pépé, que c'est pas croyable de se comporter pareil. Va te faire.

Rose ouvre les épaules, respire l'odeur végétale et charnelle de la pluie. Qui se calme ; gouttes pudiques.

Cet autre homme ne l'a pas lâchée du regard.

Au-dessus d'un visage fin, de nombreuses boucles blondes assorties à la barbiche. Son corps est hâlé. Rose devine que sous le short de bain, l'épiderme doit être translucide. Elle fronce les sourcils, lui, il donne un coup de crayon aux pages du cahier sur ses cuisses. Rose se lève, avance à sa rencontre. Submergée. Qu'est-ce qu'elle fout. Trop tard, elle échoue à sa hauteur, poings sur la taille. Rose pense à Musset. Aux asticots, un jour prochain.

— Vous voulez ma photo ?

Répartie de collégienne.

Elle y est, au collège, ado attardée, une revanche en jachère, la solitude de la chambre rose à colmater. On passe sa vie d'adulte à colmater.

— Pas besoin. Je fais votre portrait.

Ses yeux sont bleus. Il a un accent, probablement hollandais ou allemand. Les sonorités sont râpeuses. Rose se radoucit, frotte ses bras. C'est une gentille. Le doigt d'honneur au pépé, c'était beaucoup. Lui, elle ne peut pas. Il est séduisant. L'effet ramollissant d'une jolie carnation, ou d'une boucle de travers. Rose s'assoit en tailleur.

— Tu me montres ?

— Quand j'aurai fini.

Elle attrape la cigarette roulée, au coin de sa bouche. Il ne s'offusque pas, crayonne en souriant. Le tissu de ses fringues exhale des arômes de savon de Marseille.

— Y a des peintres, sur la place Louis-XIV. Ils vendent leurs toiles. Ça pourrait t'intéresser.

— Pourquoi pas.

— Tu t'appelles comment ?

— Irvin.

Rose toussote, avale sa salive en grumeaux, recrache des volutes blanches à la saveur capiteuse. Mélange d'herbe coupée et de grenier moisi. Des années qu'elle n'avait pas fumé de beuh. Rose tire une deuxième latte, rend son joint à Irvin.

— Moi, c'est Rose. Comme dans *Titanic*.

Irvin dessine, signe cosmique, Jack Dawson. Rose épie le ciel, les cumulus. La mer et son écume pastichent leurs arabesques. Ça clapote dans son esprit. Des remarques, des bêtises.

— J'ai fini.

Irvin lui présente son cahier, elle l'examine. Portrait d'une fille aux cheveux méduse, qui fixe l'horizon. Sa bouche est asymétrique, la lèvre supérieure plus pulpeuse. Rose sent ses yeux gonfler. Ils deviennent poisseux, tiraillent.

— C'est mignon.

— On se balade ?

— OK.

Pendant qu'Irvin range ses affaires, Rose récupère son MP3, sa serviette. Puis elle emboîte le pas à Irvin, bercée par son parfum. Un jus piquant, vert. Des feuilles de tomate, une pointe de lavande, l'aigreur de la transpiration et du savon de Marseille. Rose épluche les pages du cahier. La blancheur du papier est agressive. Traits de crayon, de stylo parfois. Irvin a croqué des

femmes, des animaux, la mer, ses alentours. Le cahier sent la crème solaire, la cigarette. Les minutes et les rues se relayent. À l'entrée d'un camping, Rose s'arrache au cahier, suit Irvin le long d'un chemin arboré, jusqu'à un emplacement à l'écart.

— Mon camion !

Là trône un gigantesque objet blanc, similaire à un iceberg. Irvin l'invite à l'intérieur, lui propose une tasse de thé. Gingembre et beuh. Il a acheté son véhicule d'occasion, il l'a retapé et s'est embarqué dans un tour du monde en solo. L'espace est bouffé par un voile de fumée. Rose sirote son thé, écoute les récits de voyage. Elle ne répond pas souvent, remue la tête, s'enlise dans l'iris bleu. Chaque contracture musculaire paraît en ébullition, Irvin a de la sueur sous les narines. Le camion devient bulles, spirales. Rose s'agrippe à sa tasse, se félicite de ne pas chavirer. Irvin a changé de sujet : le yoga.

— J'en ai fait ce matin.

Elle s'entend en échos. Irvin déclare que la position du "chien tête en bas" l'aiderait à canaliser sa colère. Chelou qu'on puisse la juger colérique. Rose réalise : personne ne sait où elle est. Ni ses amies, ni sa salope de mère, ni Léandre. Elle est à l'abri, dans le camion de Jack Dawson, elle aplatit le dos, pousse les talons dans le sol. Un parfait "chien tête en bas".

Rose est libre, cette pensée l'excite.

— Irvin. Je ne veux plus faire de yoga. Je veux faire l'amour.

L'étranger termine son thé, tandis que Rose retire ses sous-vêtements. Les doigts d'Irvin sont des billes. Sous le short, la peau est effectivement translucide. La verge large et courbe, avec un gland violacé. Rose n'est ni timide ni indécise ; elle chevauche Irvin. Il gémit, l'enlace. Position affectueuse, qui limite la vitesse. Tant mieux, ils font du sexe circulaire, onduleux. Rose n'éprouve pas de plaisir mais elle simule. Ne pas vexer Jack Dawson. Il l'embrasse. Sur les lèvres, les joues, le front. Au moment

de son départ, il lui offre le portrait. Rose ignore si elle le gardera. En tout cas, elle décide qu'elle ne mentionnera jamais Irvin. À qui que ce soit. Cet homme et cette journée lui appartiennent.

Hooverphonic, *Mad About You*

Lana Del Rey, *Ride*

OceanofPDF.com

— Allô, ma brioche ?

— Coucou, maman.

— Attends. Non, ce poney ne travaille pas cette aprèm, ramenez-le au pré. Excuse-moi. Ils sont pas dégourdis, les stagiaires, cette année. Bref. Ton stress, ça s'arrange ?

— Moyen.

— Toujours rapport au journal ?

— Oui, rapport au journal. Ça s'est pas réglé en mode miracle.

— T'es en vacances, profite de Saint-Jean.

— Ce ne sont pas des vacances, c'est un burn-out glauque.

— Y a pire destination pour un burn-out. Qu'est-ce que tu ressens ?

— Que je suis une loque. J'ai l'impression de ne servir à rien. D'être barge.

— Ça va s'atténuer. D'ailleurs, c'est qu'un boulot. Ta vie ne se résume pas à ça.

— Mouais.

— Ma brioche... Y a pas de mal à ralentir. Ou à déprimer. Si ça ne se produisait jamais, on ne se rendrait pas compte qu'on est heureux, les autres jours.

— Hmm. Bon, je te laisse.

— OK. On se rappelle ce soir ?

— D'accord.

— Je t'aime, ma brioche.

— À plus tard.

Des sons.

Louise se ramasse sur elle-même, glisse les genoux sous son tee-shirt. Une personne à la porte. Qui c'est, bordel. Louise serre les paupières. Pitié, le coma, ne plus être dérangée, conviée à l'angoisse par les humains, le langage ou la pensée. Ça la réveille de nuit, maintenant. Louise écoute, reste immobile. L'intrus va se lasser, déguerpir.

Soudain, une apostrophe.

— Louise, t'es là ?

Mathias.

Louise affronte la nausée, se rue vers l'escalier. Trop tard, il est entré et l'a vue. Elle frissonne. Ventre, pieds, cuticules. Un vertige la décentre, Louise chute de son axe sans tomber véritablement. C'est ça, l'angoisse. Un éboulement ne trouvant pas de point d'impact.

— Barre-toi.

Mathias décrit de vives enjambées dans sa direction, lui attrape les mains. Une croûte s'est formée sur sa lèvre. Ses cernes se sont allongés, vert pomme. Les couleurs s'enchevêtrent, le bleu des iris, le rose des gencives. Elle avait oublié, ses yeux sont globuleux. Ça la soulage. Ce n'est que ça, Mathias, des yeux de grenouille sous de longs cils de fille. Ça la soulage et ça la meurtrit. Vanité des soupirs. Louise se dégage, lui assène une claque sur l'épaule.

— T'as pas entendu ? Barre-toi.

Louise dévie son regard, pareil que le soir du Majestic. Cette fois, dans le but de ne pas sangloter. Elle identifie un soubresaut chez lui.

— Quoi, tu ne veux plus de moi parce que j'ai jeté tes cachets ?

— La ferme.

Louise hausse le ton.

— T'avais pas le droit. T'as aucun droit sur moi, connard.

— Si c'était à refaire, je le referais. Tant pis si tu me détestes.

La bouche de Mathias est à portée. Question de centimètres. Sa pomme d'Adam roule dans sa gorge, ses mains sont enfoncées dans les poches d'un jean déchiré.

— T'es un mec qu'a tout compris, toi. Tout. Trente piges et déjà mille vies. Elles émergent de là, tes leçons de bouddhiste ?

— Louise, s'il te plaît.

— Tu m'emmerdes. Une seconde après l'autre, accepte tes angoisses, elles font partie de toi. T'as cru que t'allais me sauver ? Depuis ton acte héroïque, juste respirer me bute.

Facile de balancer de grandes phrases, Louise les a ruminées.

— Louise, t'es ta prisonnière.

— Ta gueule ! Tu débarques et tu m'expliques ce que je vis ? Tu me connais pas. Je te distrais. T'es qu'un pauvre dépressif. Tu cognes des mecs et tu zappes, tu joues le chevalier et tu baisses pour la même raison.

Mathias s'ébouriffe les cheveux, se force à sourire. En filigrane, Louise détecte les mutilations. C'est elle, l'instigatrice de ça. Elle qui abîme.

— OK, t'es en colère. Mais ne me crache pas dessus.

Il brandit l'index, Louise avance afin qu'il vire sa putain de main, elle avance plus près, jusqu'au parfum d'écorce.

— Tu mériterais que je te casse la gueule.

— Tu souffres ? T'as envie de m'en coller une ? Vas-y, je l'ai mérité. Par contre, tu n'utilises pas ma dépression.

Elle tremble, Mathias sourit.

— Allez, frappe, Louise. Bordel, frappe !

Électrisée par l'éclat de voix, Louise ferme le poing, l'envoie contre la tempe de Mathias. Il ploie sous le choc, avant de se retourner vers elle.

— T'es folle ou quoi ?

— T'as hurlé...

— C'est bon, t'es défoulée ?

— Non.

Louise s'étonne de glousser. Sur la peau de Mathias s'étale une rougeur.

— Pourquoi tu me fous pas la paix, Mathias ?

Les jambes de Louise se dérobent, elle s'affale par terre. Mathias s'accroupit à sa hauteur, en grimaçant. Il se masse la tempe, elle glousse à nouveau. Douleur pulsatile aux phalanges, Louise en est curieuse.

— Premier uppercut de ma life.

— Ravi de t'avoir dépucelée.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Si tu t'habilles, on se promène ? Y a sûrement un oiseau en galère, quelque part.

— Je voulais dire...

— Je sais ce que tu voulais dire. Je te répondrais bien qu'on va s'adapter, mais je risque de m'en reprendre une. Alors on va marcher, d'accord ?

Autour d'une piscine à l'eau bleue, façon colorant alimentaire, des femmes sont étendues sur des transats, combattent le soleil à l'aide de chapeaux, de lunettes, d'écran total. Renfrognés, leurs maris feuilletent le journal en se léchant l'index. Une poignée d'enfants serpentent, s'asseyent au bord de l'onde. Parmi eux, Chloé. Elle trempe les orteils dans la piscine, étudie le décor, puis se gratte le duvet des cuisses, des pensées plein les cheveux. Le mystère des garçons. Elle pose des regards lourds sur les hommes. Leurs ventres en gelée, les poils de gorille. Le défendu, sous les bermudas moches. Répugnant et inévitable. Jenna l'observe. Ses membres élastiques de gosse, sa peau comme un fruit, bronzage easy, teinte caramel en une heure. Zéro bobo, ou ça guérit sans qu'on y pense. Zéro tuyau. La possibilité de courir, continuellement, de s'esclaffer, de taper l'incruste avec mille gamins inconnus. Enfin, pas Chloé, elle est trop mûre, il y a eu ce déclic. La gravité. Dans son dos, Tim et Fleur se bagarrent. Eux, ça va, les journées sont encore une enfilade de jeux, viennoiseries aux pépites de chocolat, je prête pas mes peluches, où est maman, je t'adore, mamie, je veux pas aller à la sieste.

Domitille et les enfants se sont installés ici, dans cet hôtel avec piscine et restaurant.

C'est ça, les vacances de cette famille.

Les vacances qui ont forgé Rose.

Petite, Jenna partait en vacances. Camargue. Elle en a des bribes. Le sable argenté, des maisons blanc et bleu, des chevaux, des taureaux, des oiseaux qui s'envolaient des étangs. Surtout, son lapin en gomme – un cadeau de boîte de céréales, qu'elle trimballait partout. Agnès et Raymond se disputaient. Jenna regardait leurs ombres sur la toile de tente, depuis la banquette arrière de la voiture. Elle y dormait, on y était protégé de l'orage grâce au caoutchouc des pneus. Sans compter son lapin. Le matin, il y avait cette odeur particulière, ses pieds nus dans l'herbe. Les céréales qu'on versait dans un bol en plastique, à la propreté relative. Agnès en short, droite devant la lumière. Raymond, les yeux pochés, en train de rouler sa clope. Le soir suivant, une fête foraine. Goût de barbe à papa, forains tannés de soleil, harangues, ados qui s'amusent, flirtent aux autos tamponneuses. Un garçon et une fille s'éloignaient du groupe, ils revenaient rouges, gloussaient beaucoup. Jenna, Agnès et son père ne montaient dans aucun manège, ni ne s'approchaient d'aucun stand. Ils déambulaient entre les vacanciers. Raymond à gauche, avec sa démarche étrange, Agnès à droite, radieuse, les cheveux en chignon, Jenna au milieu, étourdie par les flashes, les rires. Elle tenait la main de son père et de sa tante, elle considérait les grands en se disant que bientôt.

— Vos sushis vous plaisent, Jenna ?

La main d'Arthur fourche, son alliance scintille. Jenna introduit ses baguettes dans un sashimi de thon.

— Ils sont bons.

— Ah ? Moi, je ne les trouve pas extraordinaires. Mais nous n'avons pas le même âge, j'ai plus mangé que vous.

— Je n'en serais pas si sûre.

Chantal fronce les sourcils. En face, Domitille se ronge les ongles, les yeux enchaînés à ses trois mômes. Rose punaise sur Valentin des moues entichées. Louise a accepté le restaurant – un désir de se prouver qu'elle existe sans anxiolytiques.

Ce serait simple de faire à Arthur ce que les adolescents faisaient derrière les autos tamponneuses. D'abord, s'éclipser aux toilettes en lui lançant un rictus. Sourire quand il la rejoint, émoustillé et terrorisé. Se mettre à genoux. Arthur entrouvrirait la bouche, s'arcbouterait contre le lavabo. Elle le finirait à la main, couinement, Jenna rincerait sa paume, quitterait les chiottes. Arthur patienterait deux minutes, tourmenté par l'envie de fumer une cigarette. Chantal le lui a interdit dix ans plus tôt. Il regagnerait la table, Jenna et lui échangeraient des œillades arachnéennes. Chantal comprendrait. Non, Jenna n'infligera pas ça à Rose.

— Et vous, Valentin ? Vous travaillez ?

Chantal articule, timbre lent, résolu. Jenna détaille Valentin. Jean destroy, perfecto, tatouages, bijoux de pimp. Pas tellement le style de Chantal. Il déplie un bras, le cale contre le dossier de la chaise de Rose.

— Aujourd'hui, je suis en vacances.

— Sans emploi, donc ?

Il croise ses Doc Martens sous la table.

— Récemment, j'étais voiturier dans un hôtel de luxe.

Chantal remplit son verre de saké.

De minuscules coupelles en porcelaine, avec des dragons, des signes chinois et des fleurs de cerisier. Ça ajoute au ridicule de la scène.

— Vous ne l'êtes plus ?

— Je m'ennuyais.

Les dragons-signes-chinois-fleurs-de-cerisier chatoient.

— Et avant ?

Valentin replie les jambes contre son torse, plaque ses talons sur le bois tressé. Pas accoutumé aux interrogatoires, il tarde à répondre.

— J’ai été coiffeur chez une firme. Puis j’ai bossé dans un zoo, en Angleterre. Là-bas, j’ai vendu des sandwiches dans un parc, une saison. J’ai tenu une station essence. Je suis revenu en France et j’ai taffé avec une énergéticienne. Elle m’a appris des rudiments de reiki. Je tenais la boutique, une herboristerie. On proposait des plantes, des bouquins sur la lithothérapie, des cristaux. Dans votre cas, je conseillerais le quartz rose. C’est une pierre douce, elle soigne l’austérité affective.

Chantal ne rétorque pas. Valentin bâille, se racle les commissures du majeur.

— J’imagine que vous changez de femme autant que de profession ?

Quelqu’un toussote, Jenna ignore qui. La remarque, admettons. C’est la texture de la voix, le problème. Une vitre qui se fêle, ou du verglas.

— Méfie-toi, Rose. De tels hommes ne te garderont pas. Même les hommes sérieux ne te gardent pas...

Rose avale sa salive, occlusion dans la gorge, ça moleste la tablée entière.

— Maman, le saké te rend désagréable.

Domitille arrête de se ronger les ongles. Arthur sourit toujours. Louise est recroquevillée, sa peau pâlit.

— Je t’en prie, Rose. Vous buvez autant que moi, tes amies et toi.

— On est jeunes, pas alcooliques !

Jenna n’avait jamais entendu Rose crier. Chantal est imperturbable. Les lèvres humectées, la main roide sur la porcelaine.

— C’est la jeunesse qui t’autorise à me parler sur ce ton ? Qu’est-ce qui te prend ? D’abord les cheveux, maintenant l’insolence ?

— Quoi, tu n’aimes pas ma couleur ?

Rose se lève. Son corps pétri d’os bouscule la table. Elle attrape sa chevelure d’une main, un couteau de l’autre.

— On va trimer.

Rose cisaille les mèches, s'en arrache des poignées misérables. Elles ressemblent à des souris mortes. Sanglots, mouvements grotesques. Les clients scrutent Rose. Arthur tente un "ma chérie" peu convaincant, Domitille fond en larmes.

Chantal, elle, demeure stoïque.

Valentin réagit. Il est bien, ce type. Lunaire, enthousiaste. Il maîtrise le couteau qui n'effrayait personne, ceinture Rose. Elle se débat, enfonce le visage dans son torse. Alors, il l'entraîne vers la sortie. Côté piscine, les enfants ricanent. Des murmures s'élèvent des tables voisines. Jenna pourrait chialer. Rose a dû passer son enfance à essayer de conquérir sa mère, braver sa froideur. Quelle aubaine, cette gamine hypersensible et pas rancunière. Quelle aubaine, la transformer en canevas de sa souffrance, point de croix après point de croix. Jenna se déplie.

— J'ai de la peine pour vous.

— Je me dispenserai de vos commentaires.

— Vous êtes un épouvantail, madame. Mais pas Rose. Vous ne l'avez pas complètement niquée. Viens, Louise, on se casse.

Louise obéit. L'oxygène point à l'extérieur du restaurant.

— T'y as été fort.

— Je m'en branle.

— J'espère que Rose est OK.

— Ouais. Et toi ? T'as l'air zen.

— Merci.

Les yeux de Louise s'ennuagent.

— Quoi ?

— Je me sens émue.

Louise bascule la tête vers le ciel. Saint-Jean-de-Luz. Elle inspire le sel.

— C'est parce que Mathias a jeté les Xanax.

— Je croyais que tu lui en voulais.

— Je redécouvre l'angoisse, j'avoue. Ça monte si haut que je crains de m'évanouir. Puis ça redescend, et je me rappelle que je suis à l'océan. En vie. Je mate en dehors de mon prisme, j'ai une tendresse qui m'étouffe, ras la gueule. Je me dis que les gens luttent autant que moi. Davantage. Que la solution, ce serait l'indulgence. Envers eux. Envers nous.

Souvent, Louise paraît donner une interview. Toute en altitude. Jenna la soupçonne de répéter devant le miroir. Elle se moquerait d'habitude, or on n'est pas d'habitude, et vu son état des dernières semaines, cette crânerie la rassure. Quand même, il convient de tempérer.

— Quel genre de cunnis il pratique, ton Mathias ? C'est radical.

— T'es conne.

— Tu l'aimes ?

Louise hausse les épaules.

— Y a rien de normal avec lui. Chaque moment est bizarre. Intense, immédiat. Bref. Il rentre à Paris ce week-end.

— Et ?

D'un élan commun, les deux jeunes femmes pénètrent dans l'église Saint-Jean-Baptiste. Elles admirent l'orgue, le bateau modèle réduit qui veille sur les lieux, au plafond, le retable en bois doré, ses nombreuses statues, ses colonnades dévorant le mur par étages.

— C'est rare les connexions, Louise.

— Hmm, je suis pas fan des relations à distance. Et j'évite de me projeter. Je veux guérir, j'ai l'intuition que ça va marcher. J'ai fait plus de progrès en trois jours que sur l'année.

— Mathias ?

— Probable. Je réalise que peu importe à quel point je me pourris la vie à être parfaite, à la fin, je vais mourir.

— C'est cool, t'es positive.

— Ce que je veux dire, c'est que je devrais kiffer. Le concept de la mort est un soulagement, ça dédramatise. Mon chômage, ça ne compte pas. Ni mes articles, ni mes maux de ventre.

— Qu'est-ce qui compte ?

— Les cunnis de Mathias ?

Elles quittent l'église, arpentent les rues baignées d'une lumière bleue. Louise n'avait plus été seule avec Jenna depuis longtemps. Elle aime sa robustesse. Par ricochet, elle est invincible.

— Toi, l'écriture ? T'en es où ?

— J'ai dépassé les cent pages.

— Sérieux ? C'est énorme. De quoi tu parles ?

— De cul. De moi. De ma famille, je suppose.

— Pas trop dur ? Vu que... enfin... l'hôpital.

— Ça va. Maintenant que je suis une fabuleuse autrice, les épreuves sont de la matière, des chapitres. Tout est bon à vivre, quoi. Tu la mesures, ma sagesse d'intellectuelle ?

Elles se lancent un sourire complice.

— J'espère que Rose est OK.

*

Rose enfouit le visage dans l'oreiller, Valentin gémit derrière elle. Ça l'excite, elle contracte le ventre et emprisonne sa bite. L'impression de palpiter autour, de crépiter. Ses jambes tremblent, Valentin se penche, glisse une main au creux de sa poitrine pour la soutenir, fusionne la deuxième à sa hanche. Ongles qui égratignent. Quelque chose chatouille. C'est une bruine de sueur. Jusqu'aux coudes, sur les mollets, les omoplates. Ça sent le déodorant, mais aussi la vraie odeur. C'est Rose qui dégage ces effluves. Citronnés, acides. Ça la rend fière. Rose imagine les bleus, les suçons.

Blessures d'amour à exhiber dignement. Les muqueuses brûlent, les muscles faiblissent. Jaillissent les idées parasites. Vais-je réussir à jouir ? Il y a un mec nu entre mes cuisses, ses rétines sur mon cul. Rose ose un regard à Valentin par-dessus son épaule. Voilà, ça s'achève. Ne restent que des frottements, la peur de saigner.

Elle hésite.

— Je suis désolée.

— On va tenter une expérience.

Valentin traverse la chambre. Il est beau. En nage, son sexe écarlate, odieusement luisant de ce qu'ils sont en train de faire. Il fouille un tiroir, en extirpe un paquet de chewing-gums et un flacon de verre que Rose identifie : un échantillon de parfum.

— Je t'avais chopé ça, ça ressemble à ta *Chasse aux Papillons*.

Rose s'installe sur le dos, croise un bras derrière la nuque. Elle remonte le drap sur sa nudité. Valentin lui attrape le poignet.

— Non, tu ne te caches pas.

Il mâche un des chewing-gums, ouvre le flacon, dépose trois gouttes de fragrance entre ses seins. Valentin est inventif, léger, ça déstresse Rose. Elle reconnaît des notes, chèvrefeuille, pivoine, muguet. Les flèches descendent vers son plexus, sèment leurs traînées aromatiques. Elles atteignent son nombril, Valentin plonge. Sa bouche entre en collision avec son sexe, Rose se cambre. Son front vibre, elle hyperventile. La chaleur propage le parfum dans la pièce. Rose surveille Valentin, sa vision de lui est fracturée. Un éventail de cils sur les cernes, les lèvres écrasées contre la dentelle rose dragée, un tendon sur l'épaule, un morceau de drap en torsade sous le coude. Rose se crispe, les sensations retombent. Anesthésié, le corps se détache.

— Ça ne sera pas ce soir, d'accord ?

— C'est toi qui dictes, mon papillon.

Rose se dérobe.

— Je reviens.

Maladroite, elle se hâte jusqu'à la salle de bains. C'est toujours pénible : marcher comme si de rien n'était, avec cette carcasse balourde qu'on vient d'offrir. L'éclairage est orangé. Rose observe le lavabo. Un peigne, de l'après-rasage, des bijoux. Elle caresse les objets, les objets de Valentin, hisse le regard vers son reflet. Ses yeux sont injectés de sang, ses cheveux irréguliers. Un massacre. Ses ongles ripent contre du métal. C'est une paire de ciseaux.

— Lâche ça.

Valentin l'enlace, nouveau reflet à deux têtes. Sa main tatouée sur la poitrine de Rose, la vierge sur son bassin. Le nez mâle part à la rencontre du cou blanc, l'anneau en argent est froid.

— J'ai été coiffeur, tu te souviens ?

*

La famille est réunie sur le gravier, à l'entrée de la maison. Une tension prodigieuse vrombit entre Rose et Chantal. Tout le monde l'endure, y compris les enfants, curieusement muets. Chacun s'embrasse. Aucune fausse note, aucun dérapage, hormis l'étreinte de Jenna et Arthur, copieuse. Arrive le tour de la mère et de la fille. Chantal est soûle, glaciale ; Rose pimpante avec son carré effilé. Elles s'assèment une bise unique, à gauche.

— C'est mieux, tes cheveux.

— Merci.

— Tu rentres quand, à la maison ?

— Je ne sais pas.

Le silence n'est éraflé que par le claquement des portières.

— C’est ouf de se dire que Domitille n’a que trente-quatre ans.

Les doigts de Rose se rigidifient sur l’assiette qu’elle essuie. Louise nettoie les couverts, les tend à Jenna, qui éclabousse le plan de travail en les rinçant et les flanque à l’envers, ici, devant Rose. Flash. Photos post-mortem de l’ère victorienne. Les vivants sont flous, les morts nets. Bouches happées en dedans, taches de moisi. Béantes, les pupilles ; vitrines sur les asticots.

— Elle a trois gosses... Et voilà la mère qu’elle se coltine.

Rose dépersonnalise, devine que l’éruption affleure. Elle en est certaine à l’instant où son assiette heurte le carrelage. Pendant plusieurs secondes, il n’y a plus dans la cuisine que le tintement des débris au sol. Rose voudrait s’exprimer. C’est difficile de former des mots. Dans sa tête et sur sa langue ne rôdent que des injures, des bruits d’animaux, sifflants.

— Stop.

Jenna et Louise se figent.

— Vous bitchez sur ma famille. Est-ce que vous vous êtes regardées ?

— Rose, on...

— Jenna, s’il te plaît. J’ai traversé la France quand ton père était à l’hôpital. Ça a été quoi, ta réaction ? T’as levé les yeux au ciel en ouvrant la porte.

— Jenna a son caractère, mais...

— T'es pire, Louise. Égoïste et exaspérante. L'univers gravite autour de toi. Tes délires, tes angoisses, ton ventre, ton taf, tes mecs. T'as fait un abandon de poste, tu vas toucher le chômage au retour de tes vacances. Tes vacances à mes frais. Quelle foutue tragédie.

Aucune des deux filles ne riposte.

— Je vous rappelle que je divorce, après six ans de mariage. Je vous rappelle que Léandre a engrossé Sabine. Est-ce qu'on a abordé le sujet ? Une fois ?

Rose sue. Sa bouche est un cratère.

— Vous m'avez soutenu que ce divorce allait me délivrer. Que Léandre était une merde. Et si je l'aime, moi, Léandre ? J'en ai marre. Marre. Vous me jugez H24. Je suis trop naïve, pas assez indépendante, trop comme ci, pas assez comme ça. Bosse, jouis, grossis, épanouis-toi, jouis, loue un appart, jouis. Et je vous crois. Alors que vous en êtes où, vous ?

Elle accuse un vacillement. Ça émane du squelette. Son corps se délite et explose.

— Vous êtes mes amies si je la ferme. Si ma douleur ne vous coûte rien. Ça vous tranquillise. Je suis toujours moins malheureuse que Rose. Moins abîmée qu'elle.

Louise et Jenna sont immobiles. Des gouttes perlent à la lisière de leurs cheveux. D'autres sur la vaisselle qui sèche. Des tasses idiotes, des plats. Ce serait facile de leur planter un couteau dans la jugulaire. Du sang, partout sur le plan de travail. Rouge comme leurs bouches de putes. Du sang et des boyaux et post-mortem. Pensée révoltante. Il faudrait se calmer, lire. *La Chasse aux Papillons*, ou fumer une cigarette. Il faudrait se ramener. Vite.

— Terminez cette putain de vaisselle.

Rose se dirige vers la porte, quitte la maison.

Ses soupirs se dispersent au gré des rafales moites. Iode et pisse de crabe. Combien de poissons crevés, dans l'eau ? Particules de macchabées à chaque coup de vent. Un homme lui adresse un rictus. Elle est en pyjama, sans soutien-gorge. Ses seins bougent sous l'effet de ses pas, ses cheveux fouettent son cou. C'est ça qui différencie les vivants des morts. Sensuelle, sensuelle. Marche et éprouve ça en toi. De la sève, des synapses, des neurones, des images vénéneuses, des boyaux. Rose se souviendra de ce soir. Vieille, lors de cette torpeur où ne demeurera qu'une collection de cartes postales. Ce soir en fera partie. Une question de précision, la façon dont la lumière frappe les choses et les découpe, ce que captent les cinq sens.

Elle se met à courir.

Ce serait aisé d'abdiquer. Avancer dans l'océan, nager. Couler et boire le sel. La location de Valentin est à quelques centaines de mètres. Bientôt. Ses poumons rapetissent. Bientôt. Rose pousse la porte, grimpe au premier étage, foudroie la sonnette.

— Salut, Rose.

Mathias.

— Je veux que tu dégages.

— Oui, ça va. Et toi ?

— Je ne plaisante pas. Dégage.

Mathias attrape une veste sur le portemanteau, contourne Rose.

Elle s'engage, chambre verte. Allongé sur son lit, Valentin feuillette un roman corné. *Ce qu'ils disent ou rien*, d'Annie Ernaux. Magie d'une lecture commune. Rose avait l'âge de la narratrice quand elle l'a lu. À seize ans, on ne rougit pas d'être touchée. On note les phrases dans un carnet, on les apprend par cœur, on veut les écrire sur les murs et se les faire tatouer. "On était au 18 juillet, le soir j'ai pleuré de voir le temps passer et d'être jeune pour rien."

— Baise-moi.

Valentin lance son livre au coin opposé de la chambre. Théâtral, c'est rigolo. Rose se détend un peu. Songe encore à poignarder ses copines, à se noyer. Dans le prolongement de son geste, Valentin l'incite à approcher. Elle esquisse une enjambée vers le lit.

— Déshabille-toi.

Voix granitée, qui racle l'estomac.

Rose retire son haut de pyjama, un débardeur orné de fraises. Le bas, pantalon à carreaux. Montent les larmes. Embarras de cette tenue minable, de l'anatomie famélique qu'elle cache, des postillons du volcan, du tatouage bleu, bleu canard, des cicatrices par centaines et des yeux de Valentin, agrafés dessus.

— Pourquoi t'es si triste ?

Il est drôle, lui. Rose comprend la violence désespérée. Les mains sur une queue de cheval, ta gueule je veux juter, cette frustration. Ça qui déferle entre deux humains : ne pas se suicider. Valentin s'agenouille, lui embrasse le ventre. Le nombril, les os des hanches. Allez, fais pas ton puceau mielleux, qu'on en finisse. Il darde la langue, lèche une cicatrice.

— C'est pervers.

— Selon qui ?

— Léandre me suggérerait de...

— Je ne suis pas Léandre.

— C'est pervers. Et pas normal. Je ne suis pas normale. Incapable de bouffer. Tout le monde bouffe sauf moi. Tout le monde jouit.

— C'est qui, tout le monde ? C'est personne.

— Valentin, je bascule.

Blabla insensé. Les idées se matérialisent sur le mobilier, étendent leurs arabesques pourries en amont des rideaux. Le sexe est sale. Depuis des siècles, on considère qu'une femme qui perd sa virginité est dégradée. "Je

vois vraiment déjà le temps où tous les braves gens de la ville s'écarteront de toi, prostituée, comme d'un cadavre infect." Valentin à Marguerite, dans *Faust*, parce qu'elle a couché avec celui qu'elle aime. Un signe cosmique, ces prénoms similaires. L'homme se hait, souille la femme, sa queue apporte la destruction, l'infamie. Juste avant, au bord de l'océan, pourquoi Rose ne s'est-elle pas jetée. Marilyn Monroe, Evelyn Francis McHale. Un cadavre bleu canard et gonflé, béni à la pisse de crabe. Ou étrangler Valentin.

— Rose, t'es où ?

Elle baisse le menton vers lui. À genoux, il la fixe. Le regard de veau d'un homme en érection. Pardon, de veau, vilaine formule. Valentin pose les paumes sur ses lombaires, l'attire à lui. Trois mèches s'égarent sur son visage, il les envoie en arrière. Délicatesse d'une main oblongue. Rose bat des cils. Cette trajectoire des mèches. Elle l'a vécue, investie. Silence mental. C'est ça qu'il faut. Être avec Valentin. Ça va l'aider à revenir. Elle contemple les lignes de sa mâchoire, son piercing, les arrondis que dissimule son boxer. T'étrangler. Il l'emmène sur le lit, roulis de sa pomme d'Adam. T'étrangler. Valentin s'assoit contre le montant, installe Rose dos à lui, entre ses jambes. Il frôle sa poitrine. T'étrangler, tuer Louise et Jenna, ma mère, me noyer. Rose sent le cœur de Valentin battre, entre ses omoplates à elle.

— Caresse-toi.

Main vers le bas-ventre, pulpe des doigts trempée. Rose malaxe la chair, le deuxième cœur. Il agace, c'est une réaction de plaie. Valentin respire fort, Rose combat. À l'orée de sa chute de reins, le pétale de bite s'éveille. Elle tend une main, Valentin l'évince.

— Tu t'occupes de toi.

Rose se concentre, contracte les fesses, les abdos. Pourquoi t'es si triste ? Quelque chose cède. Silence mental. Phalanges tatouées d'homme, sur son épiderme. Pisse de crabe, t'étrangler, rideaux vert anis. Rose s'agrippe à la nuque de Valentin. Elle est en colère. Pitié, que tout s'atomise. Eux avec. Son sexe pulse au rythme du deuxième cœur, c'est lancinant. Cette fois, c'est sûr, bonjour Sartre. Une gentille chambre à l'asile. La paix. Valentin lui palpe les seins, suçote son épaule. Ses cuisses lui ceignent les jambes, peau douce et confiture. Rose halète. Un éclair tressaille dans son ventre. Un second, un spasme. Putain, c'est ça. Articulations rugueuses, elle pourrait taper dans les murs. Déchiqueter. Insulter la terre entière, mais cordes vocales en papier crépon. Ça monte, étrille et pulvérise. Ça parcourt son corps, vagues, étincelles, soubresauts.

Rose rabat les paupières, tombe contre Valentin.

Une griffure sur l'oreille ; c'est le chuchotis de son amant.

— Bravo.

Rose décide que jusqu'aux photos post-mortem, elle jouira plusieurs fois par jour.

Le menton de Louise s'emboîte dans ce triangle de peau dorée, entre la clavicule et le cou de Mathias. Elle est en pyjama, les Strokes, elle est heureuse. C'est pareil pour tant de couples. Elle est heureuse que les autres puissent être heureux et partager des triangles de peau. Focus sur le film. *La Môme*. Louise évite de se détacher de l'écran. Elle sent que Mathias pleure. De grosses larmes tièdes. Elle l'a questionné, dix minutes plus tôt.

— Tu pleures ?

— Ouais.

— Quel passage ?

— Quand la gosse dit qu'elle veut pas être aveugle.

— C'était au début du film.

— Bah ouais.

Louise avait pouffé. Demain, ce type qui chiale devant Marion Cotillard filera. Il ôte ses cigarettes de sa poche, s'en colle une dans la bouche.

— Tu m'accompagnes ?

Louise acquiesce, Mathias la précède jusqu'à la porte. Dehors, la nuit est tombée. Une brise constellée de mouchillons les accueille au jardin. Ils s'établissent autour de la table en fer. Louise visse les coudes dessus, dépose le menton dans ses mains jointes. Pauvre menton, piteux et incomplet. Elle épie chaque geste. La manière dont Mathias scrute sa

cigarette en l'allumant, ses yeux plissés, ses longs cils châains, ses grains de beauté en caramel. Il creuse les joues, aspire une bouffée, ses cernes bleussent. Ensuite, il range son briquet. Torsion du buste afin de le glisser dans sa poche. Mathias souffle sur le ciel étoilé, s'ébouriffe, sourit à Louise. Ça dessine une jolie courbe sur ses lèvres à elle. T'es qui ? Moi sans toi, comment ? T'es qui ? Louise incline la tête, elle refuse que Mathias décèle les points d'interrogation.

— Je me barre seul, demain.

— Hmm ?

— Ta copine Rose. Elle a proposé à Valentin de zoner ici.

— Ah.

Subitement, elle aimerait qu'il se taise. Ne reste que peu de temps. Il suffirait de se contempler, mémoriser le moindre détail, ces Polaroid mièvres, itératifs. S'embrasser, encore et encore. Se promettre des bêtises. Surtout, il suffirait de se taire. Mathias sifflote. *P... de toi*, Brassens. Bâtard.

— Louise, fais pas la gueule.

— Je fais pas la gueule.

— T'as les narines qui se dilatent, tu vas te déclencher un saignement de nez.

— Fume ta clope, Mathias.

Il se débarrasse de sa cendre dans la coquille Saint-Jacques trônant sur la table. Leur malaise enfle, révèle une cascade de bruits ambiants. Le vol des insectes, celui des chauves-souris qui les chassent. La houle, les lamentations de la végétation. Elle craquelle, journée de canicule.

— T'as qu'à venir avec moi.

La phrase plane, insaisissable. Des volutes la dispersent. Louise se penche, chaparde une cigarette dans le paquet de Mathias, tandis qu'il gigote, ressort son briquet de sa poche.

— N'importe quoi.

— Pourquoi ?

— Qu'est-ce que j'irais foutre à Paris ?

Louise tire une latte vertigineuse, ça incendie plusieurs millimètres de sa cigarette. Elle est nerveuse, la voix acide citrique.

— Je suis conscient que la densité de Paris est...

Louise l'interrompt en remuant la main.

— La densité ? Qu'est-ce que tu me joues, là ? Une conférence d'urbanisme ?

Son ton est carrément belliqueux, ça la surprend. C'est parce qu'il bégaye. Mathias semble vulnérable, désarmé, il bégaye et emploie des mots maladroits.

Ça la terrorise.

— Je suppose que si t'as des angoisses à Grenoble, Paris doit t'impressionner. La cadence à la capitale n'est pas celle de la province.

— La provinciale t'emmerde, OK ?

Elle sait, Mathias n'a pas voulu l'offenser.

Il n'a pas voulu de cette conversation, ni de cette tournure. Mais il s'embourbe, plus profond à chaque syllabe. Tu n'as qu'à venir avec moi. Depuis ça, l'air a épaissi, tellement que respirer est un calvaire, alors discuter.

Louise le sait, pourtant elle attaque.

— Ce que t'es condescendant.

— Arrête.

— Ne me parle pas à l'impératif.

— OK, désolé.

Louise écrase sa cigarette dans la coquille. Ses doigts tremblent, elle a besoin de vingt secondes, quarante essais, triompher de ces salopes de braises à la con. Elle est persuadée que Mathias la sonde, un sourire à la bouche. Si elle croise son regard, ils riront. Ils riront d'eux, elle ridicule, lui

taquin, elle amoureuse, lui déserteur, elle chagrine à mourir, lui amoureux. Or elle ne le regarde pas, se dresse sur ses pieds, chancelle en direction de la porte.

— Louise, sérieux...

— Quoi ?

— Attends.

Mathias déplie le bras, lui effleure la main.

— Me touche pas. T'as pas pigé ? Tu m'énerves. Ton autosatisfaction, ton arrogance, tes pompes. T'as qu'à venir avec moi ? Quel gamin.

Louise se précipite vers la maison. Mathias la rattrape et lui harponne le coude.

— Ce que t'es chiante. Tu crois que ça m'enchante, moi, de partir demain ? Tu crois que c'est cool de mon côté ?

— Oh ? Oh, c'est hard pour toi ? J'en ai rien à foutre, Mathias. Je t'avais prévenu. J'ai rien à donner. Je t'avais prévenu ou pas ? Tu l'as eu, ton flirt de plage.

Louise atteint la porte, Mathias la suit. D'une main, il enserre les doigts qu'elle a arrimés à la poignée, la deuxième s'abat dans le bois. Puis il plaque son corps contre le sien, jusqu'à la coincer. Son souffle se mêle à ses cheveux, échoue sur ses cervicales.

— Viens avec moi, bordel.

La tête de Louise roule, rencontre le torse de Mathias. Ça l'étourdit. Mathias goûte son épaule, chaleur des lèvres. D'instinct, les fesses de Louise s'arquent.

— Je peux pas.

Un flottement, elle en profite, se soustrait.

— Louise.

Elle est au milieu du salon quand son prénom éclate. Louise oblique. Mathias frissonne dans l'encadrement de la porte, ses yeux sont ourlés d'eau. Elle, elle bombe la poitrine. Stupidité femelle, fausse lionne.

— Je peux pas. Ça mènerait nulle part.

Elle poursuit son chemin, l'entend rire.

— Espèce de mytho.

Mathias risque d'être méchant. Louise l'écoute, c'est de bonne guerre.

— T'as honte. Honte de tes secrets, de tes tisanes, de tes rituels. Je te vois en pyjama, t'as dégueulé. Et je m'en bats les couilles de tes angoisses. Tellement que t'as de l'espoir. Tu commences à t'améliorer, à penser que tu devrais t'en foutre, toi aussi. Tu commences à te sentir mieux. Sauf qu'au fond, t'as pas envie. Elle est confortable, ton anxiété.

Mathias approche.

— Et je ne t'en veux pas, Louise, c'est ton choix. Mais respecte-moi. Ne nique pas nos adieux.

La mâchoire de Louise s'affaisse, ses genoux.

— Ne nique pas nos adieux.

Elle juche ses mains sur les joues de Mathias.

— J'avoue. Au revoir.

D'une impulsion précise, Louise saute, entoure le bassin de Mathias des deux jambes. Le jean est râpeux contre la peau fragile de ses cuisses. Mathias lui empoigne les hanches, la porte jusqu'au support le plus proche. Le plan de travail de la cuisine. Louise défait sa braguette, Mathias retrousse son tee-shirt des Strokes.

— Au revoir.

Tesson de voix. Mathias s'extirpe de son boxer, guide son sexe. Louise a ses règles, la faute à ce foutu implant contraceptif qui la détraque. Elle va le maculer. Ne pas contrôler, l'orgasme pleuvra de lui. Ses saccades, ses grains

de beauté. Lui. Louise se mord la langue, il entre, niche le front entre ses seins, réfrène un gémissement de gorge. Ça vibre sur sa poitrine à elle et c'est si intime, si brut et si vrai qu'elle pourrait lui hurler je t'aime.

— Au revoir.

Georges Brassens, *P... de toi*

OceanofPDF.com

Jenna grille sa Lucky Strike. Depuis plusieurs semaines, elle déjeune avec les filles, embarque l'ordinateur de Rose, monte dans sa voiture. Elle conduit longtemps, jusqu'à trouver un emplacement qui lui plaît. Au fil des jours, elle s'aventure de plus en plus loin. Cette après-midi, elle s'est arrêtée à Sare. Jenna a visité les grottes à flanc de montagne. Il y avait des roches couleur beurre, des escarpées, des ruisselantes, des chauves-souris, des touristes rentabilisant les vacances, venus ici parce que la météo. La grotte, c'est mieux que glander. Les enfants coupaient la parole à la guide, exténuée par une moitié de saison déjà rude. Les adultes ne se montraient pas plus disciplinés, prenaient des photos malgré l'interdiction ou ramassaient des cailloux pour avoir un souvenir. Après la visite, Jenna s'est enfoncée dans la végétation, derrière le parking. D'abord, un champ de fleurs fanées, le coin pipi saupoudré de mouches. Au bout de dix minutes de marche, elle s'est installée contre un tronc d'arbre. Maintenant, elle inventorie. Branches touffues, feuilles mobiles et délicates, racines tentacules. De l'eau quelque part : une odeur de vase humecte l'air. Jenna écrase sa cigarette sous sa semelle, range le mégot dans son paquet. Elle ouvre son fichier, ferme les yeux. Tout est si vert autour qu'une lumière fuchsia s'immisce sous ses paupières. Jenna se concentre sur les vapeurs de la terre, l'onctuosité nuageuse. Le processus s'amorce. Une phrase émerge,

un paragraphe. Parfois, elle s'accorde une clope, voile le décor de sa fumée. Ses idées se superposent à la nature, telle fille danse là, tel mec s'allonge dans l'herbe ou la mousse. Des Julien, des Marion, des Clément.

Alexandrine.

La gorge de Jenna rétrécit.

Dix mois de relation, ce n'était pas énorme. Son record. Jenna regrette, sombre dans la mauvaise foi : le couple, ça empêche. Ça ramollit. Dès lors que quelqu'un panse les plaies ou les jérémiades, on ne bataille plus. On pleure et ça se dissipe. Alexandrine. Elle était brune, le teint livide, cette élégance des tableaux romantiques. Soûle, elle brisait les pare-chocs des voitures, avant l'orgasme, elle mordait Jenna au sang. Paye-nous une cafetière ou je te quitte. Jenna glisse une main dans sa culotte, caresse, presse, fouille. Elle attend le frisson qui naîtra à l'arrière de son crâne, déploiera ses serres. Le climax est bridé par l'amertume, par les vestiges. Jenna a trahi Alexandrine un mercredi.

“Écoute, si je suis malheureuse célibataire, c'est ma faute. Mais quand on est ensemble, c'est la tienne. Tu m'affaiblis. On se repose l'une sur l'autre et ça ne fonctionne pas, pour moi. T'aimer m'affaiblit, je te jure. Si tu partages ma vie, j'ai trop à perdre.”

Conneries.

L'orgasme de Jenna se déclenche, terne.

Voilà, elle peut écrire. Elle a toujours senti cette nécessité de donner sa version du monde, de la justifier. Pourquoi ? Être comprise ? Aimée ? Énième clope. Oh, la félicité aiguë et vaniteuse de débusquer une combinaison de mots idéale, traduire la viscosité du dedans en tangible. Ça dure des heures. La batterie de l'ordinateur fatigue, Jenna relit, décortique, doute. C'est merdique, elle a péroré. Demain, elle changera d'avis ; travaillera jusqu'à changer d'avis. Aujourd'hui, elle a fini. Jenna éteint l'ordinateur. Les mollets crépis de boue, elle rejoint sa voiture. À quoi ça

sert ? Que dalle, honorer un pari absurde. 20 h 41. Jenna démarre, le ciel est rose, il arbore des allures d'orage avec ses cumulus en taches d'essence. À la radio ronronne *Summertime*, de Janis Joplin. Jenna baisse le son. Cette chanson est dangereuse, il ne faudrait pas flancher.

— Les meufs, vous êtes là ?

Jenna pousse la porte de la maison. Louise et Rose sont absentes. Ça fleure la lessive, les pâtes à la sauce tomate. Elle largue l'ordinateur sur le canapé, à côté du MP3 de Rose. Jenna le lui subtilise. Envie de courir, d'évacuer sur la promenade Jacques-Thibaud, au bord de la Grande Plage. Elle apprécie la chorégraphie souple des badauds et des cyclistes qui s'y enchâssent. Dès la cime de la rue, Jenna trotte. La douceur du soir l'enrobe, souligne la boule dans son ventre. Et cet orage en retard. Elle accélère. S'assommer, ne plus cogiter. Au départ de la promenade, Jenna bifurque. La course dans le sable exige davantage d'endurance.

Sur Saint-Jean-de-Luz se love la nuit.

La plupart des touristes ont abandonné la plage et se tapent des plateaux de fruits de mer dans les restaurants du centre-ville. Tant mieux, c'est à cette heure-ci que le littoral est sublime. Le ciel et les eaux fusionnent, dégradé de noirs, la lune rebondit sur les vagues. Essoufflée, Jenna freine, arpent le sable en des va-et-vient désordonnés. Elle ferme les mains sur ses hanches, soupire, s'essuie le front, étire le devant de ses jambes. Puis elle craque. Son téléphone. Jenna explore les contacts. Effort du pouce sur le mot "papa". Ça ne veut rien dire, "papa". Une sonnerie résonne, deux sonneries, trois sonneries. L'estomac de Jenna se noue dès qu'elle entend plus de trois sonneries. Et si ? Pompiers, hôpital, cimetière.

— Allô ?

— Allô, papa ? C'est Jenna.

— Tu vas, ma puce ?

— Ouais, et toi ? T'es sorti de l'hôpital ?

— Ça fait un bail.

— Tu te remets ?

— Doucement.

— Et le sevrage du tabac ?

— Bof... Je te passe Agnès ?

— Non, c'était juste comme ça.

— OK.

— OK. À une prochaine ?

— À une prochaine, ma puce. Bises.

— Bises.

Jenna range son téléphone. Saint-Germain-l'Herm s'insinue en brouillard autour d'elle, avec ses maisons aux tuiles orange, ses résineux, ses routes qui chutent. Un jour, elle entendra la voix de son père et ce sera la dernière fois. Elle n'en aura pas la moindre idée en raccrochant. Au fait, la boulangère a des problèmes de vésicule, bises. Jenna reprend son footing, sprinte, allume le MP3 de Rose. Du classique, du rock indé, un soupçon de hip-hop. La plage s'est délestée de toute vie. Ne subsistent que les crabes. Et un vieux qui promène son chien, à cent mètres. Jenna chasse ses points de côté d'une expiration. Elle zappe et zappe et zappe.

*Dans son vieux pardessus râpé,
Il s'en allait l'hiver, l'été,
Dans le petit matin frileux,
Mon vieux...*

Ses genoux se dérobent, cotonneux, ses fesses tombent sur le sable. À mesure que la musique se déverse dans ses tympanes, Jenna grelotte, fixe l'horizon. Soudain, elle ne voit plus le ciel s'évanouir contre l'océan, c'est

flou, les yeux troubles. Écume sur les pommettes. Un son lui déchire la gorge, pulvérise ses dents. Jenna plonge une main dans le sable, accole l'autre à ses lèvres afin de retenir ce qui menace. Un nouveau cri, étouffé par la poitrine qui se recroqueville. Jenna a du mucus sous les narines, sa faiblesse la gêne, elle époussette son nez. Couverts de sable, ses doigts lui écorchent la peau. Ça fait mal. Faudrait Mercurochrome, bisou d'amour, qu'est-ce que t'as encore fichu.

— Mademoiselle ?

Le vieux au chien.

— Vous allez attraper froid.

Moustache grise, pas de cheveux sur le haut du crâne. Jenna voudrait répondre, sa bouche expulse du vent, des hoquets qui gémissent. Le vieux lui tend la main. Jenna mate le chien à l'extrémité de la laisse. Un corniaud. Le genre de chien commun et pouilleux, beige, auquel on pense à l'évocation du terme "chien". Il incline la truffe, ce truc commun de chien commun. Jenna est envahie. Des pensées de fille en pleurs. Papa, la petitesse des vies, la mort et les objets cassés. Les tuyaux, le chagrin muet de chacun, ce con de chien au corps bosselé et son con de maître qui n'a plus de cheveux. Jenna accepte sa main, renifle, serre le vieux dans ses bras.

Il se contente de pouffer ; un rire au tabac.

Alors les sanglots, fort.

Je suis désolée de ne pas venir plus souvent, mais bon, ça débute cool, jusqu'aux engueulades, on est une famille qui ne parle pas, en tout cas tu dois ralentir la cigarette, c'est pas moi pour te faire chier, c'est les docteurs, t'es abruti ma parole, d'où je te manque de respect, t'as tort, tu préfères que je bave quoi, que je ne veux pas que tu meures parce que je t'aime papa, mes couilles, tu crois que c'est facile, déjà t'appeler "papa", si j'étais une peste ce serait "Raymond", donc "je t'aime", ne déconnons pas.

Jenna relâche l'homme au chien, elle sèche ses joues et lui sourit.

— Merci.

*

— Demain, on programme une activité à trois.

— Carrément.

Louise et Rose sont ébranlées. Jenna blessée, ça représente une singularité ignoble. Les jeunes femmes meublent, palabrent à l'intention des fenêtres et du plafond.

— Une rando à cheval ?

— Si on fait du cheval, c'est chez tes parents, Louise.

— Pourquoi ?

— C'est symbolique.

— C'est loin, ouais.

— On pourrait partir le matin ?

Louise trouve ça grotesque, traverser la France d'ouest en est sous prétexte d'une randonnée à cheval. Or Jenna a les cernes comme des escarres, ses cils du bas sont trempés, ses paupières rouges de veinules. C'est assez inédit pour motiver des décisions débiles.

Janis Joplin, *Summertime*

Daniel Guichard, *Mon vieux*

— Vous retournez à Saint-Jean-de-Luz, après ?

— C'est trop con. Avaler presque deux mille bornes en une semaine.

Le rire de Mathias vibre dans le téléphone, les choses ondulent autour de Louise.

— Ne nous aide pas, surtout.

Jenna. Elle charge les valises dans la Fiat.

— Bon, j'y vais.

— Oublie pas, à la fin de tes vacances, tu cales un crochet par Paris. Et je ne te laisserai plus repartir. Promis, tu seras peinarde, ligotée à mon lit. Je te nourrirai, tu dormiras de temps en temps, je te laverai. En revanche, j'abuserai de toi la nuit.

— Arrête.

— Quoi ? Tu ne veux pas devenir mon esclave ?

— C'est Paris, tu me soûles.

— Tente, un week-end.

— Mathias. La foule, le métro, la pollution. Je peux pas.

— On s'en fout de la ville, on ne sortira pas de l'appart. Je te propose un week-end avec moi. Qu'on mange de la pizza sans vêtements, qu'on se raconte des niaiseries en feignant d'être experts en vin. C'est ce que font les gens qui s'aiment, non ?

Un vertige. Mathias a dû tiquer, prendre appui contre un pan de mur.

— Pauvre type. Je suis experte en vin, perso.

— Nickel. Viens.

— J'ai peur.

— T'apercevras pas un pavé de Paris, je te récupère direct à la gare.

— J'ai peur du reste. Imagine, on s'ennuie ensemble.

— Moi aussi je flippe, c'est pas une raison.

— Comment ça, toi aussi tu flippes ? Tu m'invites et t'es pas sûr de toi ?

— J'ai cassé ma boule de cristal le mois dernier.

Louise se tait.

— On improvisera, OK ?

Coup de sang, elle raccroche, grimpe dans la Fiat. Son téléphone sonne. Louise claque la portière, boucle sa ceinture. Rose s'installe, lente, Jenna monte à l'arrière. La sonnerie. Encore, encore, encore. Louise enclenche le contact, appuie sur l'accélérateur. Le pot d'échappement gerbe des volutes de gaz. Flou noir qui s'imprime dans le rétro.

— Quel connard. En résumé, je sillonne la France, et si on se plante, je rentre gentiment chez moi. Qu'est-ce qu'il croit, lui ?

Les filles ne répondent pas. Morues.

— Louise ? murmure Jenna.

— Quoi ? Tu vas le défendre ?

— Non, c'est... tu conduis.

Louise ne percute pas immédiatement le sens de la phrase. Tu conduis. Elle examine les trottoirs, les touristes, le goudron carbonisé, l'autoradio. 9 h 22. En moins d'une seconde, son visage est imbibé. Elle débraye, le paysage se hachure. Mal à la nuque, au ventre, effluves de bagnole. L'exercice du psy : on inspire, on bloque, 1-2-3-4, on expire.

— Putain, je conduis.

— Tu te sens de continuer ?

— Oui. Une dizaine de kilomètres. Jenna, tu me relays si...

— Je suis là.

Louise se regarde dans le rétro.

Sa peau est caramel d'avoir enfermé tant d'UV, ses cheveux sont dorés, le sel les a sculptés en boucles hirsutes. L'aspect sauvage qu'on a lorsqu'on s'offre à la nature depuis des semaines. Subitement, Louise a faim et c'est exquis.

*

Il est environ 19 heures quand elles arrivent à Saint-Bonnet-en-Champsaur, village des Hautes-Alpes qui surplombe la vallée du Drac. Le massif des Alpes se déploie là, une érection de roche crépée de verdure. L'un des pics est censé dépeindre le profil de Napoléon, coiffé de son bicorne ; seuls les vieux du pays le voient. Ou prétendent le voir. Louise roule toujours. L'immodestie qu'elle éprouve est appuyée par le silence solennel des filles. Elle s'éloigne du village jusqu'à atteindre une plaine isolée, où champignonnent un manège, des clôtures, une maison, une dizaine de chevaux et des poneys multicolores. Louise gare sa Fiat à côté du 4×4 de sa mère. Le parfum de la montagne est minéral et froid. Un mélange de vent saturé en oxygène, d'eau évaporée des lacs voisins, de bouse déshydratée par un soleil intransigeant.

Les trois jeunes femmes s'extraient du véhicule.

— Bonjour, ma brioche. Bon voyage ?

Isabelle, la mère de Louise, approche bras ouverts.

— J'ai conduit !

— Super.

Son intonation est joyeuse, transparente. Isabelle serre Louise contre sa poitrine, salue Jenna.

— Enchantée.

Elle réajuste son pantalon d'équitation. Louise observe sa mère. Membres fuselés, peau hâlée à l'odeur de lotion et de poussière, cheveux blond tournesol, réunis en queue de cheval.

— Rose ? Tu me dis bonjour, la miss ?

Rose quitte le poney qu'elle caressait, enlace Isabelle. Le sourire de Louise bouge, un frémissement, trois fois rien.

— Entrez, on a acheté des tourtons et une tarte champsaaurine.

À l'intérieur, tout est pareil que d'habitude. Le seuil brouillé de bottes et de chaussures de marche, le couloir longiligne, le salon et ses bibelots.

— On mange bientôt.

Louise avance vers la table en bois. Des pommes de pin et des bouquets l'égayent. Assis, son père vapote. Une résolution imposée par Isabelle.

— Ah, vous êtes là.

Sous le chapeau de cow-boy, son visage est marron. Il sourit, mimique aux dents jaunes, dissimulées par la moustache poivre et sel. Louise embrasse son père, s'assoit face à lui. Jenna et Rose reçoivent trois bises chacune, paume sur l'épaule. Un paquet de bonbons est posé sur la table. Laurent en attrape un. Tendresse des doigts, semblables à des saucisses, qui slaloment entre les friandises. Il y a les crevasses, les bobos inguérissables du travail physique. Laurent tourne le paquet vers les filles, ça déchire l'emballage.

— Vous en voulez ? Pour patienter ?

Jenna et Rose n'osent pas refuser, Louise non plus. Elle déteste ces bonbons. Ils sont durs, acides. Elle en sélectionne un, parce qu'ici elle est l'enfant, celle que les bonbons réjouissent. Ses parents ont dû les se les procurer exprès. De toute façon, il faut patienter.

— Alors, t'as pu t'arranger au journal ?

— Je vais négocier une rupture conventionnelle.

— Attention, c’est brûlant !

Isabelle rejoint la table, un plat à la main. Louise envoie une grimace contrariée à son père.

— Vous avez faim, j’espère ? On a un deuxième sachet à la cuisine, au cas où.

Par vingtaines, des beignets en forme de ravioli se chevauchent dans de l’huile.

— Il y en aura trop, Isa.

— Et ces vacances au Pays basque ?

Rose récite la leçon. L’histoire de Saint-Jean-de-Luz, ses panoramas, son patrimoine. Autant d’excuses légitimant des contorsions au-dessus de son assiette, sans goûter aux tourtons.

— Nous, on y a été, à Saint-Jean. À l’occasion de nos dix ans.

Louise soupire, sa mère lui sourit. Pas vraiment à elle, en réalité. À l’adolescente ayant vécu ici et qu’on surnomme affectueusement *ma brioche*. Louise se demande qui c’est, aujourd’hui, ma brioche. Un concept. Elle se demande si elle connaît sa mère. En tant que femme, en dehors de cet amour lointain et rassurant qui sent comme son linge.

— On traçait le littoral en camping-car. Manque de chance, le concessionnaire nous avait loué un tacot pourri. À vingt bornes du camping, quasi, hein Laurent ?

— Ouais, une vingtaine de kilomètres.

— À vingt bornes du camping, la panne. Impossible de redémarrer. On met les warnings, on alerte les autres, sauf que c’est nuit noire, personne ne nous calcule.

Louise sait l’anecdote par cœur. C’est là qu’on nous emboutit, or le chauffard tenait un gîte en bord de mer, il nous a hébergés gratos pendant deux semaines. L’ensemble émaillé de détails, jamais analogues selon les interlocuteurs. Louise épie les filles. Rose et Jenna sont captivées.

— Gratos pendant deux semaines.

Laurent écrase un de ses tourtons, s’amuse du fromage qui se répand sur l’assiette.

— Là-bas, au Pays basque, ils ont des chevaux. Les pottoks.

Isabelle l’inspecte, lève les yeux au ciel. Rose et Jenna se marrent. Voilà, Laurent a perdu. L’alliance féminine est scellée. Elles vont se moquer, pas méchamment, avec persistance.

— Bonsoir, la famille.

La voix perce le couloir.

Simon, le frère cadet de Louise. Les éléments fendent l’ombre. Blue-jean ajusté, ceinturon de cow-boy, débardeur blanc, bras gras de crème solaire et de crasse, cheveux blonds. Son odeur saille à la fin, moitié sueur, moitié eau de toilette – Hugo Boss, virile et basique. Ça convoque des souvenirs. Les chaussettes effilochées de Simon, à rayures rouges ou bleues. Les bagarres à l’entrée de sa chambre. Posters de footballeurs, jeux vidéo, ne mate pas mes copines, sale cochon, ta gueule, vieille moche.

Simon tire la chaise à côté de Rose, y tombe.

— Mademoiselle Rose. Ça fait un bail. Plusieurs années, non ?

— Quatre ans.

Rose s’émeut, le coude de Simon est proche. Quand elle l’a connu, c’était un garçonnet malingre, insignifiant, à la voix haut perchée. Elle le côtoyait d’été en été, ils s’ignoraient avec un détachement poli. Et puis, à un moment, il avait eu seize ans. La mue des hommes. Ses mâchoires épaississaient, les poils sur ses bras étaient nombreux, Simon dépassait sa mère de deux têtes. Cette robustesse nouvelle générait des idées inavouables. Son attitude aussi s’était métamorphosée. Son sourire n’était plus planté au milieu du visage, mais décalé à gauche. Dans son œil brillait une sournoiserie agréable, pleine de promesses. Et ses gestes. Amples, intrusifs juste ce qu’il fallait. Rose supposait qu’il avait perdu sa virginité.

Simon frotte sa joue contre son épaule, revient à la verticale.

— T’as pas changé de parfum.

Il a lancé ça d’un ton neutre, sans la regarder. S’il recommence son truc joue-épaule, sa bouche sera à quelques centimètres, son souffle ricochera sur sa peau à elle. Rose se rappelle un été en particulier. Simon lui avait glissé un mot dans la poche. La poche arrière d’un short en jean, frime de mecton. “Rendez-vous à 20 heures au plan d’eau.” Le plan d’eau de Saint-Bonnet était une retenue artificielle avec têtards, cailloux et petits gosses pas farouches qui s’exhibaient, ralliaient les adultes à leurs jeux incompréhensibles. Rose avait lu et relu le mot, des fourmis dans son front et ses hanches. Utopique d’y aller, cependant. Parce que Louise.

Isabelle sert des tourtons à son fils, en s’adressant à Jenna.

— On a fréquenté la famille de Rose dès qu’on s’est implantés dans le Champsaur. Chantal a été une de nos premières clientes. Elle avait débarqué avec ses gants blancs et ses éperons...

Jenna s’en doutait, les inimitiés communes.

— Je payerais cher pour la voir à cheval.

La vague de rires est collective, discrète. Rose se renfonce dans sa chaise. Simon se penche, ne la regarde toujours pas. D’ailleurs, ses yeux sont sur ses cuisses tailladées, ça la perturbe.

— T’inquiète. Moi, j’ai vu ta mère à cheval. Franchement, ça allait.

Louise endure la scène. Son frère est déficient. Une imbécillité d’enclume, c’est de pire en pire. Rose minaude, ça débecte Louise. La voix d’Isabelle grésille en arrière-plan.

— Quand Louise a décidé de quitter la région, elle s’est installée à Grenoble. Déjà parce qu’il y avait l’EJDG, excellente école. Et parce qu’elle retrouvait sa copine Rose. Cette épopée, le déménagement dans sa

résidence universitaire... La fac lui avait attribué une chambre de neuf mètres carrés. On lui sort ses affaires du 4×4, on les range, et là, le sketch. On avait paumé son doudou. Un chien jaune. Comment, Bibou ?

— Bidule.

— Oui, Bidule. Louise a tapé une de ces crises.

Jenna glousse, Rose suit. Simon les reluque. Il rit en canon, à la traîne de l'assemblée. Louise a des étincelles dans l'estomac. En plus, c'était douze mètres carrés, pas neuf.

— Toi, Jenna ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Je suis stripteaseuse. Et j'écris.

— Ah, d'accord. D'où les jambes de mannequin. Concernant l'écriture, fonce. Je le répète à mes enfants, on doit s'écouter. Louise voulait être journaliste, elle l'est. Simon voulait bosser dans les chevaux avec nous, il bosse dans les chevaux avec nous.

Louise se guinde. Simon bosse avec nous, à la différence de sa sœur fuyarde. Vanne d'ado. Ça l'énerve d'être dans cet état. Ça l'énerve d'être énervée.

— Laurent et moi, on est nés en région parisienne. On était fleuristes, on s'est rencontrés sur le marché de Rungis, dans les années 1980. On a flashé très vite, on a eu Louise, puis Simon. Là, ras-le-bol de la ville. Un désir de calme, tu vois ? De montagne. Les chevaux, j'avais l'intuition que c'était notre voie. Alors on a emprunté à la banque, racheté cette maison, une ancienne auberge de jeunesse. Et on s'est enracinés.

— Ouais, le jour de mes onze ans.

Un postillon s'est échappé de la bouche de Louise. Elle se subit.

— C'était un beau cadeau. Les Alpes, les poneys... Simon était ravi, lui. C'est un grand gaillard, mais en 2001, il avait quoi ? Quatre ans ?

Simon dresse le menton, de l'huile aux commissures.

— J'avais cinq ans.

— Le plus dur, ça a été de laisser mamie Paule. C'est la maman de Laurent. Jenna ? Paule, c'est la mère de Laurent. Depuis qu'elle est malade...

— Mamie est malade ?

— Bah oui, ma brioche, son hypertension. T'es au courant.

— Ça s'est aggravé ?

— Un chouïa. Je t'ai téléphoné.

— Non, personne ne m'a avertie.

— Si, tu as dû zapper.

Louise bondit de sa chaise.

— Où tu vas ?

— Chercher du sopalin.

— Y a des torchons.

Elle se réfugie à la cuisine.

Mamie Paule.

La léthargie des étés en banlieue, à manger des gâteaux, bercée par des légendes de soldats, de blousons noirs. Louise était envoûtée, fatiguée à cause du glucose, de la voix en papier de mamie. Assise sur ses genoux, elle feuilletait les albums photo. On épelait les noms, les époques, deux-chevaux et robes trapèze, le tricot de mamie lui froissait les cheveux. Cliché de son grand-père en marcel, poings sur les hanches. Derrière lui s'entassaient des outils, une brouette, l'ossature d'un pavillon. Tiens, c'est papi, il construisait la maison. Ça étonnait Louise qu'un monsieur pas spécialement musclé construise une maison. Parfois, une autre mamie les interrompait. Ça par exemple, quelle jolie surprise. Ce n'était pas véritablement une surprise, on était jeudi, cette mamie-ci visitait le jeudi à l'heure du café. Oh, le bruit des gouttes, l'odeur dorée, chaude, un carton blanc avec quatre pâtisseries. Les cous des deux mamies s'agitaient, peaux orange et quadrillées, des ragots, des phrases en argot, des considérations pas très

intéressantes sur, disons, la cafetière, quelle marque, et qu'elle met bien son temps cette après-midi, le mécanisme était enrouté, ma foi, pas très intéressant mais c'était affaire de.

— Pour mamie, rien de sérieux.

Louise sursaute, Isabelle l'a rejointe dans la cuisine.

— J'amène la tarte. Ma brioche, j'ai mal au dos. Tes amies et toi, vous vous occuperez de la vaisselle ?

Sa mère ne rayonne plus, ses gestes sont souffreteux, son expression meurtrie. Un envers du décor épargné aux étrangers. Silence. Isabelle n'apprécie pas le silence, elle relance.

— C'est chouette que tu conduises. Je suis fière de toi.

Louise culpabilise.

— Merci.

Elle hésite, étreint sa mère.

— Maman ?

— Oui ?

— J'ai tellement honte. Le journal, le Xanax... J'ai niqué ma carrière.

Sa mère bloque sa respiration, chine un conseil. C'est mieux qu'elles soient enlacées, elles ne se jaugent pas. Pas la figure.

— On s'en fiche, ma brioche. L'important, c'est ta santé.

Louise a envie de pleurer. Je t'aime, soigne ton dos.

— Le journalisme n'était pas ta vocation, en définitive.

L'agacement récidive. Les deux femmes se lâchent.

— J'ai des angoisses, ça ne remet pas en question le journalisme.

— Ne te fâche pas.

— Je me fâche pas. Je t'explique que je suis au fond du trou, et toi, tu me rétorques que mon métier n'est pas le bon.

— J'essaie de réfléchir.

La bouche d'Isabelle s'incurve.

— On ne peut jamais discuter, Louise.

— J'ai besoin de réconfort, pas que tu m'enfonces.

— Que je t'enfonce ? T'entends ce que tu veux...

Elles ont vécu ce schéma, des milliards d'occurrences sont en archives. La faute aux maladresses du langage. Aux ego, à la météo, au cordon ombilical. Louise désamorce.

— J'avoue, je suis susceptible. On s'aime quand même, hein ?

Elle flanque une bourrade d'épaule à sa mère. Isabelle ne s'attendrit pas.

— J'amène la tarte.

Sa mère s'éclipse. Plusieurs versions de Louise s'affrontent. L'ado ne décolère pas, la petite fille babille qu'elle est désolée, l'adulte souhaite réintégrer le salon. Tu m'emmerdes, pardon, on est tristes, c'est malin, pardon, je te hais, pardon, câline-moi. Louise extirpe son téléphone de sa poche. Zéro appel de Mathias, pas de SMS. Elle lisse sa robe, regagne sa place à table. Lumineuse, sa mère trinque au rosé pamplemousse avec Jenna.

— Tu m'apprendras à danser, à la fin de la bouteille ?

— Voyons, Isa.

— Pas de problème.

— OK, musique !

Isabelle se lève, cuisses en couteaux, se dirige vers l'ordinateur familial.

— On va choisir un son ringard.

La complainte peu subtile d'un saxophone inonde le salon. George Michael. Jenna danse, Simon et Laurent applaudissent. Isabelle contourne la chaise de Louise, lui pose une main sur l'omoplate.

— C'est naze, mais c'est normal de la part de ta vieille mère, non ?

Louise lui effleure les doigts, puis Isabelle imite Jenna, ses mouvements exagérés et guignols. Simon alpague Rose, ils chaloupent. Laurent découpe la tarte. Il n'y a que Louise qui rechigne. Le pire, c'est que George Michael n'est pas naze. Pas naze du tout. Louise adorerait jouer la langoureuse dessus, elle aussi. Pour une raison opaque, ce soir, ce n'est pas concevable.

George Michael, *Careless Whisper*

OceanofPDF.com

— Jenna et Rose, vous étalez le foin. Louise, tu nettoies.

Fourche en main, les filles accompagnent Isabelle et sa brouette en direction des chevaux. Louise empoigne une pelle. Le bois est rugueux, le vent matinal lui écorche les pommettes. Elle évolue vers le pré, rentre le ventre pour passer au travers des clôtures électriques. Le pantalon d'équitation prêté par sa mère est trop moulant, ça lui comprime l'estomac. Louise a perdu en souplesse, un des fils lui inflige une décharge. Elle titube, secoue les jambes. Les sommets se cachent derrière un entrelacs de nuages, qui s'estompera bientôt. Alors, le soleil. Sa chaleur sera corrigée par la brise, l'herbe verte pomme suintera, les boutons de fleurs dégageront un parfum sucré, les touristes en oublieront le caractère sauvage des Alpes. Avant midi, ils auront le corps marbré d'érythèmes et de piqûres d'insectes, tellement dopés à l'oxygène que leurs dimensions défient la logique. Louise respecte cet environnement, le sien, elle s'enorgueillit de la connivence entre eux, des secrets. Au fond du pré, Jenna et Rose répandent le foin en segments parallèles. Les chevaux piaffent dans leur dos, Isabelle rétablit l'ordre en sifflant. Louise rigidifie les phalanges sur le manche de sa pelle, rive le métal sous un crottin. Des poils animaux se gluent sur son front, déjà

éclaboussé de sueur. Louise scanne les environs. Des centaines de crottins grouillent de vermine, deux heures d'effort, au minimum. Rose et Jenna rigolent, là-bas. Sa mère est marrante dès le matin.

Vers 10 heures, Louise termine le nettoyage.

Rose, Jenna et Isabelle sont en train de seller huit poneys, attachés en rang à l'extérieur du manège. Simon aide, épaules larges, Hugo Boss. Louise louvoie entre eux, recule, se dandine. Ils sont affairés, ne la remarquent pas.

— Ça va ? Vous vous en sortez ?

Rose flatte le toupet d'un poney alezan.

— Oui, on les prépare. Hein, Caramel, on te prépare ?

Simon se radine.

— Fais gaffe, Caramel est chatouilleux.

— On est tous chatouilleux.

— Pas moi. Tu me touches où tu veux, je bronche pas.

Révulsée, Louise remonte la ligne de poneys. Caresse, Bijou, Praline. Au bout de la corde, Jenna et sa mère parlent bas, près. Elles sont très complices, depuis la veille.

— Ça va, ma brioche ? T'as chaud ?

Isabelle pose les mains à plat sur les joues de sa fille.

— Ouais, c'était pas facile.

— Remets-toi au sport ! Ton père et moi, c'est notre quotidien.

Ça y est, le contact de sa peau l'irrite. Louise sourit, s'éloigne, bougonne.

— Je vais me reposer.

Elle pénètre dans le bâtiment, musarde vers le chalet où est rangé le matériel. Le sable du manège lui rentre dans le nez, trente bottes de foin s'empilent jusqu'au plafond. Quand elle était petite, Louise les escaladait. Une estrade personnelle. Brindille à la bouche, elle étudiait la vie du centre. Les clients, familles, grands-parents. Ce qu'elle préférait, c'étaient les

cavalières de son âge, coiffées de bombes neuves, cravache en main. Elles bavassaient au sujet de tel ou tel cheval, comparaient leur niveau, racontaient la dernière session de saut d'obstacles. Ça médissait, ça voulait être la meilleure. Au final, ça s'accordait sur un point : Isabelle était une monitrice trop géniale cool. Louise y réfléchissait. Elle avait de la chance. Les gens glorifiaient Isabelle, le centre, Caresse, Bijou et Praline. Louise se demandait ce que ça ferait d'avoir des parents comptables, ou commerciaux. Des parents ennuyeux et propres, qu'on ne partage pas. Puis Louise bondissait de sa cachette, l'atterrissage dessinait des hélices de poussière, de paille. Les cavalières ouvraient des yeux jaloux, Louise les dépassait, aplomb de propriétaire revenue de tout, elles ne prolongeaient leurs jacasseries qu'une fois Louise partie. Des sauterelles.

— Louise, viens.

Elle s'ébroue, obéit à sa mère.

— Quoi ?

— La colo de 11 heures arrive, on a besoin de toi.

— Comment ça ?

En nuées, des gamins de six à douze ans gravissent le chemin abrupt reliant à la route, en contrebas, où trois minivans sont garés. Une adulte serre la main d'Isabelle. Deux moniteurs – un garçon à la silhouette athlétique et une jeune fille en sarouel – s'écartent, afin de se rouler une cigarette. Les enfants en profitent, s'éparpillent autour des poneys. La nausée est aigre. Par contraste, Louise réalise qu'elle se sentait bien, ces temps-ci. Qu'elle n'avait plus l'habitude de ces sensations. Ça l'angoisse prodigieusement, ses genoux sont en mousse. 1-2-3-4. Simon est occupé dans le pré, trop loin, inutile. 1-2-3-4. Où sont Rose et Jenna. 1-2-3-4. Les gamins braillent sur les poneys, des Ewoks naseaux ouverts, mécontents. 1-2-3-4.

Maman parle, voix puissante.

— On m'écoute, s'il vous plaît ! Vous allez vous orienter vers Louise, au niveau du bâtiment. Elle va vous choisir une bombe. C'est le casque pour la tête. Hop, on y va !

Souffle décousu. La porte de secours, les chiottes. Y en a pas. 1-2-3-4. L'air est glauque, agressif, respirer. Aux arbres crépitent les feuilles. 1-2-3-4. Ça va, juste une bande de gosses.

Louise s'appuie contre la porte du chalet ; les enfants affluent.

À sa gauche, un bidon bleu dégueule des bombes de tailles différentes, au velours plus ou moins élimé, avec des cheveux entortillés dans les mentonnières. Voilà, les enfants sont là. Ça forme une tiédeur, un brouhaha de molaires sur des chewing-gums aux fruits, des effluves lessiviels, beaucoup de doigts sur des téléphones. Chez les plus petits, des moues crispées. Aucun trou, il s'agit d'une masse compacte s'agrippant par les vêtements, les coudes, les pupilles, les baskets. Louise appartient au tourbillon. Elle est organique et turbulente.

— Y a pas moyen. C'est trop laid et ça va me niquer les cheveux.

Une préado, piercing en strass, index pointé vers les bombes. Des images défilent dans l'esprit de Louise. Pilules de Xanax, les Temporary Liquid Lipstick, cavalières, Mireille, le micro-ondes des berges, Mathias, ses grains de beauté. Mathias silence radio.

Louise fronce les sourcils, balance une bombe à la préado.

— Tu visses ça sur ton crâne, ou tu vas t'asseoir pendant que tes potes font l'activité, OK ?

Sous les quolibets, elle enfile sa bombe. Louise s'en veut. La gamine s'en fout, coasse avec ses copines. On change vite d'humeur, à cet âge. Selfie *duckface*, #tropbienlacolo.

Louise gonfle la poitrine, naturel cette fois, le 1-2-3-4 est superflu.

Elle se consacre aux gosses, un par un. Rose et Jenna viennent à sa rescousse. La tiédeur se dissipe, Isabelle alloue un poney à chaque enfant, ils lui emboîtent le pas dans le manège, Simon en renfort. Libres, les filles s'écroulent à même le sol, devant les rondins de bois.

— Ça va, Louise ?

— Ouais.

Jenna n'est pas convaincue, Rose la dévisage.

— Ça va, je suis crevée. On s'est bouffé vachement de route, hier.

Les vertèbres se courbent, les membres fléchissent. Oh, la paralysie d'après l'effort. Leurs peaux sèchent, souillées, odorantes. Elles sont trop fatiguées pour s'en soucier. Rose s'étire.

— Si je pouvais vivre ici.

Isabelle donne des consignes aux enfants, désormais en selle. Ils s'esclaffent : l'exercice consiste à gratter les oreilles du poney. Louise traque la gamine au piercing. Elle rame, se cramponne à la crinière de Praline. Louise se fend d'un sourire, Jenna renchérit.

— T'es sûre que ça va ?

— Oui.

Vite, un geste, n'importe. Déloger son portable de sa poche. Foutu pantalon trop gainé.

— J'ai pas de réseau. Ça me gave.

— Moi, j'en ai. Valentin m'a envoyé une photo de lui à la plage. C'est bizarre qu'il soit seul à la maison. Si ma mère l'apprenait...

— Hmm. Je file me promener.

— Je m'incrute.

Jenna s'est déjà dressée sur ses pieds. Ensemble, Louise et elle distancient le manège, puis le centre. Elles montent dans la Fiat de Louise, parquée de l'autre côté de la route.

— On va où ?

— À mon lac.

Louise manœuvre, s'engage sur le chemin des Payas. Le vent s'engouffre par les vitres baissées, les cheveux voltigent, le tissu. Louise chausse ses lunettes de soleil, goûte les lacets de route qui s'enroulent et se déroulent au creux des flaques vertes. Départ du chemin, elle se gare.

— Ça mène au lac de Barbeyroux. Mes parents ont des parcelles, ils y mettent les chevaux, l'hiver. Y a une réserve d'eau artificielle avant Barbeyroux. C'est mon lac à moi.

— OK.

Ça paraît insuffisant, cette introduction. Il faudrait lui expliquer que l'ascension se mérite, par ce sentier de chèvre avec des pierres qui dérapent sous les semelles en soulevant des froufrous de terre mordorée, et les herbes qui balafrent la peau jusqu'aux cuisses. Il faudrait lui expliquer que là-haut, tout pépie et croustille et bourdonne, acouphènes, qu'on se croirait dans une piscine en bord de ciel, n'aie pas peur, les libellules et les scarabées bousculent la chair parce qu'ils ne sont pas accoutumés aux humains. Il faudrait lui expliquer comment c'est, nager en comptant les grenouilles, dans cette eau qui dépose sur l'épiderme son odeur d'argile. Il faudrait lui expliquer que sans prévenir, le ciel se maquille de mauve, d'indigo, alors il est temps de prendre le sentier de chèvre à l'envers, dépêche-toi. Ce n'est pas simple à expliquer.

Elles sortent de la voiture, entament le périple.

— Pas trop chelou, d'être chez toi ?

— Non, pourquoi ?

— Je suis curieuse.

— J'ai pas à me plaindre, c'est magnifique, ici. En plus, tout le monde kiffe ma mère.

— Elle est au top.

Jenna esquive le regard de Louise. Même pas noir, plutôt bafoué. C'est ridicule.

— Y a un truc qui t'embête ?

Louise s'enlise dans une inspiration compliquée. À cette altitude, chaque mot coûte. Elle observe Jenna. Ses boucles couleur feu où miroite la lumière, ses mollets tatoués qui se contractent et durcissent au rythme de ses foulées. Ses yeux, solides et tristes.

— C'est Mathias. J'ai foiré. Une énième relation bousillée, je les collectionne.

— Du grand toi.

— Quoi ?

— Le mec est discret pendant une journée, et t'en déduis que c'est mort.

Louise patine sur un caillou. Elles se taisent, guettent le chant des ruisseaux, les cloches qui tintent au cou des vaches. La main en visière, Jenna les localise. Une dizaine de bêtes musculeuses, à la robe fauve. L'atmosphère s'alourdit. Les rapaces virevoltent à la recherche de rongeurs à chasser, les insectes deviennent collants. Soudain, Louise quitte le sentier, enjambe des barbelés, elle accélère, plonge dans les entrailles du lieu.

Une chanson fantôme : *Vénus*, des Shades.

Louise avait dix-sept ans. À Paris, le Baby Rock assaillait la scène musicale branchée. Ces types gominés l'obsédaient, avec leurs slims et leur arrogance et leurs cheveux. En septembre, elle opérerait sa rentrée à l'université. Elle rêvait de vie citadine, de foules, de bars, de chaos. Elle se fantasmait déferlant sur la ville armée de sa frange, de ses tee-shirts aux slogans subversifs. L'avenir était vierge, à portée. Mais cet été-là, Louise demeurait à l'abri, cultivait son corps. Le plaisir de se gorger de soleil, de se sculpter à force de brasses dans les eaux glaciales. Elle emportait des romans qu'elle laissait flamber sur sa serviette, des fruits dans des Tupperware, ils transpiraient leur sirop, attiraient des fourmis grosses

comme des abeilles. Louise fumait, photographiait les papillons, fouillait sous les coutures de son maillot de bain. Des après-midis gloss rouge, petites gencives, robe blanche. Un bonheur pur. Un bonheur de demoiselle.

Une décennie plus tard, elle effectue le parcours en sens inverse.

— Attends-moi.

Non, Louise ne ralentit pas. En bas, l'onde reflète les montagnes. On doit se pencher vers l'arrière, descendre sans glisser, ou bien s'élancer, téméraire, balancier habile des bras. Des plantes lacèrent les chevilles. Louise se fige à l'orée du dernier fragment de terre, s'allonge dans l'herbe. Jenna rapplique, écarlate, s'effondre. Le soleil est dangereux, ses rayons endorment. Louise caresse l'eau avec la pulpe des doigts, frisson, la faute au choc thermique. Le vent se refroidit, vire liquide, dense. Elles ne restent pas, moins d'une heure, décident de s'enfuir. Plus volumineux qu'à l'aller, les sons ambiants les escortent. Naît un martèlement. Les pulsations vont par trois, approchent, Jenna et Louise pivotent, ce sont sept chevaux au galop. Sur le premier, Laurent et son chapeau de cow-boy. Il est mystérieusement plus charismatique que la veille. Derrière, des touristes ballottent sur les selles en cuir.

— Bonjour, les cocottes.

Il lâche une main afin de les saluer, la deuxième pour parader. Sous l'impulsion du dominant, les six autres chevaux s'arrêtent, en désordre à la lisière d'un champ. Ça perturbe les cavaliers, qui réclament de repartir. Sauf si, du coup, il y a le temps de prendre quelques photos.

— Vous vous promenez ?

— Oui, un tour au lac.

Laurent ouvre la sacoche pendue à sa selle western, dégage des gâteaux qu'il largue à Louise. BN fraise, hilares. Elle chialerait si elle n'était pas aussi amorphe.

— Soyez prudentes, ça tape.

Laurent talonne son cheval, la troupe démarre. La poussière sous les sabots pomponne le décor, plusieurs secondes après leur disparition.

— On retourne au centre, Louise ?

— Cinq minutes.

*

— T'aurais pu aider. Une galère, cette aprèm, heureusement que Rose était là.

Louise ignore le sermon de sa mère, ébauche des pas brouillons vers le pré. Autant de crottins qu'au matin. Le parfum du centre s'est transformé. Sueur animale, humaine, mégots des monos et goûters fourrés au chocolat chimique. Louise flâne sous le bâtiment, elle voudrait escalader les bottes de foin. À l'instant où elle hisse une jambe, elle perçoit un frottement, hausse les sourcils. Une fourche traîne là, elle s'en empare, sinue entre les bottes et bloque sa respiration. Le bruit s'intensifie, Louise brandit sa fourche. Un rire éclôt.

— Putain !

— Vous êtes sérieux, là ?

Rose rajuste son soutien-gorge, Simon sa braguette.

Les Shades, *Vénus*

— Tu contredis la théorie de l’hystérie, t’en as conscience ? Freud et Charcot. Selon eux, les meufs s’emmerdaient tellement de la chatte que ça leur causait des névroses.

— Je connais, merci.

— C’est ouf, cette histoire. Les docteurs les guérissaient en les masturbant. Et la méthode avait du succès. Ils s’en chopaient des tendinites, les gonzes. C’est à cette époque qu’on a inventé le vibro. Pour soulager les tendinites des docteurs. Toi, deux siècles plus tard, tu jouis H24, on t’entend d’ailleurs, mais t’es de plus en plus tarée. Mon petit frère, Rose. Simon. Mon petit frère de vingt-quatre ans.

Jenna écoute la conversation, distraite. Ce matin, Rose a proposé qu’elles mangent ensemble. Qu’elles apaisent les tensions. Donc elles sont attablées sur la place du village, autour d’une pizza aux poivrons avec beaucoup de fromage de chèvre.

— Je suis tarée ? Tant mieux, j’ai gagné ton pari de bouffonne. Échanger nos vies ?

Jenna ricane. Ce n’est pas la situation. Plutôt le fait que Louise lorgne Rose par-dessus des lunettes à la con. Verres bleus, décorés de strass. Elle a dû les dénicher dans son placard d’ado, ainsi que sa tenue. Converse roses gribouillées de feutre, jean bootcut, tee-shirt Buffy.

— Ça t’amuse, Jenna ? Elle se tape un gamin, mon frère, et tu te marres ?

— Oh, ça va.

— J’avoue, ça va. Rien n’est grave, dans ton paradigme. Vivre vite, mourir jeune, pas vrai ? Ou un délire de meuf rock’n’roll...

Jenna attrape la dernière part de pizza. Ses yeux apprivoisent les sommets qui encadrent Saint-Bonnet. Aiguisés, monstrueux. Une sacrée perspective sur l’étroitesse des choses.

— OK, t’es vénère. Mais Simon est majeur et vacciné, il baise qui il veut. De toute façon, c’est pas le problème. T’as été reloue dès qu’on est arrivées.

— T’as raison, c’est moi qui vrille. Rose s’envoie mon frère, toi, tu valides. La base.

Jenna inspire. Si elle avait rencontré Louise au lycée, par exemple, elle l’aurait fumée dans la cour, devant le bahut entier. Une précieuse, une narcissique. Une malade imaginaire.

— T’as qu’à rentrer, si ça t’insupporte autant d’être là.

— Et vous, vous restez ? C’est ça, l’épilogue ? Rose épouse Simon, ma daronne t’adopte ?

Ça tenaille le ventre de Louise.

Profaner. Le prénom d’Agnès pourrait surgir. Une frontière dont il serait ardu de revenir. Louise se ravise, verrouille la bouche, narines dilatées. Jenna sait. Elle la fixe tranquillement, mâche son morceau de pizza, pas pressée.

— En prime, Louise, tu te sers de la théorie de l’hystérie ? C’est pas de la chiure de phallocrate, d’habitude ?

Chaque détail est inadmissible. Rose sirotant sa Badoit. Les soupirs de Louise. Les phalanges de Jenna.

— Bon, on se casse ?

Louise effleure la mousse. En dessous, l'eau est gris taupe, mélange de gel douche et de crasse. Cette après-midi, elle s'est accordé une balade à cheval, en solo. Elle pratiquait quand elle était ado, que ça la saisissait, l'envie que le monde brûle. Louise a suivi son rituel, étape par étape. Chercher Nikita dans le pré ; une jument blanche, docile. Lui passer son filet et s'échapper, en espérant croiser des clients qui émettraient des remarques, elle monte sans selle, voyons Jeanine, on dit "à cru", n'empêche qu'elle doit être bonne cavalière. Ensuite, la solitude dans les sentiers pentus, où ne rôdent que des marcheurs expérimentés, avec des bâtons exprès. Le souffle de Nikita, son squelette entre les cuisses, sa sueur aux notes d'agrumes, la crinière rêche s'emmêlant dans les rennes, le vent en gifles et bâfrer des moucheron au galop.

Louise asperge ses genoux, les bulles de savon dégringolent, sa peau a une teinte de bronzage abusive, presque brique, ses poils sont translucides. Elle a ressenti des symptômes, aujourd'hui. Vertiges, démangeaisons, gargouillis. Nikita gargouillait aussi. Un phénomène physique qui caractérise le vivant, en somme. Louise s'enroule dans une serviette. Son téléphone traîne sur le lavabo, atrocement silencieux. La bouche de Mathias lui chatouille l'esprit, couleur rose dragée. Louise inspecte les étagères. Une crème à la lavande spéciale jambes lourdes, un gommage, un contour des yeux antirides. Les cosmétiques de sa mère. Isabelle a les mollets endoloris et la frousse des pattes-d'oie. Maman. Instinct de l'enlacer. Consoler ses jambes, freiner l'avènement des rides sur sa figure. Un jour, on ne le reconnaîtra plus, Isabelle sera une mamie fripée, un peu triste, un peu souffreteuse. Un jour, elle s'endormira.

Louise fonce au salon.

Elle y perçoit la voix de sa mère. C'est crétin, ces élans qui mettent le corps en action. Surtout, c'est éphémère. Trop tard pour se rétracter, Louise est lancée. Elle se fige sur le seuil, surveille. Rose et Jenna sont dans la pièce. Elles rigolent à trois, de bon cœur.

— Ah, et cette photo. Noël à sa période punk. Elle avait quatorze ans.

Louise fronce les sourcils, visualise très bien. Elle, courroucée devant un sapin surchargé de guirlandes, des épingles à nourrice dans les lobes d'oreilles. Crise d'ado. Ça n'existe pas, la "crise d'ado" : à treize ans, on cesse énigmatiquement d'être optimiste et ça perdure. Point.

Louise retraverse le couloir, s'habille dans sa chambre.

Elle évacue la maison, se souvient, des épingles, des glaçons, on perce à l'aiguille, mal aux doigts, le chas s'y enfonçait. La douleur n'importait pas, à aucune des extrémités. Louise enfle la première paire de chaussures sur sa trajectoire, des sandales défoncées. C'est dans le ton de son accoutrement : baggy du collègue et caraco étoilé. Ses bouderies sont épidermiques, nigaudes, douces au fond. S'agacer de sa mère, de Mathias ou de Rose, il y a pire. Putain, le poids de ceux qui nous aiment, le nôtre. Elle s'aventure sur la route. La température s'affaisse dans les environs, la luminosité se dentelle de reflets parme. Louise progresse en direction du village, range ses poings dans ses poches. Allez, une épiphanie, une réponse, une claque d'humilité. Louise est égocentrique, d'accord. Pourrie gâtée, d'accord. Qu'est-ce que ça fout ? Ils ne sont pas si meilleurs, les autres.

Une déchirure, dans le ciel. D'épais nuages ont masqué le soleil. La pluie s'abat sur la verdure, le bitume et le toit des pavillons. Louise avance. Les gens en terrasse se tassent à l'intérieur des bistrots ou trottent jusqu'à leur voiture, les piétons s'abritent où ils peuvent. Ici, les orages frappent à la manière de l'angoisse. Louise s'immobilise sur le parking de la mairie, les cheveux trempés, les joues en pâte à modeler. Moitié l'intempérie, moitié

les larmes. Ça coule, ça dévale sur ses épaules, sa gorge et ses seins. Certaines gouttes atteignent son nombril et meurent. Elle réalise qu'elle n'a plus de boulot, fracas de tonnerre, que Mathias s'est blasé, pardonne-moi, la foudre fracture. Louise écarte les bras du corps. Voilà, elle est minable. Dépouillée de ses audaces, imbibée jusqu'à l'os. Prête à s'écrouler à la prochaine bourrasque. Pathétique, pitié, une trêve. Elle la mérite. Ou alors c'est du cinéma. Des afflications de tragédienne. Peut-être qu'il n'y a pas de motif d'avoir peur. Pas de motif de chouiner. Ça rendrait sa posture encore plus navrante.

Son téléphone vibre dans sa poche. Louise décroche.

— Ouais ?

Du grésil.

— Oh ?

— C'est... toi, sur le parking de la mairie ?

La sensation des épingles et du glaçon, dans l'estomac, les ongles. Louise décrit un tour complet sur elle-même, s'essuie le visage. Une centaine de mètres plus loin se découpe une silhouette. Louise plisse les yeux. Accoudé à une voiture, un type fume une clope. Sweat à capuche, tignasse ébouriffée en dessous. Louise annule l'espace qui les sépare.

— Mathias ?

Elle a beau être en face de lui, elle n'y croit pas. Mathias grelotte. C'est le groupe Korn, sur son sweat. Une blague. Louise a toujours le téléphone contre l'oreille. Elle raccroche, Mathias aussi. Il tire une latte sur sa cigarette, la balance au sol d'un geste nerveux. Pardonne-moi.

— La pluie a éteint ma clope.

— Mathias.

Louise tremble. Colère, plaisir, froid. Ou parce qu'elle prononce son prénom et qu'il l'entend. Mathias, Mathias, Mathias. C'est devenu une incantation. Louise regrette cette ère où il s'agissait de simples syllabes

avec personne pour les porter. Mathias arque son coude au-dessus de sa tête, se protège de l'averse. Pardonne-moi.

— Saint-Bonnet-en-Champsaur, hein ? J'ai lu que vous aviez un super taux d'ensoleillement. Donc, c'est dans ce bled que t'es née ?

Ton de la conversation.

— Non, je suis née en région parisienne.

Louise remue les chevilles, mesure l'absurdité.

— Qu'est-ce que tu fabriques chez moi ?

— J'avais besoin de te parler.

— De l'ensoleillement ?

— De nous. De toi, de moi. Je sais pas, de la vie. Et puis ouais, du soleil. Pourquoi pas ?

Ses iris sont toujours bleus. En filigrane de Saint-Bonnet. C'est épatant et détraqué.

— Je ne suis pas naïf, Louise, on s'est séduits en vacances et c'est débile. Mais on peut essayer, non ?

— Tu plaisantes ? Tant de kilomètres et tu me déballes ça ? On est dans une comédie romantique ? T'es Ryan Gosling ?

— Louise.

— La déclaration sous un orage d'été...

Mathias contracte les mâchoires, le goudron lui mouille les cils.

— On en est là ? Tu me reproches la météo ?

— C'est plus lamentable que la gare, je te jure. Quand le mec court après la meuf.

Mathias enfouit les mains dans son sweat, ça tire sur sa capuche. Il renifle, sourit par terre.

— Je comprends pas. On a un truc, toi et moi.

— Hmm...

— Quoi, hmm ? Louise, je te kiffe. Et tu me facilites pas la tâche. T'es têtue. Rien n'est à la hauteur de tes insatisfactions.

— J'ai pigé.

— Non, tu me laisses parler ! Sept heures dans ma bagnole, avec mes arguments. Tu me laisses les formuler, s'il te plaît.

Sous son sweat, il y a un tee-shirt noir, des plis qui frétilent. Mathias se frotte la bouche, comme les gamins sales à table. Louise remarque les veines de son cou, gonflées. Dès lors, elle ne voit plus que ça.

— T'es égoïste. Tu ne veux pas qu'on t'aime, tu veux qu'on t'adore. C'est si normal, selon toi, d'être entourée, que tu ne te questionnes plus. Tu prends, tu prends, c'est jamais assez. Et attention, faut pas s'éloigner de ton scénario, sinon c'est la catastrophe. T'es une control freak. Je suis sûr qu'en musique, t'es carrément casse-couilles. Qu'on ne peut pas te faire découvrir de nouveaux groupes. Il est crucial que tu décides, toi. Que t'écoutes les mêmes chansons en boucle des semaines, jusqu'à l'écœurement. Tu reproduis ça dans tes relations.

— Bon, j'en ai marre.

Louise se détourne, Mathias se replace devant elle d'un pas chassé.

— Malgré ça, Louise, je te kiffe. Je suis amoureux. Juste, tu dois arrêter de m'en vouloir à chaque maladresse. N'exige pas de cette relation qu'elle soit parfaite. Elle le sera pas.

L'averse faiblit autour d'eux. Louise s'étourdit de cette odeur verte envahissant l'air : roche fraîche, pétales mutilés, humus, écorce. Mathias pose les paumes sur ses coudes, chair de poule subite, ses doigts glissent vers les bracelets à ses poignets.

— J'ai été enchanté que tu dégueules sur mes pompes à Saint-Jean-de-Luz. Maintenant, je veux la suite.

Louise aspire à un baiser de cinéma, visages inclinés, les deux corps en une statue majestueuse. Pardonne-moi. Du marbre, *Le Rapt de Proserpine* par le Bernin. Elle hésite une seconde, embrasse Mathias. Leurs nez se percutent, ses dents à elle éraflent ses gencives à lui. Tant pis, ils s'aiment.

*

Isabelle et Laurent sont heureux d'avoir aperçu le "fiancé" de Louise. Chacun y va de sa vanne sur les sons étranges venus de la chambre, cette nuit. La main sur la portière de sa Fiat, Louise étreint ses parents, on t'aime, ma brioche, elle étreint Simon, vieille moche. Dernier regard aux montagnes parsemées de chevaux, Louise grimpe dans sa voiture. Rose et Jenna s'installent. Mathias est déjà rentré, un rendez-vous professionnel, tôt le lendemain.

Louise observe sa famille ; ils rétrécissent dans le rétroviseur.

À l'instant précis où ils disparaissent, une larme chute. Louise a la tentation de faire demi-tour, de rester. Tout en sachant que si elle restait, elle n'aurait qu'une envie. Partir.

OceanofPDF.com

Rose enlève ses ballerines. Pieds nus dans le sable, elle frôle ses bras. Du vent. Il y a continuellement du vent sur Saint-Jean-de-Luz, il paillette la peau d'embruns. Rose se crispe, le feu d'artifice est en retard. Il va être tiré depuis la digue aux Chevaux, illuminer la baie entière. Jenna et Louise se tiennent par les hanches, Louise cale sa joue contre l'épaule de Jenna. Elles fixent la nuit. Une enfant tire la manche de son grand-père. Papi, il commence quand, le feu ? Papi est précédé par sa bedaine, il a une moustache fournie avec un trou rose pâle au-dessus de la lèvre. Des centaines de scènes identiques, autour. Familles gentilles, touristes en vacances, mentons qui dodelinent, le feu le feu le feu. Le ressac est homogène, mélodieux. Un morceau de classique le fissure. Ça va débiter. Aaaaah. Rose recule, sent les soupirs de Valentin à l'orée de sa nuque. Il lui entoure le ventre des deux bras ; elle se blottit fort. Une bombe explose, taraude le ciel et se répand dans l'eau. Une déflagration encore, trois fusées violet et argent scintillent, agonisent. Rose tressaille, Valentin respire tiède.

— T'es sûr, tu pars demain ? Ta présence ne dérange pas les filles.

— Je dois bouger. J'aurais dû être à Paris y a un bail.

— T'as quelqu'un à retrouver ?

— Des amis.

— Des amies filles avec qui tu trompes tes amies filles ?

— J'en trompe aucune, je vous aime toutes.

Peut-être que c'est vrai, peut-être qu'on peut aimer plusieurs personnes à la fois. De manière différente. Rose aime Louise et Jenna. Elle aime sa sœur, son père. Ça fonctionne, dans ces domaines. Parce qu'il n'y a pas la sueur partagée, parce qu'il n'y a pas jouir, les yeux liquides à l'instant où, l'odeur du sexe. Quel parfum ça génère, Valentin qui en baise une autre ? Rose pourrait le menacer, lui parler suicide ou barbituriques. Ce serait fatigant : ils ne sont pas amoureux. Rose se raidit, elle souhaiterait qu'une fusée s'égare et l'incendie. Le feu le feu le feu. La bouteille de vin dans sa main est lourde. Désir d'éclater le verre sur les épis rocheux et de s'ouvrir les cuisses. Langueur, le feu, fredonner du Lana Del Rey. Ce serait mécanique, déchiqueter la peau jusqu'à ce que la douleur se détourne, parvienne à l'épicentre rouge hémoglobine. À la première cicatrice, Rose avait treize ans. C'était né d'une stupéfaction. Comment une chose si puissante que le chagrin pouvait demeurer immatérielle ? Ces odieuses ruines du dedans, le saccage, la lave. Rien en externe, à peine des fuites oculaires. Rose avait voulu du tangible. Sans compter qu'une plaie, ça guérissait, il suffisait d'en prendre soin. Savon, pommade, pansement. Et les gens voyaient, savaient. Elle est blessée. Cette fille s'est blessée.

Rose sanglote, Valentin dépose le menton sur son omoplate.

— Pleure pas.

Il fouille dans la poche de son slim.

— Je t'avais acheté ça.

D'un de ses gestes vifs et précis, Valentin lui attache un bracelet de coquillages au creux du poignet. C'est une enfilade de cauris blancs, minuscules, sur un cordon noir.

— Et regarde.

Il tend la main droite. À son pouce, une chevalière en forme de rose.

— Je t'emmène à Paris.

*

— On est obligées de l'écouter en boucle ?

Louise toise Jenna, puis l'ordinateur, en équilibre sur les lavabos.

— Ouais. C'est Mathias qui me l'a envoyée. C'est *Daydream*, des Lovin' Spoonful.

Elle porte la main à ses cheveux, noués en chignon. Les vapeurs du bain font baver son mascara, Louise rince ses doigts dans l'eau. Rose y a vidé un flacon de fleur d'oranger. Ses cheveux à elle pendent des gouttes roses qui slaloment sur sa poitrine, éclosent tels des pétales. Sous la mousse fainéantent les trois corps, marron des vacances. Installée dans l'angle de la baignoire, Jenna attrape son paquet de cigarettes, en déracine trois du bout des ongles.

— Tu vas décider quoi, avec Mathias ?

Louise rend son Zippo à Jenna, un machin has been serti d'un aigle. Elle fronce les sourcils, interroge du regard l'extrémité de sa cigarette.

— Il a osé, lui. Traverser le pays pour me voir. Je suppose que je peux me fendre d'un week-end à Paris. Faudra surtout que je m'occupe du professionnel, à Grenoble.

— C'est mort, ton poste au *Dauphiné* ?

Rose aide une perle de bain à rouler sur ses phalanges. Elle l'a piochée dans sa collection et l'a sacrifiée. C'était son idée, le bain à trois.

— Peut-être pas. J'ai besoin d'une transition. J'aviserais quand on sera rentrées.

— Si on rentre.

Jenna a ce ton de la fumée qui obstrue la gorge. Elle souffle de longues volutes.

— Aucune de nous n'a d'impératifs, à Grenoble.

Rose crève sa perle d'une pression du pouce.

— Et le Lys Noir ?

— On m’embauche à l’école de danse, en septembre. Alors basta, le striptease.

Louise se renfonce dans l’eau.

— Y a ton manuscrit, aussi.

— Quoi, mon manuscrit ?

— T’as pas l’ambition de le publier ?

— Non. Si. Je sais pas. Ça a l’air d’être la merde.

— Explique ?

— Je ne suis pas la seule meuf qui pense avoir des trucs à dire.

— Je peux le lire. Te filer des pistes de réflexion, des corrections.

— Hmm, ton avis de journaliste au chômage...

Louise tapote ses cendres dans la direction de Jenna. Elles s’éparpillent en arabesques à la surface, Jenna les écarte du revers de la main.

— Connasse.

Jenna pique la courbe d’une bulle, crépitement liquoreux, la braise de sa Lucky Strike s’évanouit. Elle abandonne son mégot sur le rebord de la baignoire, déplie les coudes.

— Tu squatteras chez moi, Rose ? Vu l’ambiance entre ta mère et toi.

— Merci, c’est sympa. Mais je ne m’éterniserai pas à Grenoble.

Les filles se taisent. Cette pesanteur, comme lorsqu’elle va jouer du piano. En plus, les effluves du gel douche, la condensation. C’est hypnotique.

— Je vais faire le tour du monde en solitaire.

Louise lâche son élastique, ses pointes s’écrasent au milieu de la mousse, l’élastique va rencontrer sa cuisse, le fond de la baignoire ensuite.

— Hein ?

— C’est Irvin qui m’a insufflé l’envie.

— Qui ?

— Un type. J'ai de l'argent. Pas beaucoup, assez pour m'acheter un camping-car et me barrer. L'Europe, d'abord. Italie, Allemagne, Grèce. Puis la Russie, l'Asie. Un saut en Australie, j'embraye avec l'Amérique du Sud, du Nord, je termine par le Royaume-Uni.

Trente secondes sont nécessaires à Louise. Elle encaisse. Le projet de Rose est sérieux.

— De quoi tu vas vivre ?

— De petits boulots. J'improviserai.

— Le camping-car va nager, d'un continent à l'autre ?

— Cargo.

— T'as un passeport, au moins ?

— Bien sûr. Et le permis international. J'y réfléchis. Je me prépare, je réunis des infos. En novembre, maximum, je pars.

Jenna reprend une cigarette dans son paquet. Pourquoi pas. Elle sourit à Rose, furtivement, Rose qui reçoit sans gratitude. La bourgeoise a changé, tant mieux. Louise est agitée. Elle lie ses cheveux avec son élastique trempé, sa peau couine contre la fonte.

— T'as craqué. On n'est pas dans un roman. Tu te rends compte ? Un tour du monde, c'est compliqué, ça ne se programme pas sur un coup de tête.

— Ce sera compliqué. Moins que d'être un fantôme. Je ne supporte plus les attentes. Celles de ma famille, de Léandre. Les vôtres. Je dois exister pour moi. Savoir qui je suis.

— D'accord. Tu m'excuseras de flipper.

— T'as le droit. Juste, personne ne me découragera. Flipper, ça ne protège pas du danger, ça protège de la vie.

Louise pleure, ça la déborde.

Elle a retenu ses sanglots, maintenant, la morve dégueulasse ses narines. De la paume elle s'essuie, nettoie sa main dans l'eau. Les deux autres gueulent, ne trouvent pas ça si grave, au final. Cette petite mouchure stupide qui flotte, à la jonction d'elles trois, entre la mousse rose et les cadavres de perles de bain.

The Lovin' Spoonful, *Daydream*

OceanofPDF.com

Un autre été.

Louise serre les mains sur le guidon, chaloupe des hanches pour obliquer à gauche. Le vélo obéit, s'incline dans le virage. Partout éclatent des touffes d'arbres, des fleurs, des bâtiments rongés de verdure, l'enclos avec les chèvres. L'été, vidé de ses hordes d'étudiants, le domaine universitaire de Grenoble est magnifique. Louise fait tinter la sonnette de son vélo. Dix mètres plus loin, Mathias fait retentir la sienne. Elle s'arrête sur le trottoir, lui laisse le temps de la rattraper. Il y a le froissement de sa robe en coton, l'apparition bouleversante de sa culotte blanche. Il y a les traces d'huile sur ses jambes et cette sensation d'être belle, belle d'amour. Dans un crissement de pneus, Mathias stoppe à sa hauteur. Jean destroy, tee-shirt punk, regard bleu veiné de rouge, cernes, la houppe en cheveux châains et les grains de beauté.

Louise sourit ; lui, il plisse le front. Ça les trouble, ils détachent les yeux.

— Bon, moi j'y vais.

— Où ça ?

— Aux courses. On n'a plus de fruits. Ni de chocolat.

Torsion aux intestins. Mathias va la planter, la larguer seule au sein du campus. Louise va regagner le centre-ville sans lui. Pas de Spasfon. Elle connaît le chemin, des milliers de fois.

Allez. Mathias s'étire, placide, en rajoute. Ça signifie : relaxe, la situation est normale.

— J'y vais ?

— Ouais. Je t'aime.

— Merci.

— Pauvre type.

— Je t'aime.

Mathias se penche, baiser sur la joue, il part.

Dans son sillage, un bouquet de lessive, de fougère et de cigarette. Louise se met en route. Ses tours de pédale sont mal assurés, ça grince. Elle respire calmement, dompte l'angoisse. C'est une sensation familière, une sale amie dont on ne se débarrasse pas. Peut-être que de l'affection s'est formée, à force. À un endroit. Louise se rassérène à la vue des rails du tram, elle n'a qu'à les suivre, éviter les obstacles. OK, ligne droite jusqu'à l'allée encadrée de marronniers. Derrière, la résidence universitaire où elle a vécu cinq ans. Louise y dandinait ses vingt piges pédantes, maquillage de soirée, musique à fond sur son téléphone. Moi je kiffe les Strokes et toi non. Elle n'est plus la même créature. En ville aussi, évoluent plein de Louise obsolètes, irréelles. Des fractions d'elle qui déambulent telles des poupées cassées. C'est sûrement pour cette raison que les gens déménagent sans cesse.

Louise accueille la gifle du vent sur les berges.

En contrebas, l'Isère se démène, entraîne parfois des brindilles ou carrément des branches, amputées aux arbres qui la longent. Des courants d'air brûlants descendent du ciel, une brume fraîche monte de l'eau couleur acier. Au centre, Louise se sent libre. Ou contente. Odeur de roche, le cimetière se déploie. Louise pédale vite, ouvre la poitrine. Plaisir de ne pas être morte. À sa gauche, le massif du Vercors, à sa droite, la chaîne de Belledonne, encore enneigée. Devant, le massif de la Chartreuse et le quartier de l'Île Verte, maisons titillées de lierre, de buissons charnus. Oui,

des milliers de fois, ce chemin. Bientôt ce sont les quais, imposants, jalonnés de pizzerias. La Bastille les domine, un ancien fort militaire tout en aspérités, dédale de sentiers, escaliers caillouteux. Elle entend Arctic Monkeys dans une voiture. Ça doit être ça, les fameux signes cosmiques dont l'entretenait Rose. Louise se retourne, vacille sur sa selle. Le conducteur lui a souri, elle a chaud dans les cuisses, elle bifurque parmi les rues piétonnes. Compacte et molle, la foule encombre. Louise respire, slalome. Elle considère une thérapie. Rentrer chez soi à vélo, il n'y a pas de quoi être fière. Or le psy ne la rendra pas heureuse, pas plus que les docteurs ne la rendront immortelle. Louise a perdu cette confiance tarte en l'autorité, cette certitude que les experts sont savants, infaillibles. Elle se débrouille. C'est plus facile, d'ailleurs, depuis qu'elle est pigiste. Autonomie, pas d'horaires de bureau. Elle s'en est voulu, au départ. Elle dysfonctionnait. Mathias l'avait interrogée. Selon qui ? Déjà, parce que l'univers s'en cognait, ensuite, parce que les normes, les modèles et les obligations imaginaires, ça allait cinq minutes. Le soir de leur premier anniversaire, il lui avait offert un tee-shirt. *Un jour après l'autre, ma chérie*. Louise s'en drape quand ça ne va pas, le lave quand ça va. Pendant les phases où le tee-shirt dort au placard, elle se demande pourquoi elle s'empoisonne la vie, balaye l'idée d'un haussement d'épaules. Dès que le tissu noir s'effiloche au contact de sa peau, elle se demande comment envisager de vivre.

Louise s'évertue à ne plus culpabiliser.

En période tee-shirt, elle ralentit, se promène tôt le matin, lumière bleue, pas beaucoup de monde, des vieux avec leurs caddies en toile écossaise. Elle leur sourit, elle marche longtemps, elle s'adonne au vélo. S'il est là, Mathias lui prépare de la purée de carottes, des patates douces, que des aliments orange et mignons. Ça s'améliore en deux trois semaines.

Louise atteint la rue Jean-Jacques-Rousseau.

La patronne du traiteur lui adresse un signe de la main. La dame porte un serre-tête, pareil que celle de la boutique, à Saint-Jean. Là où Mathias avait sauvé la mésange. Dans cette rue, Louise a sympathisé avec la nana de la boutique bio et le vendeur de l'herboristerie. Ça l'avait frappée, un matin d'octobre, au moment d'acheter son Spasfon. Il était moins épuisant de répondre aux blagues de la pharmacienne que de fuir, la traitant de pute en sourdine. L'instant présent, accords toltèques, ne pas lutter et ces saloperies de clichés. Le sentiment qu'autrui n'était pas le problème, mais une partie de la solution. Louise n'avait pas raconté l'épisode à Mathias, il aurait arboré son rictus fanfaron. Ils avaient profité de l'accalmie, automne roux, paisible.

Louise arrime son vélo au support en métal, dans le couloir de son immeuble.

La serrure de l'antivol est grippée, les clés tombent, évidemment, ainsi que ses lunettes de soleil lorsqu'elle ramasse les clés. Tout à l'heure, elle a failli se vautrer devant le gars qui écoutait Arctic Monkeys. Louise s'étonne de glousser. Elle se moque d'elle-même. C'est récent et agréable. Elle se moque de l'après-midi où, dans le TGV direction Paris, elle avait vomi. Certes, un groupe d'ados avait ricané. C'est principalement de la mamie qu'elle se souvient. Elle lui avait proposé du gingembre confit, le "meilleur remède des estomacs capricieux". Le train était arrivé en gare, zéro catastrophe. Sur le quai, Louise avait vu une fille en larmes. Il y a toujours une fille en larmes sur le quai, et elle est toujours jolie, y compris quand elle ne l'est pas. Louise lui avait tendu un mouchoir. Merci mouillé de la fille.

Voilà, les gens souffraient, la Terre tournait.

Louise époussette son short noir, sa chemise en coton prune.

Mathias a gardé son appart. Souvent, il vient à Grenoble. Une semaine ou deux. Paris n'est qu'à trois heures de train, vis-à-vis de son taf, il n'est pas handicapé. Louise consulte les annonces de journalisme, là-bas.

Emménager ensemble. Paris, ou la campagne alentour.

Elle expire, relâche les épaules.

Retour dans la rue, démarche de chatte. Allez, l'orgueil en voyant l'affiche sur la porte vitrée de la librairie, allez, vertige en poussant cette même porte, allez.

Assise au bord de sa table, Jenna signe.

Son inquiétude concerne l'orthographe. Elle souffle sur les traces d'encre, referme le livre, le restitue à Anny-avec-un-y.

— Merci !

— Merci à vous, bonne journée.

Emmanuelle n'est pas loin, son parfum ourle l'atmosphère. *Alien*, de Thierry Mugler. Jenna s'octroie une pause cigarette. Elle chope ses lunettes de soleil, son paquet de Lucky, quitte la table. Avant, elle ne connaissait pas le nom des libraires. Roxane, Jade, Hakim. Ni la réserve, ni les couloirs. Marie, Hélène. Puis son roman était paru. Jenna s'était faufilée dans les rayons, la capuche de son sweat enfoncée sur la tête. Dix exemplaires du livre, son blaze sur la couverture. Frissons dans les reins en repérant une fiche Bristol, un trombone.

Un roman uppercut, ancré dans son époque.

À lire !

Les semaines suivantes, il y avait eu les chroniques sur les sites dédiés, la presse, les salons, les dédicaces. Autant d'exercices périlleux, toujours dans le paradoxe. La curiosité des gens, leur intérêt. C'était flatteur, embarrassant, sublime, vicieux. Promiscuité. Qu'est-ce qu'on attend d'elle, que reste-t-il à dire en sus de ce qui est imprimé sur les pages, qu'est-ce

qu'ils en font, eux, du livre, que lisent-ils, comment ils se l'approprient, est-ce du flan, se capte-t-on. C'est probablement du flan. Parfois, une lectrice lui confie qu'elle a pleuré. Putain, l'amour.

Jenna marche, manque de bousculer Louise.

— Tu ne signes plus ?

— Si, je fume une clope rapide.

— Tu m'en payes une ?

Elles sortent de la librairie.

Briquet, plusieurs lattes. En calque de l'affiche où sourit sa photo, Jenna observe son reflet dans la vitrine. Les boucles *cerise absolue*, ou *châtaigne grillée*, le slim noir, les bottines à talon, les tatouages dentelle, le caraco sans soutien-gorge.

— Ça va ?

L'intonation de Louise est raisonnable, mature. Ça amuse Jenna. Elles sont grandes, désormais, adultes, *working girls*. Mensonge. Comme quinze ans plus tôt, elles font semblant. Le déclic n'a jamais eu lieu, il n'existe pas. Tous les adultes de la planète sont des gosses, qui dupent et se démerdent, avec plus ou moins de talent. Pas de secrets, ni de rituel initiatique à dix-huit ou trente ans. Juste une galerie d'expériences, des petites victoires, du bricolage, des renoncements, l'insomnie. Ça rassure Jenna. Ça amène un tas de pensées attendries sur les parents. Ça amène une pointe de déception.

— Un mec m'a expliqué que j'étais plus sexy que la meuf sur la couverture.

— Le prestige.

— Ça doit être ça.

— T'as combien de salons, à la rentrée ?

— Six jusqu'à décembre.

— Va falloir muscler ton sourire.

Louise écrase sa cigarette sous son escarpin.

— Je suis fière de toi, en tout cas. Tu le mérites.

— Mouais.

— Mouais ?

— Je sais pas. C'est une chose d'avoir des rêves. Les réaliser, c'est différent. Faut se montrer à la hauteur. Et y a la réalité, qui opère son truc de réalité.

— C'est-à-dire ?

— Se foutre ses illusions au cul.

Louise rectifie sa coiffure, une moue aux lèvres.

— Quoi ?

— Tu me fais rire, toi et tes délires d'autrice torturée.

— Ta gueule.

Mieux vaut ne pas mentionner la question du sens de ça, alors. Écrire. Quel but, puisque Jenna habite là-dedans, cette poignée de décennies en suspens au-dessus de l'apocalypse, du vide. Et on accélère. Louise doit avoir raison : conneries de meuf torturée.

On s'en branle complet.

— Sinon, ça va, ta famille ? Agnès ?

— Ouais, elle gère. Je crois. Mon père en chie.

Fin juin, Papi est mort.

Cancer d'à peu près partout.

Ce que c'est glauque, les enterrements. Les gens sont tristes, mais contents de se voir. Aïe, cette procession de vieux aux yeux purpurins, qui se demandent s'ils ne sont pas les prochains sur la liste, et Jenna n'arrivait pas à les comprendre avec sa trentaine glorieuse, même en essayant fort. Donc elle avait reluqué un employé, jeune à crever, blond, les mains lisses. Impossible à étouffer, cet appel du bas. Des cuisses. Pourquoi les choisissent-ils beaux et robustes, aussi, ils sont débiles. À moins que ce ne soit prémédité. Le cycle de vie, ragaillardir les cœurs. La salle de cérémonie

était climatisée, les orchidées blanches transpiraient. Il y avait le macchabée, certes on ne le distinguait pas, or le macchabée. L'idée du macchabée. Malgré lui, on aurait bien cassé une graine. Funérailles. Ça permet de soupeser ce que c'est, une existence. C'est un cercueil et sa forme indiscutable, pas rectangulaire, cette forme-là, on ne se trompe pas. C'est un ou deux discours avec la langue qui fourche, des gens qui se mouchent, en fond. C'est le *Duo des fleurs*, Mozart ou Chopin, merci les pompes funèbres, on ne pourra plus les écouter en dehors des orchidées en sueur et du macchabée. C'est ça, l'existence.

Louise était venue.

L'occasion de tester ses progrès face à l'anxiété. De se juger canon dans son fourreau noir, à pleurer sans grimaces, contrairement aux autres, ceux qui avaient un chagrin véritable.

— J'ai eu des news.

Louise tire une enveloppe de son sac à main. Une senteur florale boursoufle l'air. Carte postale de Rose. Pas de mots, jamais, uniquement l'adresse de Louise, trois touches de *Chasse aux Papillons* et un baiser au rouge à lèvres. Celle-ci vient de Chicago. Elles en ont une sacrée collection, sauf de l'Amérique latine. Ça s'était mal goupillé, là-bas. Louise avait raconté à Jenna des SMS et un appel, une nuit. Voix rouillée d'alcool, tentation crédible de succomber à l'océan Pacifique. Apparemment, on entendait les vagues au travers du téléphone. Rose refusait d'avouer où elle se trouvait, de toute façon, même si Louise avait su, qu'est-ce qu'elle aurait fait ? Patienter, espérer, l'abdomen en vrac. Le lendemain, guetter la sonnerie. Rose avait dû dormir. Je vais mieux, je suis désolée. Encore quelques larmes, la honte, la nausée. Tendresse pour sa peau triste. Et puis ça s'était estompé. Ça s'estompait toujours. Souvent.

Tracklist

Black Rebel Motorcycle Club, *Circus Bazooko*

Chester Bennington, *System*

Arctic Monkeys, *From the Ritz to the Rubble*

Johnny Hallyday, *J'ai oublié de vivre*

Moos, *Au nom de la rose*

Franz Liszt, *Liebestraum n° 3*

Michel Polnareff, *Le Bal des Laze*

The Doors, *Gloria*

The Strokes, *Last Nite*

The Neighbourhood, *Lurk*

The Dead Weather, *60 Feet Tall*

The Kinks, *Sunny Afternoon*

Hooverphonic, *Mad About You*

Lana Del Rey, *Ride*

Georges Brassens, *P... de toi*

Janis Joplin, *Summertime*

Daniel Guichard, *Mon vieux*

George Michael, *Careless Whisper*

Les Shades, *Vénus*

The Lovin' Spoonful, *Daydream*

Remerciements

Merci à Jeoffrey Cotton,

D'avoir guéri chacun de mes lieux avec ses longs cheveux de Farinelli. De Saint-Jean-de-Luz, au lac, au musée de la pierre philosophale, à chez Mamie. Tu es partout, tant mieux pour moi.

Merci à Marie Desmeures,

Qui m'a donné ma chance et porte *Bois Farine* de L'Artisan Parfumeur, comment croire au hasard ?

& merci à Sophie Duc,

Nous ne sommes qu'à six degrés de Pierre Niney, la boue s'estompera donc. En attendant, merci pour l'honnêteté, la douceur et les épaules.

Enfin, merci à Daphné Couvert et Lolita Silveri. Merci à Camille Lesquerré, Nina Jullien, Anaïs Montagner, Élise Batisse-Dauquaire, Charlène Colomb, Fanny Offredi, Mélanie Louro, Nathalie Mavel, Adeline Vernet, Charlotte Charette, Nathalie Conte.

Autant de femmes auprès desquelles grandir. Boire trop, mater en terrasse, dramatiser, se tirer le tarot, bitcher, perdre des choses, dormir treize heures, rire, nager, grossir, nager pour maigrir, se conseiller l'huile de coco

sur les écorchures, faire des conneries, gentilles ou énormes, vomir, parler flux instinctif et en avoir marre de tout, mais (presque) jamais de nous-mêmes.

Vous m'avez marquée ; je vous aime.

OceanofPDF.com

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)
[OceanofPDF.com](#)